

Le Samedi

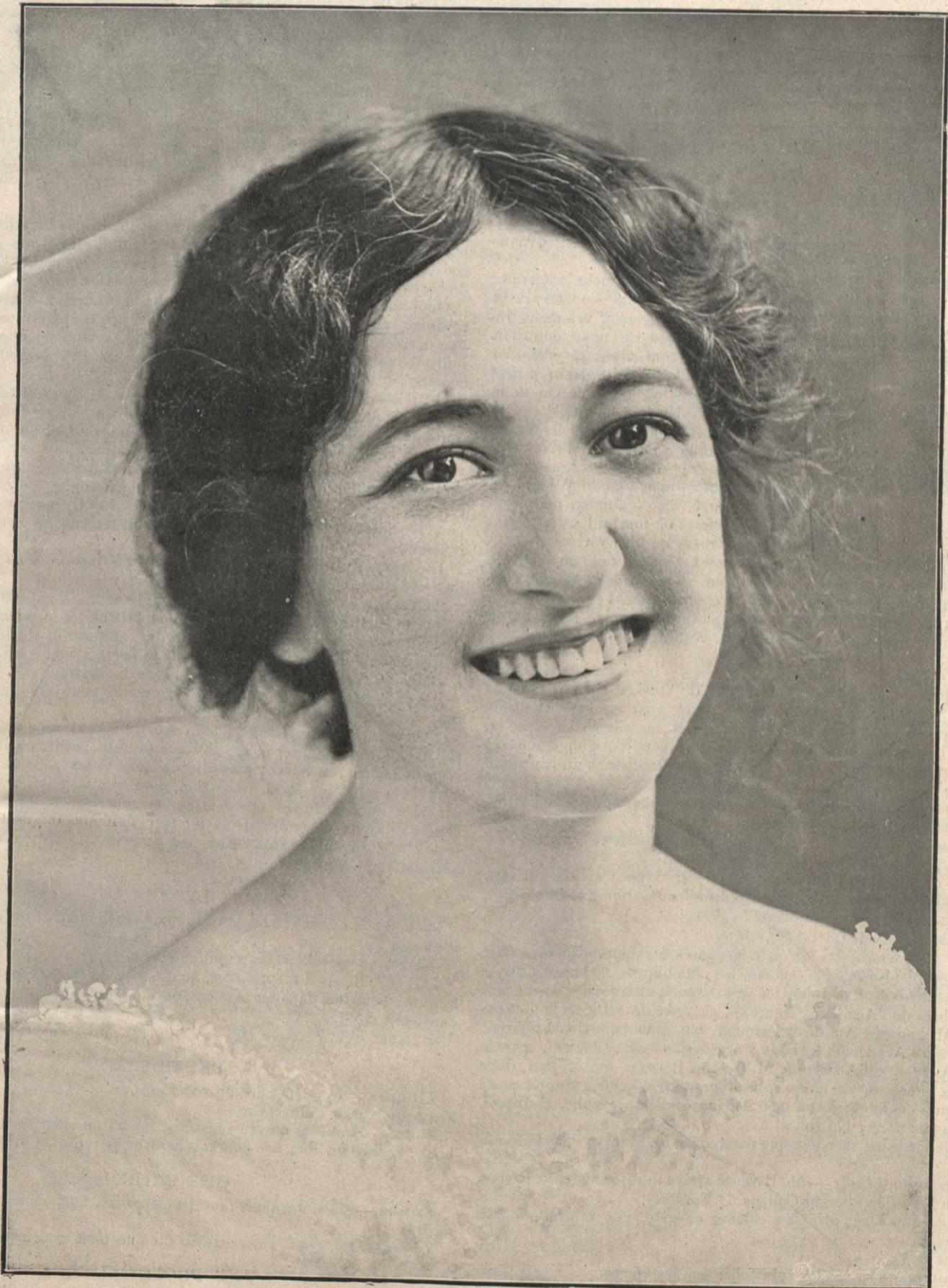
Vol. XIII. No 1
Montreal, 8 Juin 1901

(36 Pages)

Journal Hebdomadaire Illustré

(36 Pages)

Prix du numero, 5c



Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Organe du Foyer Domestique

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS | Tarif d'annonce—10c la ligne, mesure agate.



POIRIER, BESSETTE & CIE,

Propriétaires,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIETAIRES-EDITEURS.

MONTRÉAL, 8 JUIN 1901

CARNET EDITORIAL



Avec le présent numéro le SAMEDI entre dans sa douzième année de vie.

Nous prenons occasion du fait pour remercier bien chaleureusement nos clients — lecteurs et annonceurs — de l'encouragement vraiment remarquable qu'ils n'ont cessé de nous accorder. Sous ce rapport, l'année qui vient de s'écouler compte au nombre de celles où le SAMEDI a fait les plus grandes enjambées au point de vue de la circulation et des autres développements.

Nos lecteurs ont constaté plusieurs améliorations depuis notre dernier anniversaire. L'une des mieux vues et des plus appréciées est à coup sûr le département féminin auquel, outre l'espace accordé dans la matière à lire ordinaire, nous donnons deux pages spéciales où fourmillent les écrits instructifs et les gravures les plus variées.

Les propriétaires du SAMEDI, fidèles à leurs habitudes, ont encore sur le métier plusieurs autres projets d'amélioration. Il nous sera donné, sous peu, de faire part à nos lecteurs d'une aubaine actuellement en préparation.

Bref, le SAMEDI est plus que jamais vigoureux, prospère et riche en aspirations dont les résultats seront tous à l'avantage de sa clientèle.

* * *

J'ai lu, ces jours-ci, un travail d'un avocat de Québec sur nos vices de prononciation. L'auteur, qui paraît avoir étudié avec un rare discernement tout ce qui se rapporte à la question, remet les choses en place en déclarant que la plupart de ces fautes canadiennes sont d'origine française. Il est de mode de tenter de nous humilier en établissant un continuel parallèle entre les Français de là-bas et nous-mêmes.

Ainsi, il n'y a pas bien longtemps, la conversation tomba sur l'orthographe et j'entendis quelqu'un dire ceci:

— Les Canadiens-Français les plus instruits connaissent moins bien l'orthographe que les classes moyennes de France.

Je souhaite à celui-là qu'il lui soit donné de lire le petit article qui suit, emprunté à l'un des derniers numéros des *Annales Politiques et Littéraires*, une des publications les plus sérieuses de Paris:

"Toujours la grammaire et l'Académie..."

"Si, après tous les efforts qu'on a dépensés à l'apprendre, on savait jamais l'orthographe! Mais les écoliers, les plus huppés, ne la savent pas; et non seulement les écoliers, mais les instituteurs, chargés de l'enseigner; mais les membres de l'Académie française, chargés de rédiger le dictionnaire; mais M. le duc d'Audiffret-Pasquier, qui, dans la lettre où il posait sa candidature à l'Académie, écrivait "accadémie" avec deux c; mais le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Gaston Boissier, qui un jour, dans une vente aux enchères, vit un de ses autographes adjugé à un prix assez élevé, parce qu'il contenait à son insu des fautes d'orthographe. Pourquoi, après tout, ne pas narrer l'histoire?"

"Et voici la curieuse anecdote que nous conte M. Renard dans la *Revue des Revues*:"

"Un matin — ou un soir — M. Boissier arrive tout joyeux chez Renan, son collègue à l'Académie et au Collège de France.

— J'ai à vous annoncer, dit-il au célèbre exégète, une nouvelle qui va vous humilier.

— Comment ça?

— Mes autographes se vendent plus cher que les vôtres.

— Ça ne m'étonne pas! répond Renan, d'un air entendu qui en disait plus long que ses paroles.

— Hier, à la salle des ventes de la rue Drouot, on a mis aux enchères

deux lettres, une de vous et une de moi; la vôtre a été adjugée à trois francs, la mienne à cent sous.

— Je le sais, reprit Renan; mais il n'y a pas de quoi être si fier: en connaissez-vous la raison?

— Non.

— C'est qu'il y a, dans votre lettre, plusieurs fautes d'orthographe. Je l'ai là sur mon bureau, votre autographe vendu cent sous; c'est un de mes amis, qui, se trouvant à la vente et ayant remarqué les perles fausses qui ornaient votre prose, a poussé l'enchère et se l'est fait adjuger. Il me l'a apportée aussitôt en me disant: "Vous remettrez cette lettre à M. Boissier: si on la laissait circuler dans le public avec ses ornements grammaticaux, ça pourrait faire du tort à l'Académie."

"Et Renan ajouta, en remettant la lettre à son collègue:

— Tenez, la voilà; quand vous serez à court d'argent, vous pourrez la reporter à la salle Drouot.

"Et les deux Immortels éclatèrent de rire.

"Je n'affirme pas que tous les détails de cette anecdote soient authentiques, mais le fond est vrai.

"Et qu'on ne s'imagine pas que M. Gaston Boissier et M. le duc d'Audiffret-Pasquier soient des exceptions dans l'illustre Compagnie: pas un des Quarante ne sait l'orthographe. Parmi ceux d'entre eux qui, en 1868, à Compiègne, à la prière de l'impératrice Eugénie, voulurent bien se soumettre à l'épreuve de la dictée fameuse forgée par Prosper Mérimée, pas un ne sortit de cette épreuve avec honneur, pas un n'eût reçu le brevet élémentaire. Quant à l'impératrice — qui avait déclaré ne pas comprendre qu'on ne sût pas l'orthographe — sa copie était un écrin royalement garni: elle contenait quatre-vingt-dix fautes, graves ou légères, trente de plus que celle de l'empereur. Il est vrai que la dictée était un nid à chaussetrapes, que Mérimée s'était appliqué à la semer de pièges de toute sorte."

* * *

Je ne sais trop si je me trompe, mais le nombre de bicyclistes me paraît beaucoup moindre cet été. Et ce qui me fait douter de la valeur de ma constatation, c'est que je m'aperçois fort bien que le nombre des marchands de bicyclettes a considérablement augmenté. Comment concilier cela...

Quoi qu'il en soit j'intéresserai sans doute beaucoup de mes lecteurs en revenant, aujourd'hui, sur une question qui préoccupa vivement les esprits l'an dernier: la bicyclette et la hernie. Tous savent ce que cette cruelle infirmité peut avoir de dangereux si ses victimes n'y portent pas un soin constant et minutieux.

Or, il a semblé à plusieurs qu'il devait y avoir incompatibilité absolue entre la bicyclette et la hernie. Pourtant il s'est trouvé quelqu'un pour soutenir le contraire. Et ce quelqu'un est le propre neveu de Pasteur.

Il y a quelques mois, en effet, après avoir raconté, dans le *Bulletin de l'hôpital français de Tunis*, comme quoi il avait observé un cas de hernie radicalement guérie par quatre mois de bicyclette, M. Adrien Loir n'hésitait pas à conclure que la "bécame" était peut-être encore ce qu'on pouvait recommander de mieux pour le traitement de cette ennuyeuse infirmité.

Et aujourd'hui il a de nombreux partisans jusque dans l'Académie de médecine. M. Gauthier dit:

"C'est à tort qu'on prétend interdire le mouvement aux hernieux et qu'on les condamne, sous un prétexte de fallacieuse prudence, à un repos forcé, qui, nécessairement, à la faveur de l'adipose et de la flaccidité des parois abdominales, va tendre à ouvrir la porte à toutes les incommodités, à toutes les complications de la pathologie herniaire.

"Aux hernieux, au contraire, plus encore peut-être qu'aux autres, il faut de l'activité physique.

"Or, aucun gymnastique, aucun sport, ne vaut, à ce point de vue spécial, le massage régulier et continu que produit l'exercice de la bicyclette. Non seulement, en faisant travailler le cœur et les poumons, la bicyclette stimule la nutrition et la circulation, pour le plus grand profit de la santé générale, non seulement elle fortifie les muscles en les débarrassant de l'excès de tissus encombrants et en leur donnant du ressort et du ton, mais elle exerce une autre action *sui generis*, une action locale particulièrement précieuse."

MISTIGRIS.

LES ???

— Qu'est-ce qui est riche, somptueux, salué, suivi, et qui ne fait envie à personne?

— C'est un corbillard de première classe.

— Bien, dites-moi maintenant, qu'est-ce que l'on voit une fois dans une minute, deux fois dans un moment, et que l'on ne pourrait cependant voir dans cent ans?

— Dame, c'est la lettre M.

PEUT-ÊTRE

L'auteur.— Je puis écrire un roman en un mois, mais ça me prend cinq ans pour réussir à le vendre.

L'ami.— Peut-être que tu réussiras mieux en changeant cela bout pour bout: l'écrire en cinq ans pourrait assurer la vente en un mois.

QUE FAIRE?

Le père.— Mais, Jacques, faut pas prendre, faut demander ce que tu désires.

Le fils.— Oui, papa, mais maman dit que c'est gourmand de demander.

UNE PROPOSITION

Madame.— Justine, si vous tenez absolument à mettre des cheveux dans les plats, mettez-les à part... comme ça en prendra qui voudra!

CONSTATATION



Monsieur.—Dis donc, Poupoule, écoute ce que je lis dans mon journal : “ Le chameau, très sobre, peut travailler huit jours sans rien boire...”
 Madame (gracieuse, à monsieur).—Eh bien, moi, j’connais un chameau qui peut boire huit jours sans travailler !
 Monsieur.— ! ! ! ..

AURORE SUR LA MER

Dans la lumière et dans le bruit
 S'éveille le petit village ;
 Enfants et femmes sur la plage,
 Attendent les pêcheurs de nuit.

La mer semble un ruban de moire,
 Les voiles des bateaux tremblants
 Font comme de légers points blancs
 Sur la profondeur bleue et noire.

De grands oiseaux passent dans l'air,
 Ailes ouvertes, et les voiles,
 Parmi les dernières étoiles,
 Brillent dans l'azur du ciel clair.

PAUL. BOURGET.

NAIVETÉ

Bétantout.—Je viens de rencontrer notre ancien camarade Laboule !
 Durand.—Ah ! et comment va-t-il, ce cher Laboule ?
 Bétantout.—Pas bien, c'est à peine si je l'ai reconnu tant il est changé. Il est devenu d'une maigreur effrayante.
 Durand.—Est-ce possible, lui si gras autrefois ?
 Bétantout.—Ah ! mon cher, c'est effrayant. Je suis maigre, n'est-ce pas ? et toi, tu n'es pas gros ! Eh bien ! Laboule est aussi maigre que nous deux ensemble.

ERREUR PROFONDE



Le mendiant.—La charité, s'il vous plaît... je suis seul au monde.
 Le savant.—Quelle erreur ! car la statistique que voilà prouve qu'il y a un milliard quatre cents millions d'hommes sur la terre.

SON BÉNÉFICE

Toto.—Je voudrais bien que tu laisses la cuisinière me préparer elle-même mon lunch.
 La mère.—Mais ça ne me donne pas grand travail, mon chéri.
 Toto.—Je le sais bien.
 La mère.—Mais alors...
 Toto.—C'est parce qu'elle a meilleur appétit que toi et qu'elle m'en met plus dans mon assiette.

RES PUBLICA

L'électeur.—Pensez-vous qu'il soit possible à un politicien d'être honnête ?
 L'homme d'Etat.—Oh ! oui... mais je ne vois pas où s'en trouve la nécessité.

PAS DE CACHETTE

Lui.—Juliette, ma chérie, m'aimez-vous, — moi ou mon argent ?
 Elle.—Je vous aime tous les deux, cher Alfred !

LES BAVARDES

—Je venais pour prendre des nouvelles de Mme Durand.
 —Ah ! ah ! vous venez voir Mme Durand, vous la connaissez donc ?
 —Naturellement, sans cela...
 —Il y a longtemps que vous la connaissez ?
 —Oui, j'ai fait sa connaissance par mon frère... mais qu'est-ce que tout cela vous...
 —Ah ! vous avez un frère ?
 —Oui, mais...
 —Il est plus jeune que vous, votre frère ?
 —Non, plus âgé, mais...
 —Vous devez avoir trente ans, n'est-ce pas ?
 —Ah ! ça, voulez-vous m'introduire auprès de Mme Durand ?
 —Impossible, mon cher monsieur.
 —Elle ne reçoit donc pas aujourd'hui ?
 —Oh ! je n'ai pas dit ça.
 —Alors, elle vous a donné ordre de ne pas ne recevoir ?
 —Elle ne m'a rien dit.
 —Dans ce cas, c'est vous qui refusez de m'introduire ?
 —Que voulez-vous, cela m'est impossible, mon pauvre monsieur.
 —Me direz-vous au moins pourquoi ?
 —Parce que, voyez-vous, moi, je ne suis pas la domestique de Mme Durand ?
 —Ah ! c'est différent, veuillez m'excuser, vous êtes peut-être une parente ? Mais auriez-vous l'obligeance d'appeler la bonne ?
 —Mais, je n'en sais rien, voyez vous-même !
 —Eh bien, laissez-moi entrer !
 —Entrer ici, pourquoi faire ?
 —Pour voir Mme Durand, parbleu !
 —Mme Durand ? mais ce n'est pas ici... Mme Durand demeure à l'étage au dessus.

SCIENCE MÉDICALE

Premier chirurgien.—Qu'est-ce qui vous fait croire que le patient mourra si nous ne pratiquons pas l'opération ?
 Deuxième chirurgien.—Là n'est pas le point. Nous sommes en face d'une maladie nouvelle et si le patient allait vivre sans opération, cela établirait un mauvais précédent pour nous.

L'ATTITUDE CLASSIQUE

Le père.—Vous me dites que vous avez demandé à ma fille d'être votre femme ; mais vous ne parlez pas de votre position.
 Le soupirant.—Ma position... ma position... mais la position habituelle en ces circonstances : à genoux, monsieur.

EXPLICATION

Mlle Léa.—Mais, mon ami, je ne vous aime pas... Il faut vous faire à cette idée...
 M. Firmin.—Oh ! vous ne m'aimez pas !... Mais alors, comment avez-vous pu dévorer les \$53 de chocolats, de caramels, de peanuts que je vous ai apportés durant la dernière année du dernier siècle ?..

Mlle Léa.—Tout simplement... tout simplement parce que j'adore les bonbons...

AVIS MÉDICAL

Le médecin.—Prenez-vous beaucoup d'exercice ?
 Le client.—Je descends à mon bureau en tramway.
 Le médecin.—C'est trop violent. Descendez à cheval.

BOUDERIE

Lui (à part).—Je sais que j'ai raison, mais je ne veux pas être le premier à m'expliquer.
 Elle (à part).—Je sais bien que j'ai tort, mais je ne lui demanderai jamais de me pardonner.

L'homme pourra interroger les choses, et il fera bien ; mais c'est toujours lui qui les fera parler.

ROSSERIE



Elle.—Ce piano est-il bien accordé, monsieur qui avez de “ l'oreille ” ?

Mgr L. Z. MOREAU

EVÊQUE DE SAINT-HYACINTHE

« Celui qui s'en va c'est un père, c'est un bienfaiteur, chacun de nous le ressent et chacune de nos paroisses et de nos institutions le ressent avec nous. C'est un pasteur dont les grandes vertus nous invitent à le considérer déjà, dans les splendeurs des Saints. C'est un évêque vraiment selon le cœur de Dieu, mais sur les épaules duquel a longtemps pesé tout de même un fardeau redoutable dont les responsabilités le faisaient trembler. »

Nous empruntons ces paroles émues et si pleines de vérité à la circulaire adressée à son clergé par Mgr Decelles qui fut le coadjuteur du regretté prélat.

Ces paroles expriment plus éloquemment, que nous ne le saurions le faire, le sentiment général. Elles sont l'écho fidèle de la pensée de tous.

Bien que les journaux quotidiens aient, avant ce jour, fait connaître la carrière si féconde du quatrième évêque de Saint-Hyacinthe, on nous saura gré de publier ici un résumé de la biographie qui lui a été consacrée ces jours-ci.

Il naquit à Bécancourt, le 1er avril 1824, et étudia au Séminaire de Nicolet. Il rencontra dans cette maison des prêtres distingués, qui furent pour lui non seulement des professeurs habiles, mais aussi des amis généreux dont la sympathie le soutint dans ses épreuves. Il n'avait pas encore tout à fait terminé son cours, que déjà ses succès d'écolier le recommandaient à la confiance de ses directeurs et l'appelaient à une chaire d'enseignement.

Après avoir pris la soutane et reçu la tonsure, il enseigna la versification, puis les belles-lettres.

Mais les fatigues de la classe le forcèrent à quitter le séminaire et revenir à Bécancourt. Toute une année se passa sans améliorations notables dans la santé du jeune clerc. Mgr Signay finit par le croire non appelé à la vocation sacerdotale et le lévite se vit donc fermer les portes du sanctuaire dans le diocèse de Québec.

Sur les instances et les recommandations de son curé et des messieurs de Nicolet, il prit le parti de se présenter à un évêque étranger. Il s'adressa à Montréal. Au nom de Mgr Bourget, dont il était alors coadjuteur, Mgr Prince fit l'examen de ses lettres, l'incorpora au diocèse de Montréal, et l'appela à l'évêché, où, le 19 décembre 1846, il l'ordonnait prêtre.

L'abbé, que sa santé fragile faisait rejeter de Québec, servit à Montréal durant six ans, Mgr Bourget, suivit Mgr Prince à Saint-Hyacinthe, et succéda aux successeurs de cet évêque ! Il a gouverné plus de 25 ans le diocèse fondé par Mgr Prince, un règne plus long à lui seul que ceux de ses trois prédécesseurs ensemble.

A Montréal, l'abbé Moreau avait été pro-secrétaire à l'évêché, maître des cérémonies et chapelain de la cathédrale, aumônier des pauvres au couvent de la Providence. A Saint-Hyacinthe, il a passé par toutes les charges de l'administration diocésaine et fut successivement aumônier des couvents de la Congrégation de Notre-Dame, de la Présentation de Marie et de l'Hôtel-Dieu. Quand il fut nommé à l'évêché de Saint-Hyacinthe, à la fin de 1875, il avait eu à remplir, une fois au nom de son évêque, une mission importante à Paris et à Rome ; quatre fois, l'administration du diocèse lui avait été dévolue et il l'exerçait à ce moment même ; il était depuis longtemps tout à la fois vicaire-général, secrétaire, procureur et curé d'office de la cathédrale.

Dans l'exercice de ces nombreux devoirs, auxquels sa régularité de vie, sa puissance de travail, le calme de son tempérament et l'économie qu'il faisait de son temps, parvenaient à lui donner le moyen de suffire, il s'était rendu aussi cher au clergé que vénérable aux fidèles. « Les cœurs allaient à lui spontanément, a-t-on dit avec raison. C'était la puissance d'une vertu douce et modeste qui les attirait. »

Son élévation au siège épiscopal de Saint-Hyacinthe fut saluée avec un joyeux enthousiasme par tout le diocèse. Pie IX l'y avait appelé par un bref du 19 novembre 1875.

Le 16 janvier suivant, le nouvel évêque était sacré par feu Mgr E. A. Taschereau, archevêque de Québec.

Mgr Moreau, après avoir pris possession de son diocèse, s'empressa d'ouvrir les portes du palais épiscopal, fermées depuis la crise financière ; l'année suivante, il érigea dans sa cathédrale un chapitre de chanoines.

La même année, il fondait l'institut religieux de St-Joseph, destiné à l'éducation des enfants, dans les écoles primaires. Peu de temps après, il faisait commencer les constructions de la cathédrale actuelle. Depuis le commencement de son épiscopat, il a complété l'organisation paroissiale du diocèse, fait renouveler presque tous les établissements religieux, érigé treize paroisses nouvelles.

Il s'est toujours montré un grand apôtre de l'éducation. L'Université Laval, le Collège Canadien de Rome, les études ecclésiastiques à Saint-Hyacinthe, savent son zèle ; les petits séminaires du diocèse étaient l'objet journalier de ses sollicitudes ; les collèges, les couvents, les académies, les écoles, se sont multipliés sous son impulsion, et grâce à ses encouragements.

Les Clercs de Saint-Viateur, les Frères du Sacré-Cœur, de l'Instruction Chrétienne, les Petits Frères de Marie, les Frères de St Gabriel, sont venus sur son invitation, s'adjoindre aux congrégations enseignantes que le diocèse comptait déjà.

L'œuvre pastorale de Mgr Moreau est considérable. Elle est d'un patriote clairvoyant autant que d'un évêque zélé. Les nombreux volumes de ses lettres, mandements, décrets et ordonnances, disent son amour de Dieu, sa soif des âmes, sa préoccupation de répandre la doctrine de l'Évangile et les enseignements du Saint-Siège. Lois et disciplines ecclésiastiques, administrations des paroisses, gouvernements des communautés religieuses, associations pieuses, œuvres d'éducation, de charité et de bienfaisance catholiques, vices et erreurs modernes, devoirs sociaux, colonisation et missions agricoles, etc., tels sont les principaux thèmes de ses écrits.

Mgr Moreau a été l'un des pères des VI^e et VII^e conciles provinciaux de Québec, puis du 1^{er} concile provincial de Montréal. A deux reprises, il a fait personnellement la visite aux tombeaux des saints apôtres, et présenté au Saint-Siège la relation de son diocèse. Au dernier de ses voyages, Léon XIII a voulu lui donner un témoignage de sa particulière bienveillance, en le créant Comte Romain et assistant au Trône pontifical.

En 1892, Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe se sentant vieillir et atteindre par les infirmités, supplia le Souverain Pontife de le relever de ses devoirs d'Ordinaire ou de lui donner un coadjuteur. Léon XIII voulut que le vieil évêque demeurât uni à son Église, et lui donna un coad-

juteur dans la personne de Mgr Maxime Decelles.

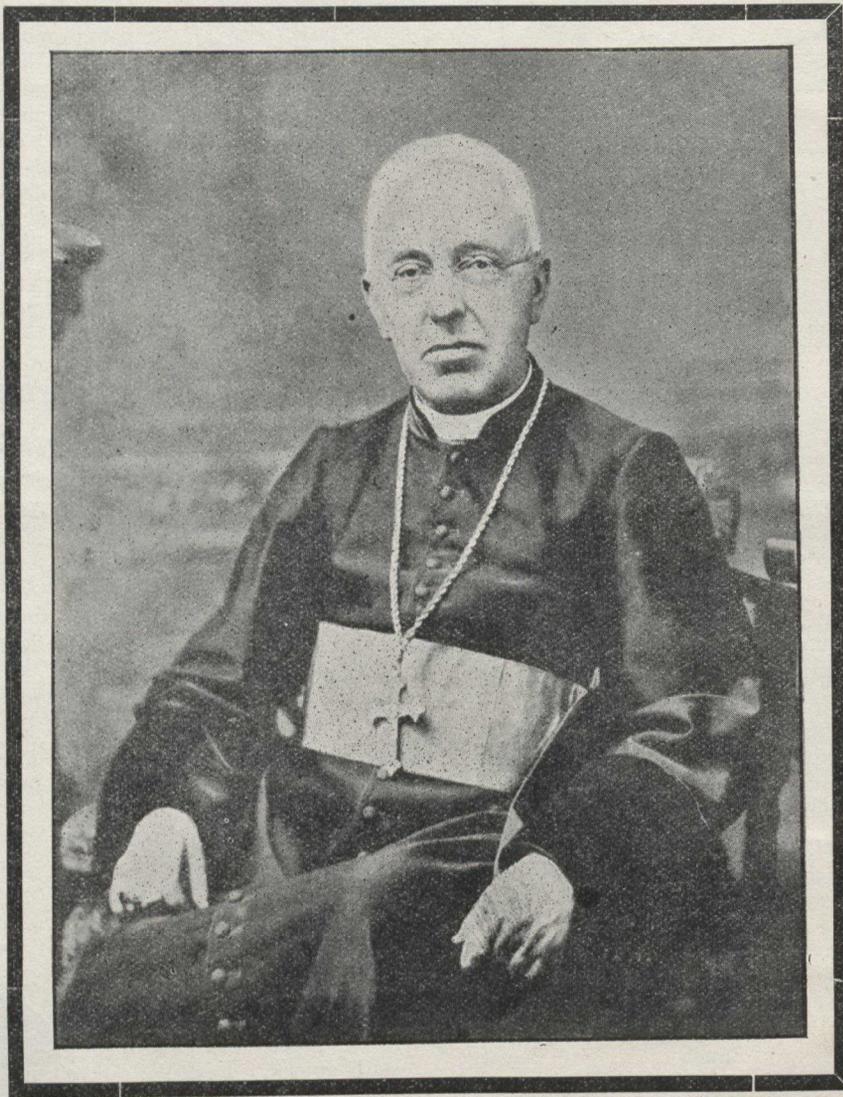
* * *

Les funérailles grandioses faites à Mgr Moreau sont bien la plus frappante démonstration des vives affections qu'il avait su se gagner partout, dans son diocèse comme au dehors. C'est Mgr Bruchési qui a fait l'éloge funèbre prenant pour texte : *J'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée.* Citons ce passage :

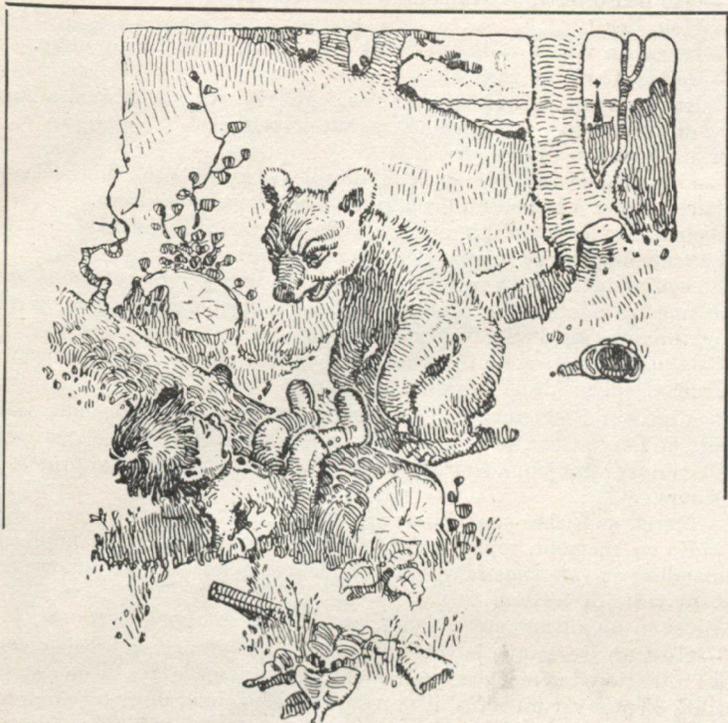
« Nous avons un roi, nous l'avons perdu », disait une femme assistant aux funérailles de Lacordaire, ce roi de l'éloquence. Nous pouvons dire aujourd'hui : « Nous avions un père, nous l'avons perdu. » Oui, ce père, l'Église canadienne entière le pleure. » Mgr Bruchési parle ensuite de l'importance de la vocation religieuse. Dieu a des moyens divers pour appeler les apôtres à sa suite. Il terrassa Saül sur le chemin de Damas ; il convertit doucement St Augustin. Ce mystère de la vocation se produisit un jour dans l'humble village de Bécancourt. »

L'orateur exalte les vertus du saint évêque disparu, en qui il trouva surtout un modèle de foi, un modèle de zèle pastoral et un modèle de paternelle bonté. Sa Grandeur a développé admirablement ces trois points de son discours.

Les restes vénérés de Mgr Moreau ont été descendus dans la cave de la cathédrale, pour être déposés sous l'autel Ste Anne.



ANCIENNE CONNAISSANCE



Le jeune chasseur.—Miséricorde ! mon cher ours. Ne me reconnaissez-vous pas ? C'est moi qui vous ai donné des *peanuts* quand vous êtes venu par chez nous avec le cirque.

L'ABREUVOIR

*En un creux de terrain aussi profond qu'un ancre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré,
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.*

*Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants ;
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.*

*Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute d'un jour : couleurs, parfums, lumière.
Explosions de sève et splendeurs d'horizons ;*

*Des brouillards s'étendaient en lincoils aux moissons
Des routes s'enfonçaient dans le soir—infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler des agonies.*

EMILE VERHAEREN.

Pour ceux qu'on Invite a Diner

Les devoirs d'une maîtresse de maison qui offre un dîner sont multiples et divers ; mais ceux qu'elle invite sont aussi astreints à des obligations qui pour être plus légères, n'en sont pas moins très précises et très strictes.

Tout d'abord, comment doit-on répondre à une invitation à dîner ? Autant que possible par une acceptation ; vous inviter à dîner c'est quelquefois vous faire un honneur, c'est, en tout cas, toujours vous faire une amabilité ; c'est indiquer le désir de vous recevoir dans l'intimité, de vous garder plusieurs heures, de vous traiter en hôte.

Mais, me direz-vous peut-être, il est dans mes relations des personnes chez qui je ne veux pas dîner parce que je me refuse à pénétrer plus avant dans leur *home*, et que je redoute justement l'intimité plus grande que mon acceptation autoriserait.

Eh bien, ces invitations-là qu'on ne veut pas accepter, de parti-pris, il ne faut pas se les laisser faire, amies lectrices ; il faut prévoir les avances obséquieuses de ceux qui vous déplaisent, espacer les visites et prendre une attitude telle qu'on n'ose pas vous prier à dîner. Cette précaution est plus polie qu'un refus.

Il y a un autre cas de refus systématique ; c'est celui des personnes de condition modeste, qui sont placées dans un milieu où l'on dépense, où l'on reçoit plus qu'elles ne peuvent le faire elle-mêmes ; celles-ci n'aiment pas accepter à dîner parce qu'il leur est impossible de rendre ; c'est un sentiment très louable ; je ne saurais trop leur conseiller de ne pas adopter ce rôle d'*amis pauvres* qu'on héberge, qu'on place aux bouts de la table, qui font les quatorzièmes, qui tiennent le piano quand on danse ; à moins que ces réceptions ne soient utiles pour la situation, les affaires, je recommande à tous ceux dont le budget est trop étroit de se renfermer dans une solitude digne.

On refusera les premières invitations par ces mots : " Nous sortons fort peu ". " Nous n'aimons pas le monde ", " Nos enfants sont encore petits et nous occupent beaucoup ", etc... On comprendra vite ce que cache ce silence, et votre réserve sera certainement appréciée.

Il n'y a que les célibataires, ceux qui n'ont pas de foyer, ou les inférieurs hiérarchiques et autres qui peuvent accepter les dîners qu'il ne rendront pas.

En général, les invitations à dîner sont lancées entre gens du même monde, qui consentent à manger les uns chez les autres et qui peuvent

rendre ce qu'ils ont reçu. Pour ceux-là, le code de politesse est plus simple.

Comme je vous le disais au début, il est normal de répondre à une invitation par une acceptation ; si elle est faite verbalement il faut répondre tout de suite, avec empressement, en manifestant un certain plaisir.

Si l'invitation est écrite, il convient d'y répondre ; le silence en pareil cas, est considéré comme acceptation, mais vous ferez certainement plus de plaisir à la maîtresse de maison, en lui répondant un mot, qui l'assurera que vous avez reçu sa lettre et qu'elle peut compter sur vous.

Si vous refusez, faites-le promptement, afin qu'on ait le temps d'inviter d'autres amis à votre place sans avoir l'air de les prendre au dernier moment comme *bouche-trous*.

Le refus doit toujours être accompagné d'une raison ou d'un prétexte plausible, afin de ne pas froisser la personne qui vous invite ; de plus une formule de regrets et un remerciement doivent l'atténuer et lui donner une tournure aimable.

La forme même de l'invitation, si elle est faite par des gens bien élevés, indique le degré de cérémonie ou d'intimité du repas ; il faut y conformer sa toilette, afin de ne pas dépasser la note de simplicité ou d'élégance que ce dîner comporte.

Pour le moindre dîner prié, il est obligatoire que les femmes soignent leur coiffure d'une façon toute spéciale, qu'elles l'agrémentent d'un nœud, d'une fleur, d'un bijou ; elles viendront sans chapeau, avec une simple mantille sur la tête, même si elles s'y rendent à pied.

Il est de ton d'arriver de cinq à dix minutes avant l'heure désignée ; c'est un manque de savoir-vivre que se faire attendre, c'est aussi une maladresse, car on indispose ainsi tous les convives que la faim rend malveillants.

Lorsqu'une maîtresse de maison vous réunit à sa table avec des personnes inconnues, vous devez supposer que ce sont des personnes avec lesquelles vous pouvez entrer en relations sans crainte ; vous devez avoir confiance dans son tact, puisque vous venez chez elle ; avoir mangé à la même table constitue tout de suite, dans le monde, un état d'intimité plus grande.

SA MALADIE

Le client.—Non, docteur, ça ne va pas, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit...

Le médecin.—Allons, ne vous désolez pas, je vais faire en sorte que vous passiez une bonne nuit.

Le client.—Alors vous vous décideriez à payer mon loyer ?

LES ABRUTIS

A.—Tu as vu que je n'ai plus ma vieille bonne Gertrude ?

B.—Mais oui... moi qui venais pour t'annoncer une bonne nouvelle, c'est au contraire une bonne nouvelle qui m'annonce !

RIEN À FAIRE

Ixe.—Comment, tu as reçu des gifles et tu n'as pas riposté !

Oxe.—Que veux-tu ? mon adversaire était trois fois plus fort que moi.

Ixe.—Alors, c'est un *gas* de force majeure ?

LES EXCUSES

Madame.—Tu vois que tu es soigneux... on vient de retrouver ton œil de verre dans le seau à charbon...

Monsieur.—Ma chère, dans une maison bien tenue, l'œil du maître doit être partout !...

A LA CHAMBRE

Un député est en train de pérorer.

Le président.—J'invite l'orateur à être plus modéré.

L'orateur.—Impossible, monsieur le président, je lis mon discours.

BONNE AME



Lui.—Ah çà ! qu'est-ce que c'est encore que ce nouveau chapeau, cette robe, cette chaîne ?

Elle.—Tu ne sais donc pas ?... C'est ta fête aujourd'hui... alors, je me suis offert tout ça pour te faire une surprise.

UN CADEAU OPPORTUN



Eva.—Oh ! papa...
Le père.—C'est un vieux genre, je le sais, mais ton amoureux ne pourra toujours pas faire autrement que de voir l'heure.

CHIMÈRE ET PAPILLON

*Un soir par la fenêtre ouverte
 Un pauvre petit papillon,
 Dans ma chambre triste et déserte
 Entraît avec un tourbillon.
 Paraissant chercher quelque chose,
 Il volait, timide, incertain
 Dans le semblant d'aurore rose
 De mon abat-jour de satin !..*

*Il voulait voir quelle lumière
 Dans cette nuit brillait encor
 Et voletait si près du verre
 Qu'il se brûlait ses ailes d'or.
 —Sous les rideaux de ma fenêtre
 Le lendemain je le trouvai
 Tout joyeux de voir apparaître
 Dans l'azur clair l'astre rêvé !*

*Ivre d'amour et de folie
 Sur les carreaux il se lançait,
 Et s'entêtait l'âme ravie
 Par le Dieu du jour qui passait !
 —Le soir je le trouvais par terre
 Raidi dans un dernier effort
 Vers son idéale lumière !—
 Le petit insecte était mort !*

*Tremblant je pris cette victime
 De son rêve vers l'infini,
 Qui voulant sortir de l'abîme,
 Vivre d'azur, avait fini
 Par succomber, tenace et fier.
 Dans un coup d'aile pour monter !—
 Sa désillusion, la dernière,
 Il n'avait pu la supporter !—*

.....
 Comme l'insecte, l'homme rêve
 A sa chimère et son espoir
 Vers l'inconnu parfois l'élève !
 Il s'abuse croyant avoir
 Dans l'au-delà ce qu'il désire,
 Mais le monde vide et banal
 L'arrête et las de son martyre,
 L'homme meurt un soir d'idéal !—

YVES DHOR.

PALMÉ !

M. Bichonneau, honnête marchand de nouveautés du Faubourg Saint-Martin, vivait tranquillement, sans autre ambition que celle de faire fortune le plus vite possible, lorsqu'une dame très bien mise et remplie de distinction entra dans son magasin.

M. Bichonneau, le sourire aux lèvres, se mit à sa disposition.

Elle fit quelques emplettes qu'elle solda.

—Veuillez m'envoyer le tout chez moi, dit-elle en remettant sa carte au commerçant, une carte armoriée sur laquelle M. Bichonneau lut :

COMTESSE DE SANTA-CRUZ
 AVENUE D'ANTIN

Quelques jours après, la noble cliente revint, elle demanda à voir des échantillons.

Tout en choisissant :

—C'est étonnant, dit-elle négligemment en regardant la boutonnière de M. Bichonneau, vous n'avez aucune décoration.

Bichonneau rougit ; pour la première fois, il éprouva une sorte de honte de ne pas être décoré.

—Vous n'êtes pas ambitieux, reprit la comtesse.

—J'ai de l'ambition comme un autre, dit Bichonneau, mais je ne suis pas intrigant.

—Qui vous empêche de le devenir ? demanda la comtesse.

—Je n'ai pas de relations.

—Si ce n'est que cela, on peut vous en trouver ; je m'intéresse à vous, je serais heureuse de vous être agréable.

—Vous êtes trop bonne, madame la comtesse.

—On décore, chaque jour, un tas de rastaquouères.

—Cela, c'est bien vrai, approuva Bichonneau.

—Mon mari a de belles relations, je lui parlerai de vous ; je veux vous faire décorer, moi.

—Oh ! madame la comtesse, dit Bichonneau, dont l'œil s'alluma.
 —Que penseriez-vous des palmes académiques ?
 —Heu, heu !
 —Le ruban violet, voilà qui ferait bon effet à votre boutonnière.
 —Certes, je ne dis pas.
 —Et cela vous distinguerait de vos confrères ; à bientôt, ajouta la comtesse en se retirant, je vous donnerai une réponse.
 Elle revint trois jours après.
 —J'ai parlé de vous à mon mari, dit-elle, il a sondé son ami, cela peut se faire ; venez à la maison demain, le comte vous présentera.
 Bichonneau, enchanté, remercia chaleureusement la comtesse.
 Le lendemain, il se rendit au rendez-vous.
 Le comte de Santa-Cruz le reçut avec cordialité ; correctement sanglé dans une redingote noire, décoré de la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il avait l'air d'un gentleman accompli.
 Il le présenta à son ami le chef de bureau, un monsieur respectable, également officier de la Légion d'honneur.
 —Monsieur Bichonneau, dit le fonctionnaire, mon excellent ami, le comte de Santa-Cruz, m'a parlé de votre désir d'être coloré des palmes académiques ; toujours désireux de lui être agréable, je lui ai promis mon concours.
 —Merci, mon cher ami, interrompit le comte.
 —En ce moment, reprit le fonctionnaire, nous avons de nombreuses demandes ; je vais vous faire une confidence, je suis sûr que je peux compter sur votre discrétion.

Bichonneau affirma qu'il serait muet comme une sole.
 —C'est un secret que je vais vous confier ; le ministre a besoin d'argent, il a l'intention de créer des chaires de Chinois dans les lycées de province ; certain d'éprouver un refus, il ne veut pas demander de nouveaux crédits aux Chambres, il a décidé de conférer quelques décorations à un petit nombre de personnes, honorables, cela va sans dire, moyennant un versement de six mille francs.

—Six mille francs ? répéta Bichonneau.

—Je vous ferai remarquer que cet argent n'est pas pour le ministre, qu'il sera affecté au traitement des nouveaux professeurs et que vous contribuerez ainsi à la grandeur et au développement de l'Université française ; nous avons beaucoup de demandes, faites la vôtre ; comme vous m'êtes recommandé, je me fais fort de la faire prendre en considération.

—Je consens à verser les six mille francs, dit Bichonneau, si je suis sûr d'être décoré.

—Vous le serez, j'en prends l'engagement devant mon ami, dit le chef de bureau.

Bichonneau remit le soir même la somme fixée au comte, et dès lors, il ne rêva plus que ruban violet.

Quinze jours passèrent, la comtesse revint.

Bichonneau l'introduisit dans l'arrière boutique.

—Mon cher monsieur Bichonneau, lui dit-elle, je viens vous donner des nouvelles de votre décoration ; il faut encore que vous consentiez à faire un petit sacrifice : vu le grand nombre de concurrents, on est très embarrassé au ministère pour faire un choix ; mon mari m'envoie vous dire ceci confidentiellement : si vous voulez verser mille francs seulement, vous serez maintenu.

Bichonneau sortit un billet de mille francs de son coffre-fort et le remit à la comtesse.

—C'est toujours pour la langue chinoise, dit-elle.

—Je le serai bientôt, dit Bichonneau à sa femme, quand la comtesse fut partie.

—Cela ne sera pas trop tôt, répondit sa femme ; voilà déjà sept mille francs que tu donnes.

IL Y A QUELQUES PRÉCÉDENTS



—Il n'est pas de distraction plus saine que la pêche à la ligne et on peut avoir la chance d'attraper un poisson... ça s'est vu !



VI. — UN DINER SANS APPARAT, APRÈS LEQUEL LE DR BOLUS LUI LIT LE DERNIER ROMAN DE MLE BASBLEU.

—Les honneurs, cela se paie.

Huit jours après, Bichonneau reçut une lettre du comte l'invitant à passer chez lui pour une communication des plus importantes.

Bichonneau accourut, le comte l'attendait.

—Mon cher monsieur Bichonneau, lui dit-il, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, vous êtes maintenu.

—Alors, je le serai, dit Bichonneau en se frottant les mains.

—Vous le serez, c'est certain ; seulement vous avez le numéro cent soixante-trois, cela va vous retarder beaucoup.

—Combien de temps ?

—On fait vingt à vingt-cinq nominations au plus chaque fois.

—Cela sera bien long.

—Oui, mais, dit le comte en baissant la voix, il y a un moyen de vous faire décorer plus vite.

—Lequel ?

—C'est un secret que mon ami m'a confié : le concurrent qui a le numéro six est décédé, mon ami a vu l'employé chargé de dresser les listes, il consentirait à placer votre nom à la place de celui du mort, du coup vous gagneriez plus de cent cinquante places.

—Il fera cela !

—Je vous dis ceci entre nous, reprit le comte : cet employé n'a pas de fortune, il se compromet un peu, cela vaut une petite récompense ; si vous voulez lui donner cinq cents francs, l'affaire est faite.

Bichonneau fit la grimace ; il voulait bien passer sur le dos de ses concurrents, mais sans que cela lui coûte un sou.

—Réfléchissez, lui dit le comte, ce sera comme vous voudrez ; vous passeriez le quatorze juillet.

Bichonneau se gratta le crâne.

—Ce sera le dernier versement, dit le comte, je vous le promets.

—C'est entendu, dit Bichonneau.

—Mon cher ami, reprit le comte, je cours au ministère prévenir mon ami pour que l'on ne donne pas le numéro à un autre, des offres ont déjà été faites à l'employé.

—Je suis confus pour toute la peine que vous prenez, dit Bichonneau.

—Remerciez ma femme ; je ne sais pas ce que vous lui avez fait, elle veut à toute force que vous soyez décoré.

Quinze jours après, le comte annonçait officieusement à Bichonneau qu'il était palmé et qu'il viendrait lui-même lui remettre le brevet et les insignes.

Bichonneau commanda un grand dîner auquel il invita tous ses parents et ses amis.

Au jour dit, le comte, accompagné de la comtesse, fut exact.

En présence de tous les invités, il prit la parole.

—Mon cher ami, dit-il, permettez-moi de vous féliciter sincèrement pour la flatteuse distinction qui vous est conférée par le gouvernement qui, je ne crains pas de l'affirmer, s'honore en vous honorant. Cette distinction, vous la méritez à tous égards ; jamais décoration ne fut mieux placée. Vous la porterez fièrement, car elle est la récompense de votre labeur. Si

l'agriculture est une des mamelles de la France, le commerce en est une autre. Je suis heureux d'avoir été le premier à vous apporter la bonne nouvelle, et c'est avec une profonde émotion, faite de joie et d'orgueil, que je vous remets les palmes académiques !

Tous les assistants applaudirent.

Le comte épingla les palmes à la boutonnière de Bichonneau.

—Et maintenant, dit-il, je vais vous donner l'accolade !

Il se jeta au cou de Bichonneau qui pleurait comme un veau ainsi que tous les petits Bichonneau présents, cousins, cousines, arrière-petits-cousins.

Mme Bichonneau inondait le corsage de la comtesse.

Tout à coup, la bonne, effarée, vint prévenir son maître que le commissaire de police, accompagné de deux agents, demandait à lui parler.

—Qu'il entre, dit Bichonneau, surpris.

Le commissaire, ceint de son écharpe, s'avança vers le comte et sa compagne.

—Jacques Falopot et vous, Sophie Pruneau, veuillez me suivre, commanda-t-il.

—Vous vous trompez, dit le comte avec hauteur.

—Il y a erreur, dit Bichonneau ; monsieur est le comte de Santa-Cruz.

—Allons donc ! reprit le commissaire, c'est un escroc qui fait le commerce des décorations et que nous recherchons depuis longtemps.

Bichonneau s'affaissa dans un fauteuil.

—Et mon brevet ! s'écria-t-il.

—Faux, dit le commissaire en emmenant le noble couple qui n'opposa aucune résistance.

EUGÈNE FOURRIER.

UNE SAUVEGARDE

Toto.—Oh ! là ! là ! là ! là !

Le père.—Qu'est-ce encore ?

Toto.—Je viens d'avaler une cartouche de ton revolver.

Le père.—Et dire que je ne puis même pas le fouetter, dans la crainte de faire éclater la cartouche !

HOSTILITÉS

Mme Ixe.—Je ne puis pas vous dire ce que je pense de vous.

Mme Oxe.—Non, mais vous trouvez bien la force de le dire aux autres.

PAS BESOIN DE ÇA

Madame.—Quand vous baignez Bébé, vous devriez vous servir du thermomètre pour préparer l'eau.

Justine.—Pas besoin de ça : si l'eau est chaude, Bébé devient rouge ; si elle est froide, il devient bleu. C'est simple comme vous voyez.

CHEZ LE RECORDER

—Vous n'êtes pas honteux, un homme de votre âge accusé de vol !

—Pardon, Votre Honneur, mais j'ai commencé tout jeune !

GAZETTE FEMININE

CAUSETTE

C'est encore du boléro que je vais vous parler ; après l'avoir adopté contre les frimas de l'hiver, après l'avoir choisi pour votre costume tailleur de printemps, vous pouvez encore le garder pour vos toilettes d'été.

Bien entendu, il se modifie avec la saison ; et pour l'époque des grandes grandes chaleurs il se découpe, découvrant en haut et en bas la chemisette que l'on porte dessous.

Il n'est plus, à vrai dire, qu'un ornement du corsage ; aussi, je ne croirais pas vous être réellement utile, si je ne vous indiquais ici que le patron du boléro, c'est pourquoi je vais vous donner

en même temps la description de la chemisette qui l'accompagne. Ce boléro est très élégant de coupe ; on pourra l'exécuter, par exemple, en crêpe de Chine sur chemisette de taffetas blanc, et l'ensemble sera fort riche en même temps que très gracieux. On pourra le faire aussi en lainage.

Le gilet de ce boléro est en satin blanc garni de ganses dorées et de boutons dorés. Le col droit est en taffetas et le rabat en satin blanc. Le bas du boléro se découpe en dents, le bas de la manche qui s'évase est aussi découpé en dents qui se posent sur le poignet de taffetas blanc.

Pour faire la chemisette, on fait en fil droit trois plis ronds ; on pose l'étoffe sur le fond en mettant le pli médian le long du milieu du devant, on l'applique sur le fond, en ramassant par des fronces à la taille l'ampleur qui a été employée par le développement de la poitrine ; on opère de même pour le dos. On prend alors les dessous de bras dans la couture de dessous de bras du fond, de même pour l'épaule.

La chemisette se ferme devant, le long du pli médian.

On borde le bas du corsage qui est rentré dans la ceinture de la jupe

Le boléro se fait à part. On le coupe droit-fil devant, en suivant très exactement le contour des

dents. Le dos se prend de même en droit fil et le milieu du dos est sans couture. La manche se coupe en biais, d'une seule pièce, elle s'évase du bas et se termine par des dents.

Pour être assuré que les contours de ces dents seront bien arrondis, il est plus prudent de passer d'abord des fils autour des dents du patron, et de ne découper qu'ensuite ; on peut prendre la même précaution pour le bord du décolleté. On rentre ensuite tout autour des dents du décolleté, puis on bâti les dessous de bras et les coutures d'épaules. On essaie, on fait les corrections s'il y a lieu, en s'efforçant de lui conserver le fil droit devant et derrière. On soutient le bord du boléro par une mousseline en forme maintenue à l'aide d'une ou deux piqûres.

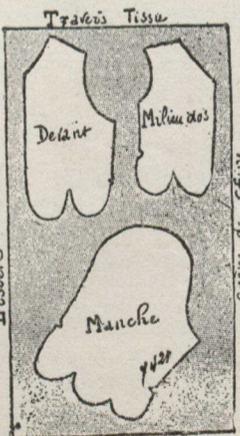
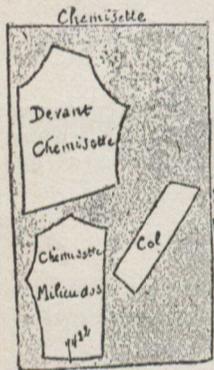
Le boléro se double en taffetas.

Le gilet de satin blanc se garnit de ganses d'or en chevons terminés par des boutons dorés ; il se double de satin blanc, se fixe au bord du boléro, et on rabat la doublure du boléro sur le gilet pour couvrir la couture. On passe un fil à l'entournure pour maintenir le boléro sur la chemisette.

La manche, en biais, avec une seule couture à la saignée, s'évase dans le bas ; à cette couture il faut le plus souvent faire un pli sur le côté du dessous de bras, en dedans de la pliure du coude. Le tour des dents se replie et se borde d'un faux-ourlet. Le poignet bouffant en taffetas blanc, comme la chemisette, se fronce sur le fond de manche, de façon que l'excès de longueur fasse un bouffant de retour en bas.

Le col se fait en biais, d'une hauteur moindre devant que derrière ; le rabat est en avant, et par derrière il retombe en pointe. Le col se ferme dans le dos. Il est monté sur la chemisette, à point de mode sur le côté droit ; à gauche, il est maintenu par des agrafes attachées au col et entrant dans des brides posées sur le corsage.

TANTE ELISABETH.



BLUETTE MÉDICALE

L'eau chaude est un excellent médicament dans de nombreux cas. Voici quelques exemples :

1° La céphalalgie cède presque toujours à l'application simultanée d'eau chaude sur la nuque et sur les pieds ;

2° Une serviette pliée, trempée dans de l'eau chaude, tordue rapidement et appliquée sur l'estomac, agit d'une manière presque magique contre les coliques ;

3° Rien ne coupe plus rapidement court à une congestion pulmonaire, à une angine ou à un rhumatisme que des applications bien faites d'eau chaude ;

4° Une serviette pliée en plusieurs doubles, trempée dans de l'eau chaude et tordue, appliquée sur la partie douloureuse, apporte un soulagement aux maux de dents et aux névralgies ;

5° Un morceau de flanelle imbibée d'eau chaude, appliqué autour du corps d'un enfant atteint du croup, produit souvent un calme remarquable. Cela réussit toujours dans le faux-croup ;

6° L'eau chaude, appliquée à large dose une demi-heure avant de se coucher, est un bon remède contre la constipation ; le même traitement, continué pendant quelques mois et associé à une diète appropriée, est très utile pour la cure de beaucoup de dyspepsie ;

7° Un des meilleurs moyens de calmer les douleurs gastriques et de précipiter la digestion, est l'absorption d'une certaine quantité d'eau aussi chaude que possible. On fait ainsi un vrai lavage de l'estomac dont on chasse le contenu dans l'intestin. On peut prendre l'eau sous forme d'infusion de menthe, d'anis, de camomille.

IL Y A DE LA VISITE

La mère.—Toto, il faut que tu me promettes de te conduire comme un "monsieur" à table.

Toto.—Oui, maman, mais à la condition que tu me laisses libre le reste du temps.

NATURELLEMENT

Emma.—Oh ! oui, je puis dire que Jacques a le cœur bien placé...

Léa.—Vous en êtes sûre ?...

Emma.—Naturellement, puisqu'il me l'a donné hier soir...

LEÇON DE COIFFURE—MODES PARISIENNES



Fig. 1.

Fig. 1.—Après avoir ondulé les cheveux en vagues et les avoir séparés aux tempes, faire une fondation, relever dessus les bandeaux sans les serrer.



Fig. 2.

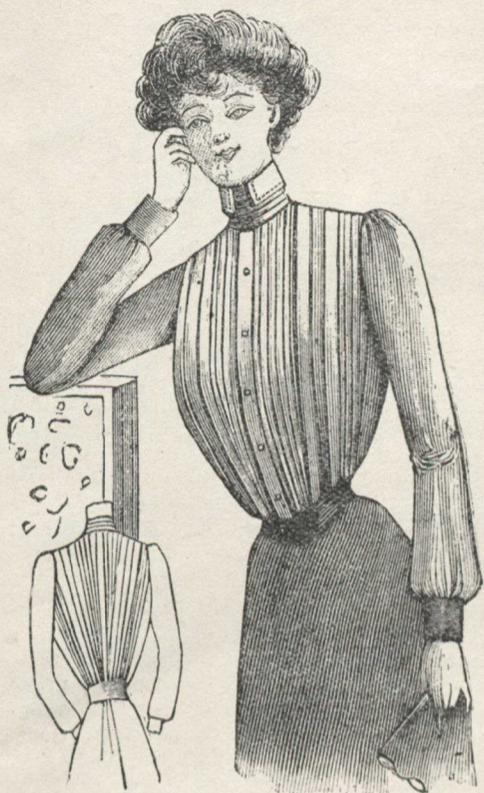
Fig. 2.—Ajouter une branche de 70 centimètres au milieu des cheveux de la nuque, les tourner ensemble et faire une boucle de torsade en laissant la pointe retomber sur le dos.



Fig. 3.

Les dernières modes de Paris telles que montrées dans le Nouveau et Palatial SALON DE COIFFURE POUR DAMES de J. PALMER & SON, 1745 rue Notre-Dame. Attention immédiate donnée aux commandes envoyées par téléphone (Main 391).

MODES PARISIENNES



CHEMISETTE BIANA.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

Les Mois, les Femmes et les Pierres Précieuses

JUIN

Juin est dévolu à l'agate et à toutes ses variétés.

Il fallait opposer, en effet, à la jeune force de juin, à ces premiers éclats parfois meurtriers d'un soleil qui marche rapidement vers la canicule, à tous les dangers que font courir aux hommes les cieus et la terre, une pierre précieuse qui eût comme emmagasiné en elle-même les rayons de juin, mais amortis et rendus agréables aux yeux.

L'agate remplit toutes ces conditions, elle assure à ceux qui la portent la santé, la prospérité, le bonheur !

Les agates, dites calcédoines, sont blanches, d'intensité laiteuse. Elles conviennent aux personnes brunes, jeunes et ardentes. Les calcédoines apportent infailliblement, si elles sont d'une grande finesse, la modération des désirs, la réalisation des entreprises.

Les agates, dites Cornalines, sont d'un rouge foncé. Elles conviennent aux personnes blondes lymphatiques et douces.

Une cornaline sur des doigts pâles et effilés fait admirablement. Elle ravive légèrement la peau et produit le même effet sur le caractère.

Les sardoines sont des agates d'un jaune orangé. Les blondes tirant sur le roux, celles dont les cheveux ont des reflets d'or chaud, et dont les mains sont légèrement dorées de peau, peuvent porter des sardoines avec confiance. Leurs excès seront balancés par la bonne influence de ces pierres et leur défauts en seront corrigés.

Les chrysoprases sont des agates d'un vert pomme. Au moment où la verdure aux arbres et dans les prés est dans tout son éclat, avant que l'ardeur de juillet ne vienne ternir et jaunir cet éclat, il est bon d'arborer les chrysoprases. Ces pierres sont portées, surtout par les vieillards, qui montrent par là leur désir d'être toujours en harmonie avec la nature.

Avec toutes leurs variétés, les agates règnent donc en maîtresses sur le mois de juin ; quoique moins précieuses que leurs autres sœurs, elles n'en sont pas moins des plus utiles ; leur abondance, leurs variétés, sont des signes qu'il ne faut pas mépriser, puisqu'ils nous obligent à leur emploi.

CONTRE LES MITES

Des forêts de la Norvège à la cité de Montréal, la distance n'est pas mince affaire, cependant nous voyons jusqu'au pays des Vikings fournir son contingent au commerce du Canada. Il y a à peu près quatre mois, on a expédié de la lointaine Norvège une consignment d'un article unique connu comme huile empyreumatique-tue-mites et l'envoi, le premier fait au continent américain en grande quantité, vient justement d'arriver dans notre port par un des steamers Allan. Cette huile, qui a été importée au Canada par une compagnie dans le but d'établir une nouvelle industrie, possède des pouvoirs remarquables. Ses qualités sont telles qu'elle est entièrement répulsive à la vie de l'insecte, tout en n'ayant rien de déplai-

sant aux sens des personnes. Une longue série d'expériences a établi sa valeur comme sauvegarde absolue contre les mites et les autres insectes. Elle est non moins utile pour la destruction de la rouille. Cet article sera vendu au public sous le nom de Motheicide.

UNE COQUILLE RÉUSSIE

Tandis que, d'une voix tremblante, la blessée appose sa signature au bas du document, le docteur Walter entre, etc.

TROIS RECETTES

POTAGE A LA PURÉE DE CRÉCY.—Faites un bouillon avec des os de rôtis, des débris ou des abats de volaille. Quand il est écumé, ajoutez-y trois ou quatre pommes de terre, des carottes, des oignons, en assez grande quantité pour former une purée claire. Passez tous ces légumes au tamis, ajoutez une petite poignée de riz et, au moment de servir, un morceau de bon beurre.

x

POMMADE CONTRE LA GERÇURE DES LÈVRES.—Beurre de cacao, 10 grammes ; huile de ricin, 3 gr. ; extrait de cachou, 1 gr. ; huile de boubeau, 2 gouttes ; essence de badiane, 5 gouttes.

x

NETTOYAGE DES ÉPONGES.—Un moyen très simple consiste à laisser tremper douze heures au plus les éponges dans de l'eau salée ; une grosse poignée de sel gris pour une grande cuvette ; telle est la dose. Les éponges, après ce bain qu'on fait suivre d'un lavage à l'eau pure, sont complètement dégraissées.

PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

Nos 3703 et 3818.—La jupe princesse est un modèle décidément favori pour les jeunes filles aussi. On peut la faire en soie, lainage ou toile.

Le corsage connu comme "corsage paysan" est la dernière nouveauté comme combinaison avec la jupe princesse.

Matériaux : Pour la jupe, 8½ verges, 21 pouces de largeur ; pour le corsage, 3½ verges, 21 pouces de largeur, pour jeune personne de 14 ans.

Dimensions des patrons : Pour personnes de 12, 14 et 16 ans.

Nos 3703 et 3818—Corsage et jupe combinés pour jeune fille



3703 Misses Peasant Waist, 12 to 15 years.
3818 Misses Princess Skirt, 12 to 15 years.

No 3808—Robe de nuit



3208 Square Yoke Nightgown, 32 to 42 in. bust.

No 3808.—Le vêtement de nuit qui réussit à avoir la grande qualité du confortable en temps de chaleur est toujours assuré d'une grande demande. Ce modèle-ci permet un col ouvert et de courtes manches ou, si on le préfère, un haut yoke carré avec manches genre évêque. Le choix des matériaux est considérable ; celui-ci est en nainsook avec fortes dentelles valenciennes.

Matériaux : 6 verges, 36 pouces de largeur, pour taille moyenne.
Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38, 40 et 42 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon à la page 19 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.



UN BAISER FURTIF.

Henriette

LE PIANO

J'avais emménagé rue de Douai depuis une huitaine de jours, quand le bonhomme qui m'avait loué un piano me tomba sur le poil comme un coup de bâton, flanqué de deux déménageurs aux maillots rayés blanc et bleu d'où ressortaient de formidables biceps aussi gros que des traversins et gonflés comme des boudins blancs.

L'homme n'eut qu'un mot :

— Mon piano ?...

Après quoi, ayant aperçu la nappe lumineuse que reflétait l'instrument en une encoignure de la pièce :

— J'arrive à temps ! soupira-t-il soulagé, en séchant de son bras sur son front la sueur d'angoisse qui y perlait. Oh ! là ! vous autres, enlevez-moi ça !

J'étais stupéfait. Je demandai :

— Est-ce que ça vous prend souvent ?

Mais comme il demeurait sourd à mon interrogation, fouettant le zèle des déménageurs, leur criant : "Hardi, là ! hardi !... Soulevez-le par les poignées !" et disant qu'il avait apporté une corde :

— En vérité je ne vous comprends pas, déclarai-je. Je vous ai loué, il y a un an, ce piano, à raison de quinze francs par mois, que je vous ai payés avec ponctualité. Le respect que j'ai toujours eu de la propriété des autres m'a fait lui prodiguer des soins pour ainsi dire maternels : jamais une autre main que la mienne n'en a passé les dorures à l'eau de cuivre, n'en a frotté le palissandre à l'encaustique japonaise. Sans doute, s'il m'eût appartenu, je m'en fusse moins mis en peine. Quelle mouche vous a donc piqué ? Quelle fureur s'est emparée de vous ? Pourquoi me priver de ce meuble dont je vous paye la location, que j'entretiens en bon état et dont je me sers pour jouer des airs qui me distraient quand je m'embête ?

Il répondit :

— Vous ne deviez point déménager sans mon autorisation expresse, car je ne loue point de piano que le concierge du locataire n'appose d'abord sa signature au bas de l'acte de location. C'est pour moi une garantie indispensable. Or vous avez quitté votre ancien domicile pour en venir occuper un nouveau. A cette heure, je suis dans vos mains : il vous est loisible de dire que mon piano est à vous et de vous l'offrir si le cœur vous en dit : Je ne vous connais pas, après tout. Est-ce que je sais jusqu'à quel point vous n'êtes pas un malhonnête homme ? Qui me prouve que vous payez vos dettes, si ce n'est contraint et forcé ? Qui me dit que vous n'avez pas des traites en souffrance chez les huissiers du voisinage et que vous ne serez pas saisi demain, vous, vos frusques et votre mobilier... dont mon piano fait à présent partie ? D'ailleurs ce n'est pas tout ça ; vous me l'allez rendre, mon piano, vous me l'allez rendre à l'instant même, ou j'envoie chercher les agents et je dépose une plainte en abus de confiance entre les mains du procureur de la République.

Tout en discutant de la sorte, le loueur de piano me foudroyait de ses regards, des regards noirs, chargés de haine. Que j'eusse eu de satisfaction à lui casser sa sale gueule ! Seulement, voilà, je suis un homme d'intérieur, je me complais à l'intimité de chez moi et j'aime charmer la longueur des mornes soirées de l'hiver en jouant le *Petit Suisse*, *Mon Rocher de Saint-Malo*, etc.

La perspective d'une dépossession cruelle me troublant plus que je ne saurais dire, je ravalai le flot indigné que je sentais me prendre à la gorge.

— Voilà bien des histoires, dis-je. Au reste, puisque ma parole ne vous semble pas une garantie suffisante, je vais envoyer ma domestique prier le concierge de venir parapher de sa griffe le contrat de location du...

Ouat ! Je n'eus point le temps d'achever.

MERVEILLE



Le tramp. — On ne s'imagine pas combien une clôture peut contribuer à améliorer le tempérament d'un chien.

PAS AVANT



Le papa. — Veux-tu filer à la maison, méchant gamin, tu sais bien que je t'ai défendu de te baigner tant que tu ne sauras pas nager !

— Inutile ! braillait mon interlocuteur. Je me moque de votre concierge. Je veux mon piano, voilà tout. Oh, hisse ! les déménageurs ! Enlevez-le avec précaution ! Un peu d'huile de bras, s'il vous plaît !

C'était à la fois le plus féroce et le plus perspicace des hommes ! si bien qu'ayant lu dans mes yeux mes secrètes inquiétudes, il n'hésitait point un seul instant à sacrifier sa rapacité au plaisir de me faire du chagrin en me privant d'une distraction qu'il devinait m'être précieuse ! Crapule, va ! — Il finit cependant par céder... non sans avoir exigé de moi une augmentation mensuelle de huit francs.

Le diffèrent tranché, je hélai par-dessus la rampe le concierge Arnoult qui monta, et je lui expliquai ma requête. Absurde à l'égal d'un sophiste, aussi bête qu'un troupeau de porcs et plus bouché à soi tout seul que cent flacons d'éther bouchés à l'émeri, le concierge ne comprit pas ; mais pressant que j'en appelais à sa bonne grâce, il n'eut pas une hésitation :

— Simplement :

— Non ! déclara-t-il, je ne ferai pas ce que vous me demandez :

Pourquoi ne le voulut-il pas faire ? Mon Dieu, pour rien ! pour le plaisir ! pour la seule et unique raison que je souhaitais qu'il le fit.

En vain j'insistai :

— Je vous en prie, signez cet acte, monsieur Arnoult ! Quel avantage trouvez-vous à ne pas me rendre ce petit service ?

— Point ! hurlait Arnoult. Point ! point ! point ! Ce piano fait partie de l'ameublement qui me répond de votre solvabilité et je ne le laisserai pas sortir. Sais-je si vous paierez votre terme, quand je vous présenterai la quittance ?

— Et ma salle à manger ?

— Je m'en fiche !

— Et ma garniture de cheminée, d'une valeur de douze cents francs ?

— Je me fiche de votre garniture !

— Et ma bibliothèque de poirier noirci, que j'ai payée deux cents louis ?

— Je me fiche de votre bibliothèque. Le piano ne sortira pas ; voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Ainsi parla Arnoult le concierge, et brusquement mes yeux s'ouvrirent à la réalité des choses. Je compris que les hommes sont méchants, et mon cœur, exempt de souillures, mon cœur pur, mon cœur ingénu, s'emplit soudain contre eux de rancœurs irréconciliables. Pincé ainsi qu'en un étai entre ces deux êtres infâmes, également acharnés, et cela sans aucun motif, à me voler l'innocent plaisir que je goûte à faire chanter au clavier les inspirations de Loïsa Puget, j'imaginai soudain de neutraliser ces forces et de les réduire à néant par l'application du principe *similia similibus*.

— Enlevez l'instrument ; je n'en veux plus ! criai-je au loueur de pianos.

— Je m'y oppose ! hurla aussitôt le concierge.

— Je m'en emparerais pourtant, dit le premier, car il garantit ma créance.

— Je vous en empêcherai, répliqua le second, par toutes les voies de droit et même d'injustice, car il me répond du loyer.

Et voilà trois ans que cela dure ; trois ans que ces deux imbéciles, victimes de leur complicité, disputent d'une propriété dont je suis le seul à jouir et vocifèrent : "ce piano est mon bien" avec un touchant unisson, cependant que moi, désormais désintéressé, je joue de la musique pour rien, sur un piano qui se trouve ne plus être à personne, en louant la sagesse du Seigneur Notre Dieu qui a su faire, de la bêtise insondable des hommes, un contrepois à leur surprenante méchanceté.

G. COURTELIN.

UN EXEMPLE



L'oncle Tom.—Plus on vit, plus on apprend.

L'oncle Ned.—C'est la pure vérité. Ce n'est que la semaine dernière que j'ai découvert que j'étais un octogénaire, et pourtant, ça fait bien quatre ans que je le suis.

LES MÈCHES D'ANTAN

Dites-nous dans combien de peignes
Les cheveux se sont envolés ?
Désespérés, les messieurs geignent
Et demeurent inconsolés !
Leurs destins furent analogues.
C'est en vain que maint charlatan
Pour leur chef leur vendit des drogues...
Mais où sont les mèches d'antan ?

Où sont ces mèches enfantines
Que caressaient les grand'mamans ?
Hélas ! chaque jour, à matines,
Les messieurs ont de durs moments.
Alors, rêveurs, devant la glace
Ils soupirent, en regrettant
Ce qui leur manque de tignasse :
Mais où sont les mèches d'antan ?

Voyez les poupons quand ils naissent,
Leur front n'est de rien couronné.
Des chevelures plus épaisses
Ne devraient jamais les orner.
Au moins, épargnés du martyre
Que cause le poil inconstant,
Plus tard ils ne pourraient pas dire :
Mais où sont les mèches d'antan ?

ENVOI

O belles, en cheveux si riches,
Nous en aurions toujours autant
Si comme à vous quelques postiches
Remplacèrent nos mèches d'antan.

FERCO.

ENTERRE VIVANT

Edgar Poe dit avec raison : " Être enseveli vivant, c'est bien la plus terrible des extrémités qu'ait pu encourir une créature mortelle."

Le cas, cependant, doit être assez fréquent et, par malheur, il est rare qu'on puisse le contrôler. Il s'est présenté, ce mois, en Italie.

Le chef d'une gare proche de Naples, l'autre jour, tombait soudain dans son bureau. Les médecins déclarèrent qu'il avait succombé à une paralysie cardiaque. Comment donc !

Deux jours après, le soir, on procède à l'enterrement. Comme la nuit est venue, on dépose le cercueil dans la chambre mortuaire. Le gardien, tout à coup, est réveillé par un bruit, se sauve de terre. Le lendemain seulement, on constate que la bière est renversée, on l'ouvre et on se trouve en présence du mort, défiguré, les membres tordus, les yeux hors l'orbite.

La possibilité d'un pareil accident ne peut rien égaler en fait d'horreur. Songez à l'éveil du chef de gare, entre les quatre planches du cercueil, imaginez son épouvante, d'abord, puis ses vains efforts pour se délivrer, le mouvement qui l'a fait tomber à terre, toujours enclos, et son agonie atroce et lente, en toute connaissance. Cela est abominable et irréparable.

Des cas de telle léthargie furent déjà cités et combien sans doute nous en ignorons !

Maupassant, dans un beau conte, nous met en présence d'une famille de petits bourgeois, dont la mère est sujette à des malaises qui simulent la mort.

Un jour, le médecin habituel affirme la mort de la pauvre femme. C'en est fait. On agit suivant les habitudes. Le fils pleure comme il convient ; la bru, pas embêtée du tout, geint avec un plaisir feint. Tableau triste et ridicule.

On entre dans la chambre de la morte... qui s'habille en ronchonnant. Ajoutons que le sujet de cette histoire aurait pu tenter la verve dramatique de Méténier. Ce n'est pas là une histoire extraordinaire, mais fort possible.

Depuis quelques années, je crois, lorsqu'un médecin se trouve en face

d'une personne sujette à ces attaques, on pose devant sa bouche une glace qui, au bout d'un certain temps, se couvre d'une légère buée, prouvant ainsi la vitalité du malade. Mais cela est-il bien certain ? Et puis si l'individu n'a jamais eu de ces attaques ?

L'Homme à l'oreille cassée, d'Edmond About, n'est pas une œuvre d'ironiste sans fondement, soyez-en persuadé. La science n'a pas, à ces cas, opposé d'impossibilité pratique et qu'il est triste de s'en éprouver convaincu !

Et disons, encore avec Edgar Poe : " Toutes les considérations que peut envisager un homme enseveli vivant portent avec elles, dans le cœur qui palpète encore, une horreur intolérable qui fait pâlir et reculer l'imagination la plus hardie."

C'EST ALORS

Boff.—Je suis dans une veine sans égale... Rendu à mon dernier dollar !

Toff.—Ce n'est rien encore. Attends d'être rendu au dernier dollar de ton dernier ami. Tu m'en diras des nouvelles.

HORRIBLE !

Box.—Vous aimez les chants de cette femme !

Tox.—Les chants d'elle ? (chandelle.)

Box.—Oui !

Tox.—Oui, elle a le chant délié.

LA DERNIÈRE RESSOURCE

L'entraîneur.—Ce jockey pèse trois onces de trop et il n'y a plus moyen de le faire maigrir, que faire ?

Le propriétaire.—Coupez-lui les oreilles, à ce garçon !

LES RARETÉS

Biff.—Vous m'avez dit que vous me montreriez un manuscrit des plus rares...

Tiff.—Le voici...

Biff.—Quoi ! Un simple reçu de votre tailleur ?...

Tiff.—Eh bien ! si vous ne trouvez pas que c'est un manuscrit d'une belle rareté, que vous faut-il donc ?..

CHEZ LE BARBIER

Le client passe à la caisse pour payer.

La caissière.—Monsieur est-il content de sa coupe de cheveux ?

Le client.—Oui, mais ce garçon, quel bavard... m'a-t-il assez rasé !

La caissière.—Alors, c'est dix cents de plus !!!

LES NAIVETÉS INVOLONTAIRES

Léa.—Les peintres n'ont vraiment pas de chance, leurs œuvres n'acquiescent de la valeur qu'après leur mort.

Emma.—Ça n'empêche pas notre amie Lucile d'épouser un peintre.

Léa.—Eh bien ! si c'est un peintre vivant, elle a tort.

!!!

Livi.—J'ai demandé par téléphone ta main à ton père.

Elle... Et qu'a-t-il dit ?

Livi.—Il a répondu : " Je ne sais pas qui parle, mais c'est correct !"

DEVINETTE



—Où est sa fiancée ?



Bijou avec Portrait Miniature
 Pour introduire notre artistique Bijouterie avec Portrait - Miniature, envoyez-nous \$1.00 et un portrait. Nous vous renverrons celle-ci intacte avec une jolie photographie-miniature, émaillée, peinte à la main, montée sur une vraie Broche en or plaqué, d'apparence dispendieuse, bon marché rien que dans le prix. Argent remis s'il n'y a pas satisfaction. Nouvelles formes ovales et en cœur \$1.25 Catalogue gratuit. PHOTO JEWELRY MFG Co., Dépt. T., Toronto.

Amusements

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

La première saison du Théâtre National Français s'est terminée samedi. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs en disant qu'elle a été couronnée du plus grand succès, et nous pouvons sans crainte prophétiser un succès plus grand encore à sa saison prochaine qui commencera le 24 juin avec le drame à grand spectacle de M. Léon Sienkiewicz, "Quo Vadis".

M. Gauvreau, le propriétaire du Théâtre National, a entrepris depuis deux mois d'importants travaux d'agrandissement et d'embellissement qui vont se poursuivre avec activité. Les matériaux en fer, de la "Dominion Bridge Co", pour la construction d'une nouvelle galerie, et les soliveaux en fer, pour la toiture, sont arrivés. La scène et la salle vont être beaucoup agrandis, et cette dernière contiendra, à la réouverture, environ 2,000 personnes. Ajoutons que le théâtre offrira toutes les garanties possibles de solidité et de sécurité. M. Gauvreau ou l'un de ses représentants doit se procurer, à Syracuse, un rideau à l'épreuve du feu, en amiante (asbestos), et tous les accessoires les plus modernes.

De la maison Oliver Crosby, de Londres, il recevra prochainement un immense et riche tapis grenat qui couvrira le plancher de la salle, et il a acheté à la "Canadian Chairs Co", d'Ontario, de superbes et confortables fauteuils d'orchestre.

L'entrée du théâtre, rue Ste-Catherine, sera magnifique avec ses murs ornés de glaces et de sculptures (ces dernières confiées à la maison Corbeil), et son plancher en mosaïque.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces améliorations.

PARC SHOMER

Très brillante ouverture de la saison d'été. On a de suite compris la somme de travail fait ces mois derniers par les directeurs pour organiser la série de 1901 sur un pied d'absolue supériorité. Les experts s'accordent à trouver la partie instrumentale plus forte encore que l'an dernier. Quant aux autres attractions elles sont d'une variété et d'un charme indéniables. Pas de numéros faibles ou de remplissage. Aussi le public se porte-t-il avec plus d'entrain que jamais vers son Parc favori.

Comme par Enchantement

Mme A.-E. Joncas, de Berthier en bas, vient de sortir de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu où elle était retenue depuis deux mois par une maladie grave. Elle attribue sa guérison au VIN DES CARMES, qui lui a rendu l'appétit et les forces comme par enchantement. Elle est maintenant très bien et j'autorise les propriétaires du VIN DES CARMES à se servir de mon nom.

Capt. A.-E. JONCAS.

Dans un salon, pendant le moreau de piano.
 Un auditeur en extase :
 —Moi, cette musique me transporte. Son voisin à mi-voix :
 —Oh ! si elle pouvait me transporter aussi... autre part !

GUBRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

Guérison certaine



Ouvrières

Femmes mariées, Veuves, Filles et Fillettes, pâles, épuisées, fatiguées et découragées par l'excès d'un travail sédentaire trop assidu ou autre, prenez, à des intervalles assez fréquents, 2 ou 3 Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais." Ce remède fournit la nourriture aux cellules des nerfs épuisés, enrichit le sang, renforce et règle le cœur, et donne de la vigueur à tout le système. Soulagement immédiat. Guérison assurée. 50c la boîte. Toutes pharmacies. Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix.

Adressez : CIE MEDICALE DU DR JEAN, B. P. Boite 187, Montréal, Qué.

OFFRE SPECIALE

MOTHECIDE

LIVRAISON GRATUITE

LISEZ CEÇI...

Toute personne qui nous enverra un ordre pour un paquet de Mothecide (Tue-Mites) avant le 15 juin, recevra avec le paquet un coupon valant un rabais de 25 cts sur son achat de Mothecide suivant, qu'elle achète directement à ce bureau ou chez quelque agent ou pharmacien. Echantillon gratuit de tablette de fibre saturée et d'attestations imprimées envoyés sur demande.

MOTHECIDE MFG. CO., 132 rue St-Jacques, Montreal.

Lecture du journal en famille chez les Champbaudet.

Madame. — Encore un centenaire qui vient de mourir : il en meurt beaucoup depuis quelques temps.

Monsieur. — Ce n'est guère fait pour encourager à le devenir.

En correctionnelle :

—Avez-vous déjà été condamné ?

—Pas depuis sept ans, mon président.

—Comment cela ?

—J'ai passé tout ce temps-là en prison !

Au Bon Marché !

MAISON LETENDRE, FILS & CIE,

1493 RUE SAINTE-CATHERINE, 2ième Porte de la Rue Wolfe.

Les personnes en deuil trouveront à notre établissement un assortiment complet et varié de tout ce qu'il faut pour une toilette de ce genre, à des prix raisonnables. Nous désirons attirer votre attention sur les articles suivants :

LAMA noir, uni, 42 pouces de largeur, qualité remarquable, haute nouveauté pour robes de deuil, AU BON MARCHÉ..... 50c

MOUSSELINE crêpée unie, pure laine, largeur 42 pouces, très haute nouveauté, AU BON MARCHÉ..... 50c, \$1.25

CACHEMIRE noirs veloutés, pure laine, grande largeur, AU BON MARCHÉ, 50, 60c

CACHEMIRE noirs jais, pure laine, 44 pcs de largeur, qualités très recommandables, AU BON MARCHÉ..... 50c, 60c, 75c, 90c, \$1.00, \$1.25, \$1.50

Etoffe foulée noire (HOME SPUN), pure laine, très grande largeur, 50 pouces, tissu solide, AU BON MARCHÉ..... 95c

CRÉPONS noirs ondulés, grande largeur, dispositions nouvelles pour robes de deuil, AU BON MARCHÉ..... 58c

PIQUÉ français noir, tout laine, nouveau tissu granité, pour robes de deuil, 45 pouces de largeur, AU BON MARCHÉ..... 75c, \$1.00

ETAMINES noires, pure laine grande largeur, très belles qualités, AU BON MARCHÉ..... 50c, 60c, 75c, 85c

BENGALINES noires jais très belles qualités, les prix du BON MARCHÉ, 40 pouces de largeur..... 50c
 44 pcs de largeur, 75c, \$1., \$1.25, \$1.50

CRÉPE noir, 42 pouces de largeur, AU BON MARCHÉ..... 50c, 75c, 90c

SERGES "CORCKSCREW" noires, pure laine, grande largeur, pesant pour COSTUMES d'été, très bonnes qualités, AU BON MARCHÉ..... \$1.25, \$1.50

GRENADINES brochées noires, soie et laine, grand choix de dessins nouveaux, AU BON MARCHÉ, \$1.25, \$1.50, \$2.00, \$3.00

CRÉPONS mats pour le deuil, soie et laine, 38 pouces de largeur, grand choix de dispositions nouvelles, AU BON MARCHÉ, \$2.00

VELOURS DE RUSSIE noir, nouvelles étoffes à rayures fines, pure laine, 42 pouces de largeur, AU BON MARCHÉ..... \$1.00

CHEVIOTTES anglaises noires, unies, grande largeur, très bonnes qualités pour COSTUMES DE DEUIL, AU BON MARCHÉ, 75c, \$1.00, \$1.25

"JACQUART" magnifique étoffe noire fleurie, jolis dessins, 42 pouces de largeur, très haute nouveauté, AU BON MARCHÉ, 60c

Chapeaux de Deuil

BELLES TOQUES noires, avec bords de soie par remplis, fond de crêpe de biais, garnies de deux chrysanthèmes noirs, AU BON MARCHÉ..... \$4.50

VOILES DE VEUVES, qualités super fines, les prix du BON MARCHÉ..... \$4., \$4.50, \$5., \$7., \$8., \$10

BEAU turban noir, avec bords de chiffon par remplis, garni de crêpe et de fleurs de soie noire, AU BON MARCHÉ..... \$4.75

BELLES TOQUES DE PEAU de SOIE noire, fond plateau à cordes de soie, garnies de crêpe et de violettes de soie noire, AU BON MARCHÉ..... \$5.00

CRÉPE "COURTAUD"..... 60c, 75c, \$1.00 jusqu'à \$3.00

FLEURS en soie noire, Aigrettes, Chiffons, etc., en très grande variété.

Une attention toute spéciale est donnée aux ordres reçus pour CHAPEAUX DE DEUIL, que nous confectionnons sous quelques heures d'avis.

Notre établissement est fermé tous les soirs à 8 HEURES, les LUNDIS et SAMEDIS exceptés.

Un seul Prix. Argent Comptant.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.30 a. m., 9.55 a. m., 4.10 p. m., 6.15 p. m., *10.00 p. m.
 Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a. m., 5.40 p. m.

Trains Express Rapides

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.55 a. m. et 4.10 p. m., les jours de semaine, arrivant à Ottawa (Station Centrale) à 12.10 p. m. et 6.30 p. m. respectivement.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, *7.45 p. m.
 Arrivée à Holyoke, *7.12 a. m.
 Arrivée à Springfield, 7.30 a. m.
 Départ de Springfield, *8.00 p. m., 9.15 a. m.
 Départ de Holyoke, *8.18 p. m., 9.32 a. m.
 Arrivée à Montréal, *8.20 p. m., 9.15 p. m.
 PAS DE CHANGEMENT DE chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc. *Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J. D. Goodou, Chambre 41 Edifice Ball et Treworey, Holyoke, Mass. ; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E. F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, Indian Orchard ; A. J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

L'INTERNATIONAL LIMITED

part de Montréal tous les jours à 9 a. m., et arrive à Toronto à 4.40 p. m. ; à London, 7.30 p. m. ; Détroit, 10.40 p. m., et Chicago, 7.20 a. m., le lendemain matin.

Service Rapide entre Montréal et Ottawa

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a. m. et 4.10 p. m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p. m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a. m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p. m., tous les jours.

Route pittoresque Pan - Américaine, pour Buffalo.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.



LAPRÉS & LAVERGNE
 PHOTOGRAPHES
 360 RUE ST DENIS
 MONTRÉAL P.Q.
 TÉLÉPHONE BELL E. 1283
 TEL. DES MARCHANDS 643

Les Chiens qui Gagnent Leur Vie

On a eu récemment, dans le Klondyke, et dans d'autres parties du bassin du Yukon, une preuve saisissante de la bonne volonté avec laquelle

PSYCHOLOGIE D'UN PARAPLUIE



I. — Soupirant.

le chien passe de l'oisiveté complète à l'activité la plus intense, dès qu'il s'agit de rendre service à son maître.

Les gens qui se sont laissés attirer en ces terribles parages par la "soif de l'or" doivent affronter des fatigues, en présence desquelles disparaît toute distinction de classe, toute diversité de condition sociale. De même, les chiens, quelles que fussent leur race, leurs dimensions, leurs "antécédents", ont été tous obligés de s'atteler à des traîneaux.

Au début cependant, alors qu'il ne fût venu à l'idée de personne de rechercher si l'homme qui s'offrait pour travailler dans les "champs d'or" avait été jusque-là fonctionnaire, acrobate ou boutiquier, on était bien forcé d'être plus circonspect

pour l'"embauchage" des chiens. Le prix variait avec la taille, la force et l'intelligence de la bête. Les toutous préférés étaient naturellement ceux des Indiens, car leur race était déjà habituée au climat, et avait, depuis un temps immémorial, été employée au traînage.

On en acheta tant et tant, que bientôt il n'y en eut plus un seul à vendre, même en y mettant un prix aussi élevé que pour un cheval. Alors on utilisa comme attelages des bœufs, des chèvres, tout ce que l'on put trouver. Personne, ou presque personne, ne songeait aux chiens dits civilisés ; on était persuadé qu'ils ne seraient jamais bons au traînage, et d'ailleurs ils étaient peu nombreux encore dans le Klondyke.

Le gouvernement canadien fut plus avisé. Ayant à organiser la police des champs d'or, il donna à chaque escouade, pour le traînage, une meute de chiens civilisés achetés sur les rives du Lac Supérieur. Les habitants de Dawson furent étonnés au-delà de toute expression quand ils virent le petit régiment effectuer son entrée triomphale avec des traîneaux dans l'attelage desquels on trouvait, par exemple, un barbet à côté d'un terreneuve.

Ce barbet est resté célèbre au Klondyke. Il avait jadis appartenu à un cirque. Pendant le long voyage entre le Lac Supérieur et les rives du Yukon, il profitait de chaque halte pour divertir, tout à fait spontanément, ses nouveaux maîtres, en multipliant les sauts périlleux.

Dans nos grandes villes, et surtout à Paris, on voit couramment des chiens qui, toutes proportions gardées, gagnent leur vie avec autant de zèle que ceux des traîneaux du Klondyke. Ce sont ces petits toutous qui siègent gravement à côté des cochers de camion, ou bien bondissent sur les amoncellements de caisses, futailles ou ballots transportés par ces voitures, et, de là, invectivent avec énergie les passants. Il en est de toutes races, mais tous sont de petite taille et de voix perçante. Un plaisant a proposé de les englober sous le terme générique de "*canis camionensis*".

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, pour se distraire, que les camionneurs emmènent ce semillant petit compagnon. Celui-ci leur est fort utile pour monter la garde sur la voiture quand le cocher a dû descendre pour faire une livraison. L'industrie des *roulottiers* ou voleurs de voitures attelées et chargées, — en argot, tout véhicule s'appelle une *roulotte*, — cette industrie ne serait guère prospère, si tous les cochers employaient, en guise d'avertisseur, le *canis camionensis*.

Autrefois, en Angleterre, chaque diligence était accompagnée d'un gros chien. Les postillons s'accordaient tous à déclarer que cet animal les aidait beaucoup à mettre à la raison les chevaux rétifs. Les chiens aiment fort la discipline, l'ordre, la méthode. Quand ils voient un cheval faire le méchant, ils aboient furieusement en bondissant devant sa tête et en montrant les crocs. Le cheval se le tient pour dit, et n'insiste pas.

On connaît l'intelligence du chien de berger. Mais voici un trait plus surprenant que tout ce que peuvent nous montrer ici les toutous de ce genre. Dans les montagnes du Colorado, d'immenses troupeaux de moutons sont gardés par des chiens qui descendent de bêtes importées de la Nouvelle-Zélande. L'hiver dernier, dans les environs de Port-Collins, voici

ce qu'a fait l'un de ces chiens. Il était parmi les "vice bergers" d'un troupeau de seize cents têtes. Une tempête éclata, et détruisit les baraques et les palissades du corral où était parqué ce peuple de moutons. L'atmosphère une fois calmée, on procéda au recensement, et l'on constata que ce chien manquait, avec deux cents brebis.

Après plusieurs heures de recherches, on découvrit celles-ci dans une grotte naturelle. Le chien montait la garde devant l'entrée. Quand il avait vu détruites baraques et palissades, il avait craint une dispersion du troupeau ; il avait réuni autant de bêtes qu'il avait pu, et, à travers l'ouragan, les avait menées dans un bon refuge.

L'an dernier, à Angerville, dans notre Beauce, il y eut un concours de chiens de berger. Chaque bête à son tour devait mener un troupeau de moutons d'un village à un autre, en l'absence de tout berger, et en suivant une piste très sinueuse, indiquée seulement par une double rangée de piquets assez espacés. Et il y avait des obstacles : un fossé, un ruisseau, des troncs d'arbre jetés en travers du chemin.

Sur vingt-deux concurrents, il y eut... vingt-deux gagnants.

Il existe à Londres un chien de mendiant aveugle qui dispose d'un vocabulaire singulièrement développé. Quand son maître regagne son logis, il fait ses pauvres provisions pour le dîner. Il n'a alors qu'à dire au chien : "Conduis-moi chez le boulanger", ou : "chez le charcutier", et ainsi de suite. Jamais le chien ne se trompe de boutique.

Nous terminerons par une anecdote qui n'a plus trait aux aptitudes des chiens à "gagner leur vie", mais qui prouve à quel degré d'intelligence atteignent certains d'entre eux. Elle a été racontée tout récemment par le grand compositeur Saint-Saëns.

Celui-ci visitait à cheval les célèbres gorges du torrent de la Chiffa, en Algérie, et il était accompagné d'une jeune chienne braque. La Chiffa est peu profonde, mais très rapide, et son lit décrit des courbes en S. Le cavalier eut à traverser un gué. La chienne se jeta bravement à l'eau, mais le courant la fit dériver, et elle ne put aborder qu'assez loin en aval ; pour rejoindre son maître, elle dut fournir le long du torrent un bon temps de galop.

Deux heures après, nouveau gué à franchir. C'était toujours la Chiffa, qui "revenait" après avoir décrit une longue boucle. La chienne s'assit,

examina le courant, — qui, naturellement, filait dans le sens inverse de la première fois. Tout à coup, elle prit ses jambes à son cou, remonta le long de la berge, sur une distance égale à celle de sa dérivation de naguère, et se jeta à l'eau. Le courant, cette fois, la porta de telle sorte, qu'elle aborba juste en même temps et au même point que son maître. Il est inutile d'insister, croyons-nous, sur la véritable merveille de réflexion et de calcul à laquelle cette chienne avait dû se livrer.

X. X. X.

LES EXCUSES IMPROVISÉES

Madame X rentre dans la cuisine et voit un étranger.

—Quel est cet homme, Justine ?

—C'est mon frère.

—Votre frère ? Il ne vous ressemble pas beaucoup.

—C'est que, voyez-vous, madame, il s'est fait ôter la barbe et ça le change beaucoup.

C'EST BIEN SIMPLE

—Ma jambe de bois me fait souffrir quelquefois, disait quelqu'un qui a perdu une jambe dans un accident.

—Tu souffres en ce moment ? demanda un ami.

—Oh ! non, pas en ce moment, puisque ma femme n'est pas là.

—Tiens ! fit l'autre étonné, comment peut-il se faire que ta jambe de bois ne te fasse souffrir que lorsque ta femme est là ?

—Parce qu'elle me donne souvent des coups avec.

NOTRE IDIOT

Béthisy ne s'ennuie pas en ce monde.

—Je voudrais, a-t-il dit, être sûr de devenir centenaire.

Et il s'est empressé d'ajouter :

—Le plus tard possible, bien entendu !

JAMAIS

La maîtresse (sévère). —Justine, vous vous oubliez...

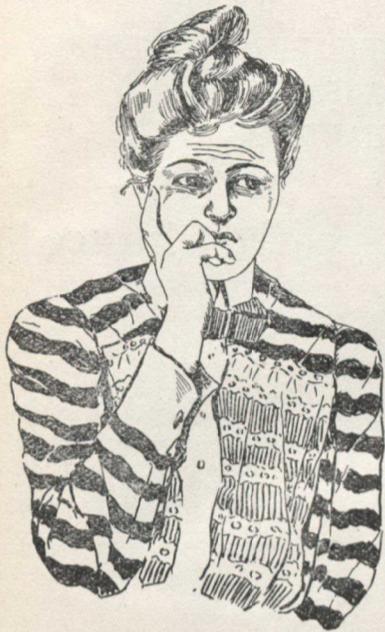
Justine (candide). — Non, madame. Je peux oublier les autres, mais je ne m'oublie jamais.



II. — Fiancé.



III. — Marié.



Les Ennuis du Ménage

Presque chaque femme qui se trouve à la tête d'une maison est chaque jour en butte à beaucoup de petits ennuis dans ses affaires de ménage. Peut-être sont-ils trop insignifiants pour que le souvenir en reste une heure après, mais leur retour constant a son effet sur le système nerveux.

Ce sont ces petits ennuis qui donnent à tant de femmes un air de vieillesse prématurée.

On peut également en retracer les effets de plusieurs autres manières, notamment par le mal de tête nerveux, le faible appétit, la sensation continuelle de fatigue, les douleurs dans le dos et les reins, la palpitation du cœur, le teint pâle et jaunâtre. Le sang et les nerfs requièrent des soins et pour cette fin les

Pilules Roses du Dr Williams

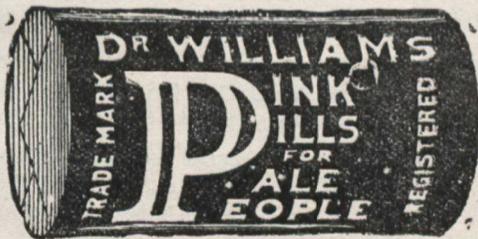
sont le meilleur ami de la femme. Elles sont tout particulièrement adaptées pour devenir un régulateur dans les maladies propres au sexe féminin. Par le sang et les nerfs ces pilules agissent sur le système entier, ramenant le brillant aux yeux, la couleur aux joues et une sensation de bonheur et de contentement. Des milliers de femmes, jeunes et vieilles, ont attesté les bienfaits retirés de l'usage des Pilules Roses du Dr Williams.

Attestation de Guérison

Durant plusieurs années, Mme Gravel, femme de P. H. A. Gravel, contremaître de la fabrique de cigares de Barry, faubourg Saint-Jean, Québec, P. Q., souffrait grandement de cette maladie, mais les Pilules Roses du Dr Williams lui ont rendu sa bonne santé d'autrefois. Mme Gravel dit :

"Ma santé était mauvaise depuis plusieurs années ; j'avais peu d'appétit, un rien me fatiguait, mais ce qui m'inquiétait le plus, c'était des douleurs aiguës et des battements de cœur violents. Je consultai plusieurs médecins, j'essayai différents remèdes, mais sans succès. Ma faiblesse était devenue assez grande pour m'empêcher de m'occuper de mon ménage et me faire garder le lit presque tout le temps. Sur le conseil de quelques amies, je tentai les Pilules Roses du Dr Williams. Déjà les premières boîtes m'apportèrent une vigueur nouvelle. Les douleurs dans la région du cœur étaient moins fréquentes et moins fortes, et ma santé était devenue meilleure. Je continuai le traitement et je pris en tout huit boîtes de pilules, ce qui a suffi pour me guérir parfaitement. Mon poids a augmenté ; j'ai bon appétit, je fais mon ménage sans éprouver de fatigue ; je n'éprouve plus cette lassitude qui m'accablait autrefois. Je suis très reconnaissante envers vous, vos Pilules Roses du Dr Williams m'ont délivrée de mes souffrances."

Il existe plusieurs imitations de ces Pilules, mais elles ne peuvent guérir — cependant elles peuvent causer du tort. Voyez à ce que le terme entier "Dr. Williams Pink Pills for Pale People" soit sur chaque paquet que vous achetez. Si votre fournisseur ne les a pas en magasin, elles vous seront envoyées par la poste, franco, à 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50, en vous adressant à la Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ont.



LE SENTIMENT DE LA PROPRIÉTÉ CHEZ LES ANIMAUX

M. A. Thauziès, le colombophile français bien connu, a cité dernièrement un curieux trait de mœurs qu'il avait pu observer dans son colombier. Un gros pigeon mâle, en travail de nid, volait et revolait, très affairé, quêtant par les prés, cours et jardins du voisinage, des fétus et des brindilles qu'il venait déposer dans le coin qu'il avait choisi. M. Thauziès ne se fut pas arrêté à ce spectacle, trop accoutumé, s'il n'eût par hasard remarqué qu'un second pigeon, aposté derrière un pilier, guettait les allées et venues de son congénère et, au fur et à mesure, déroba clandestinement chaque brindille pour la porter dans un autre coin, où il contruisait ainsi sans fatigue son propre nid. Le pigeon exploité donnait à chaque retour des signes de surprise, regardait autour de soi, cherchait en vain son bien disparu, puis, à court d'expédients, recommençait, comme Sisyphé. Après quelques instants de ce manège, il lui vint pourtant une idée : il déposa dans l'emplacement toujours vide la brindille qu'il tenait, puis, feignant de repartir, il fut se mettre en observation à quelques pas de là. Le voleur aussitôt d'accourir et de s'emparer du fétu, mais le légitime propriétaire fondit sur lui, et du bec et de l'aile lui administra une furieuse correction. L'autre ne se défendit que mollement et se sauva tout penaud. Dès lors le vainqueur put nidifier en paix. Peut-on méconnaître, en cet exemple, la manifestation chez le premier sujet d'un sentiment très net de la propriété, et, chez le second, d'une conscience non moins nette de la violation de ce droit ?

Horace Vernet, on le sait, était non seulement le peintre favori, mais aussi l'ami de l'empereur de Russie Nicolas 1^{er}, arrière grand-père du tsar actuel.

A ce titre, il avait son franc parler à la Cour, et il en usait parfois avec une rare indépendance d'esprit.

Un jour, dans le cours d'une conversation où Vernet s'était abandonné à une tirade contre le despotisme, le Tsar lui dit en riant :

— Voyons, mon cher Vernet, étant données vos idées libérales, que feriez vous si je vous commandais, par exemple, une toile représentant une victoire des Russes sur les Polonais ?

— Eh ! mon Dieu, Sire, répondit le peintre, je m'exécuterais. N'ai-je pas dû déjà plusieurs fois dans ma vie peindre le Christ en croix ? ...

A la porte d'un théâtre. D... l'auteur dramatique, sort de la répétition ; il a le sang aux joues, l'air énérvé et maussade. Un ami l'aborde :

— Ça va, ta pièce ?
— Je ne sais plus répond D... Je commence à la trouver aussi embêtante que si elle était d'un autre !!!

Au Palais de Justice : L'AVOCAT.—Oui, mon cher client, tel que vous me voyez, il y a aujourd'hui vingt-cinq ans que j'appartiens au Barreau.

LE CLIENT.—J'espère, mon cher maître, que vous allez, à cette occasion, célébrer vos noces de platine ?

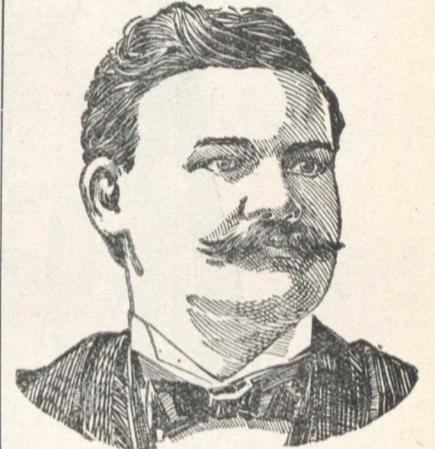
PAS D'HÉSITATION

Entre tous les remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, le seul vraiment efficace est le Baume Rhumal.

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE NEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète ses petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa guérison :

"Cher monsieur :—Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"Cher monsieur :— Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"Cher monsieur :— Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Lu sur l'album d'une cuisinière :
"On arrive à l'aisance en faisant danser celle du panier !"

GRATIS Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquées en heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boîte 1002 Toronto, Can.

FREE MONTRE EN OR Nous donnerons une magnifique Montre de Garçon en Nickel poli, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz., de Portraits de la Reine bien finis, grandeur Cabinet, à 10c. chaque, ou bien cette magnifique Montre fine en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dame ou Monsieur, à remontoir et régulateur, et mouvement recommandable avec pierres précieuses, à celles qui vendront seulement que 4 doz. de Portraits. Ils se vendent comme des gâteaux chauds. Écrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cic. Art Supply, Boîte 1010 Toronto.

NOS CHÉRIS



Ninette (qui vient de trouver un nichoir brisé). — Oh ! maman... la poule noire ne pourra plus pondre, le modèle est brisé.

A l'occasion du mariage de M. Prunier, ébéniste, demeurant rue de la Planchette, avec Mlle Sommier habitant rue du Copeau, M. Delorme, parent de la fiancée, prononça le discours suivant :

Mes Chers enfants, Vous voilà liés par des chaînes indissolubles. Bien que peuplier aux exigences d'un discours, je ne serai pas assez platane pour me taire. Je n'ai plus comme vous de cheveux d'ébène, je suis devenu un peu bouleau et ma voix tremble ; c'est ainsi que plus tard il vous faudra hêtres.

En attendant, soyez noyer dans la joie ; vous avez du pin sur la planche. Que votre existence, bien rabotée, soit pleine de charme aussi bien sur terre que sureau.

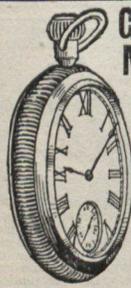
Prenez racine pour faire souche durable et fertile ; évitez entre vous les contrariétés et les scies campêche souvent la paix d'être établi, ne vous laissez pas prendre à l'état de la jalousie et soyez du bois dont on fait les heureux époux.

Ne faites jamais couler les larmes, Dieu les compte.

Bicyclistés, Athlètes, Jockeys, Rameurs, Joueurs de Base-Ball et tous ceux qui font du sport devraient porter un

Bandage-Suspensoir de Dorenwend

Il empêche la descente du scrotum, éloigne le danger de la varicocèle et protège la force sexuelle. Si vous en essayez un une fois, vous continuerez à vous en servir. C'est de notre confection spéciale et le meilleur. Il assure aise et confort. — 50c, 75c et \$1. Envoyé enveloppé et sous cachet par la maille à toute adresse.
DORENWEIN APPLIANCECO., 93 Yonge st, TORONTO.



CAGNEZ CETTE MONTRE

avec boîtier en métal poli. Bord orné et mouvements Américains ; nous l'offrons aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines de paquets de poudre à Root Beer à 10c. chacun. Avec chaque paquet à 10c. vous pouvez faire 20 grands verres de bière valant \$1.00, et c'est une bière délicieuse et très rafraîchissante pendant l'été. Cette poudre est un article que tout le monde veut avoir et elle est si bon marché que tout le monde en achète. Écrivez pour en avoir. Quand vous l'aurez vu, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons une de ces montres franco par la poste. **THE HOME SUPPLY CO., Boîte 649, Toronto.**

LA CULOTTE ET LES ÉCOSSAIS

Les Anglais ont affaire actuellement aux Irlandais ; ils eussent jadis un fort démêlé avec les Écossais, car ils étaient offensés de ce que ceux-ci, suivant la coutume antique, portaient les jambes nues ; la question prit à un certain moment une telle gravité qu'elle fut soumise au Parlement.

Georges II avait ordonné aux Écossais de porter des culottes ; ceux-ci, se soumettant à la lettre à l'ordonnance, portèrent leurs culottes au bout d'un bâton ou sur leurs épaules. La Chambre des Communes fut alors saisie du fait, et la discussion s'engagea entre les partisans de la jupe traditionnelle, allant de la hanche au genou, et ses adversaires.

Sir Philippe Clarke, ennemi acharné de la jupe, prononça contre elle un très long discours.

Mais sir Philippe Clarke trouva à qui parler dans la personne du marquis Graham, qui défendit le costume national de l'Écosse, objectant qu'il était "un privilège acquis aux Écossais par la prescription la plus immémoriale".

La discussion dura plusieurs jours ; finalement, les culottes furent battues, car le bill qui voulait les rendre obligatoires fut repoussé, et les compatriotes de Walter Scott ont toujours continué à avoir les jambes libres au grand air de leurs montagnes.

Vers la fin du XVII^e siècle, il s'était formé, en Italie, une société composée uniquement d'avares, lesquels avaient fait le serment de raccommoder leurs chaussures.

Pour cette opération, l'alène (en italien lesina), devenant nécessaire, on leur avait octroyé ce nom.

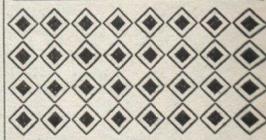
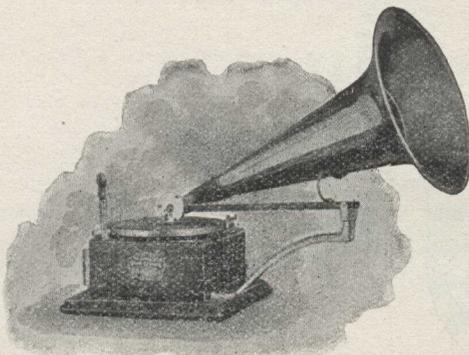
Depuis ce temps, ce mot a pris le sens d'avarice et a passé dans notre langue avec le même sens.

Voici donc la source de ce verbe français : lésiner, que l'on emploie si souvent ; mais dont beaucoup parmi vous, chers lecteurs et chères lectrices, ignorez sans doute l'origine.

Voulez-vous entendre ..

CHEZ VOUS LES MEILLEURS ORCHESTRES, FANFARES ET CHANTEURS ?

... Voici votre Chance !



\$1.00

\$2.00

Assure la livraison immédiate d'un Gram-o-phone Berliner.

Payés mensuellement pendant huit mois vous en rendent propriétaire.

450 ORDRES DEJA RECUS !

1,000 Gram-o-phones a vendre a des conditions exceptionnellement faciles

Si vous avez décidé, pour une raison quelconque, de ne pas profiter de cette grande chance de posséder un Gram-o-phone, nous vous demandons de réfléchir de nouveau sur nos conditions exceptionnelles et le plaisir que vous procure cette machine.

REMPLEZ LE COUPON qu'il y a ci-bas, adressez-nous-le avec un dollar. Nous vous expédierons immédiatement un Gram-o-phone Berliner Standard au complet, avec trois registres au choix et un pavillon de concert. Examinez l'instrument, essayez-le tant que vous voudrez. S'il répond sous tous rapports à votre attente payez-nous deux dollars par mois pendant huit mois et le Gram-o-phone vous appartiendra. S'il ne vous plaît pas, renvoyez-nous-le. Nous sommes si sûr qu'il vous plaira que nous voulons courir le risque.

Pourquoi vous devriez posséder un Gram-o-phone

- C'est sans doute le plus grand producteur d'amusement et de récréation sur terre. Il est si simple qu'un enfant peut le faire fonctionner à la perfection.
- Il est fait substantiellement et solidement — peu de parties se dérangeant et rarement, si non jamais.
- Il est tellement parfait dans chaque détail que nous garantissons qu'il reproduira chansons, chœurs, fanfares, etc., avec plus de précision et de clarté que toute autre machine, quel qu'en soit le prix.
- Il est garanti pour cinq ans.
- Il est fabriqué de façon à résister au maniement le moins précautieux ; ses registres sont indestructibles et si compacts que 52 occupent moins d'espace que 8 des registres cylindriques en cire, si susceptibles de cassure.
- Un registre qui vous permet d'entendre votre artiste, votre quartette, votre fanfare ou orchestre favori chez vous, lorsque et aussi souvent que vous le voulez ; coûte 50 cts ou \$5.00 à la douzaine. Lire dans notre dernier numéro une liste partielle des registres et des attestations.

E. BERLINER, - 2315 rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

EMANUEL BLOUT, Agent Général pour le Canada.

DECOUPEZ CE COUPON ET ENVOYEZ-LE NOUS PAR LA POSTE.

BLANC DU PREMIER PAIEMENT

E. BERLINER, 2315 rue Ste-Catherine, Montréal.

Cher Monsieur, Je vous envoie, ci-inclus (\$1.00) une piastre pour le premier paiement sur un Gram-o-phone Berliner complet. S'il est trouvé satisfaisant après un essai de 5 jours, je m'engage à payer la balance en huit paiements mensuels de (\$2.00) deux piastres chacun, commençant un mois après la date de cette commande.

Nom

Adresse

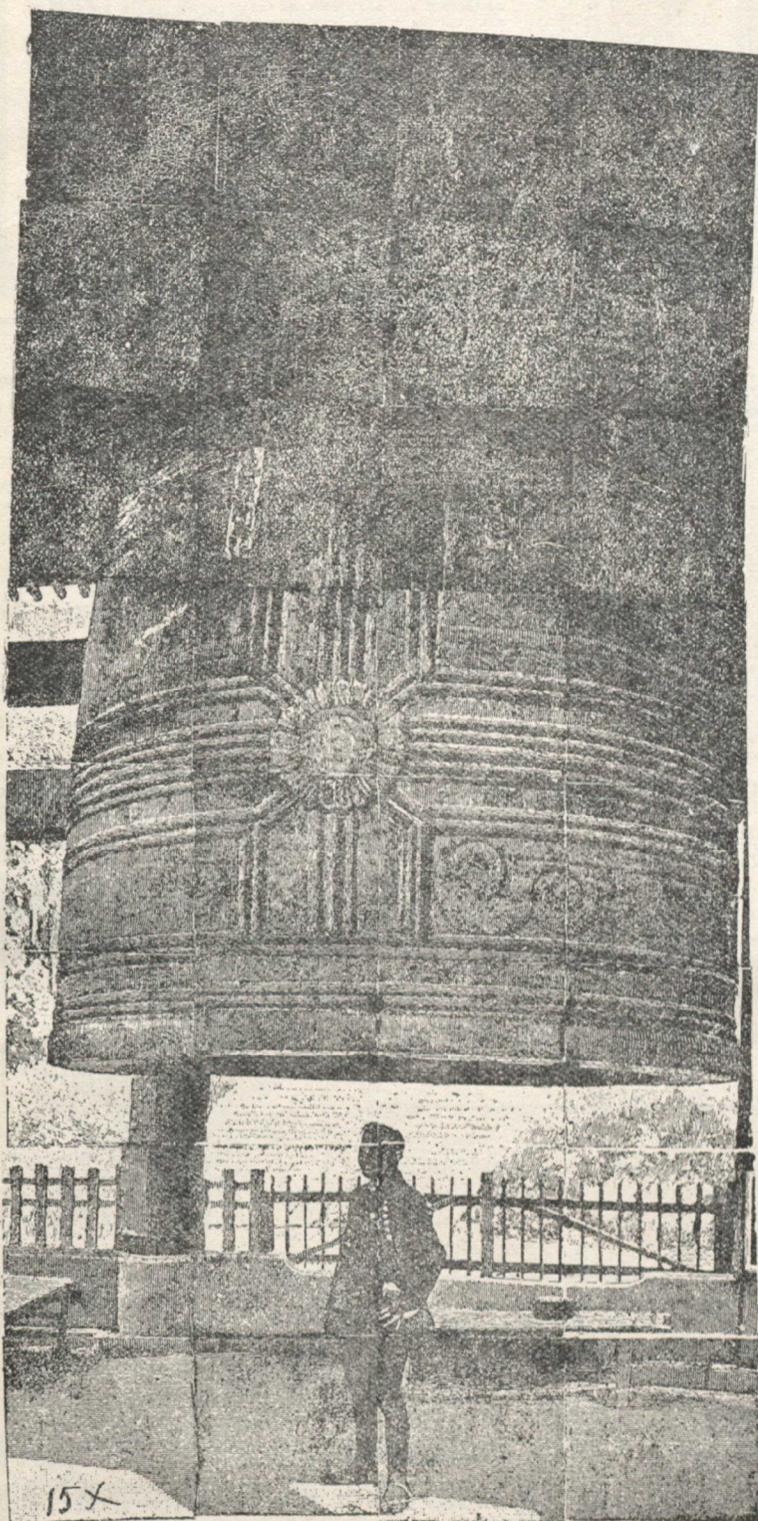
Envoyez-moi les trois records suivants, gratis, avec le Gram-o-phone.

No

No

No

Casse-tête Chinois du "Samedi"—Solution du Problème No 287



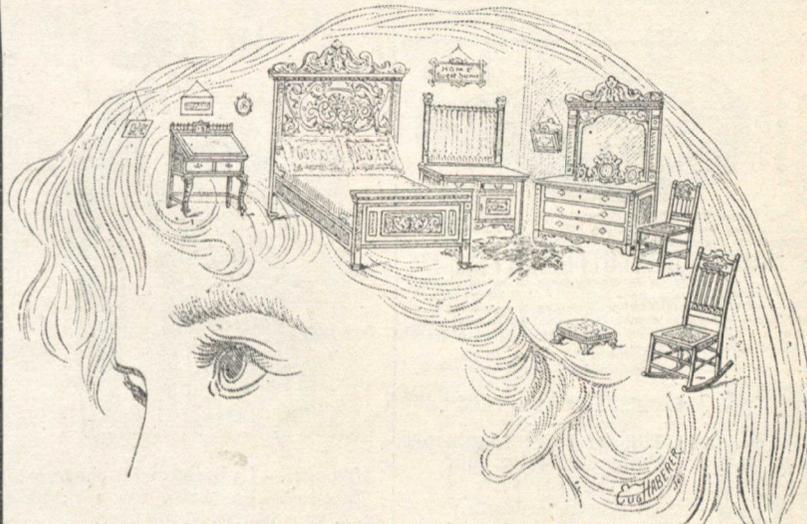
AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, après-midi qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes F Allard, J Lamère, Provencher, J Robillard, C Sénécal, Mmes O Grenier, E Julien, E de Lottinville, A Pallascio, A Vincent, MM D Bonneau, A Corbin, C Cormier, J Delormier, O Dupont, Guérard, N Hecken, C Laporte, A Laurin, J L B Rochon, A Rousseau, A E Sharing (Montréal), J Sabourin (Aston Jet, Q), O Leblanc (Cap St-Ignace, Q), Mlle L Laurence (Contrecoeur, Q), N Côté (Danville, Q), Mme F L Justras (Lyster, Q), Mme E Dufresne (Maisonneuve, Q), A E Mitchell (Maniwaki, Q), Mlle L A McKinnon (Matane, Q), Mlle R E Mailloux (Melocheville, Q), Mme S Wissell (Mile-End, Q), L Pratte (N D des Neiges, Q), F J Boulay (Ottawa, Ont), G Huard (Plessisville, Q), Mlle B Lafrenière, P C Gaulin (Québec, Q), A D'Amour (Rigaud, Q), J A Lizotte (Sorel, Q), Mme J R Boisvert (Stanford, Q), Mlle M R Audet (St Anselme, Q), Mlle E Guertin (St Césaire, Q), E Desroches, J St Pierre (Ste Cunégonde, Q), Mlle M Gagnon (St François de Beauce, Q), Mme L Delorme (St Henri, Q), N Roy (St Jean, N B), Mlle N Béland (Ste Julie, Q), Mlle M Gagnon (Ste Rose, Q), Mmes C Blonin, P Cloutier, M P Gosselin (St Sauveur de Québec, Q), Mme R Sauré (Valleyfield, Q), Mlle A Dubuc, M F Marcotte (Warwick, Q), A R Bélanger, A J Hamel, P Rhéaume (Fall River, Mass), Mlle A Perro (Fiskville, R I), J Hamel (Holyoke, Mass), Mmes C Benoit, H P Boisjoli, N Paris, Mlle R A Bolduc (Lawrence, Mass), Mme A Parreault, M A Lebrun (Lewiston, Me), Mlle G Deschênes, MM A L Mertrud, L Morissette (Lowell, Mass), Mlle J Gagnon (Manchester, N H), I Rigudeau (New Bedford, Mass), Mme Wangler, J Hamilton (Dellande (Nouvelle Orléans, Le), Mme J B B (Somersworth, N H), Rév A Carrier (Taunton, Mass), Mme C Paquin (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mlle R H, M A David (Montréal), Mlle V Trudeau (Cedar Hall, Q), Mlle M O'Bready (Danville, Q), Mlle M Couture (St Romuald, Q), Mlle A Bélanger (Amesbury, Mass), Mme O Rivard (Lewiston, Me).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle A Pallascio, 1729A rue St Laurent ; M O



... VOUS AVEZ ...

Une Double Raison

pour vous induire à acheter vos meubles nouveaux en ce moment. La PREMIÈRE, ancienne comme le monde, mais toujours valable, c'est que c'est à cette époque-ci qu'on renouvelle généralement le mobilier. La DEUXIÈME se trouve dans les bas prix offerts, vu que nous discontinuons les affaires. Voulez-vous connaître quelques-unes de nos réductions? Lisez :

Sets de Chambres	Sets de Salons
valant \$15 pour.....\$ 9.00	valant \$25 pour.....\$15.00
valant \$45 pour..... 31.50	valant \$50 pour..... 35.00
valant \$90 pour..... 63.00	valant \$100 pour..... 70.00
Matelas	Ameublement de Salle à manger
valant \$ 3 pour.....\$ 1 98	valant \$22 50 pour.....\$ 15.00
valant \$ 5 pour..... 3 50	valant \$60 pour..... 42.00
valant \$10 pour..... 7 00	valant \$150 pour..... 100.00
Lits à Ressorts	Bureaux d'office
valant \$3 pour.....\$ 1 75	valant \$30 pour.....\$21.00
valant \$4 pour..... 2 50	valant \$60 pour..... 40.00
valant \$8 pour..... 5 60	

F. LAPOINTE,
1447-1449 Rue Ste-Catherine Est, Coin Montcalm.

Molinchard raconte à un ami qu'on lui avait proposé un poste très bien rétribué, là-bas, au diable, dans les colonies, mais qu'il a refusé, redoutant le voisinage des éléphants et des rhinocéros, qui pullulent dans la contrée. —Ah! dame, lui dit l'ami, si tu cherches la petite bête.

RUPTURE

Savez-vous ce que c'est? Savez-vous que c'est dangereux? Savez-vous que cela cause, chaque année, des milliers de morts? Si vous en avez une, ne courez pas le risque de vous servir d'un bandage d'application défectueuse, mais recourez à un spécialiste qui connaît à fond le sujet et vous munira d'un appareil qui vous sauvera de tout danger et vous

...guérira radicalement...

s'il y a possibilité humaine. Envoyez-moi votre nom et votre adresse; dites-moi la dimension de la rupture. Je vous enverrai alors mon livre qui contient des informations précieuses. J'ai un bandage qui retient "comme si vous aviez vos doigts à l'endroit." Ne tardez pas. Ecrivez-moi maintenant. Je puis vous guérir.

E. H. RORENWEND,
93 Yonge st., TORONTO.

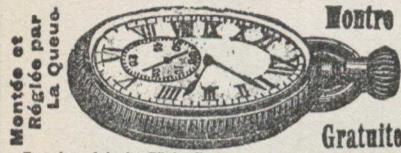
Confort dans la Literie!

... Si vous n'avez jamais eu un de nos matelas pour dormir vous ne savez pas quel sommeil véritablement reposant ils procurent; ils sont faits des meilleurs matériaux dans notre propre fabrique, sous notre surveillance personnelle et vendus avec un seul profit, car vous achetez directement du fabricant. Venez nous voir à ce propos.

**RENAUD,
KING &
PATTERSON,**

... 652 rue Craig

VOTRE FIGURE SUR UN BOUTON Envoyez un portrait avec 25 cts. Nous vous renverrons le portrait avec un bouton à épingle élégamment fini et notre catalogue illustré. Agents demandés. PHOTO JEWELRY MFG Co., Toronto.



Pour introduire les Pilules Roses de Fer Tonique pour enrichir le sang, pour les personnes pâles, la faiblesse chez les femmes, les maladies de foie et des reins, la nervosité, la débilité générale, **GRATUITEMENT** placée en ce 14 k pour dames ou messieurs, magnifiquement gravée, lesant bien le temps. Les Pilules coûtent 80c. la boîte, \$2.50 pour 3 boîtes. Envoyez ce montant et vous recevrez 3 boîtes et la montre, ou écrivez pour particularités. C'est une offre de bonne foi. The Dr. Weston Pill Co., 266 rue Yonge, Toronto, Ont.

CHEZ LE BARBIER



L'artiste.—La barbe ou les cheveux?
Le client.—La barbe, très ras; les cheveux, vous pouvez les allonger.

PLUS ON EST DE FOUS

Les archivistes de la préfecture de Versailles renferment un curieux document.

Vers la fin du second Empire, le préfet de Seine-et-Oise adressa aux maires de son département une circulaire les invitant au dénombrement des aliénés de leur commune. Or, la commune de B... près Meulan, possédait alors comme premier magistrat municipal un brave homme, un peu étranger aux finesses de la langue française. Le nom "d'aliéné" ne lui disait rien; il alla consulter l'instituteur. Ce dernier, comme beaucoup d'instituteurs sous l'Empire, était un vieux républicain. Il persuada au maire que par aliénés on entendait les personnes qui se rendaient à la messe le dimanche.

Et le bon maire de B... s'étant rendu à l'église le dimanche suivant, répondit gravement au préfet que sur "400 habitants environ que comptait la commune, il y en avait à peu près 350 d'aliénés".

Voilà comment la commune de B... eut, de longues années durant, le privilège d'être la plus folle d'entre les 36,000 communes de France... Qui dira jamais l'infaillibilité des statistiques?

Il n'est chose si trompeuse, a dit ou à peu près M^{me} de Sévigné, que la réputation des hommes.

Un record:

Rouleur.—Parle-t-elle, mon vieux?
Rouleur.—Si elle parle? Mais l'éché dernier, à la montagne, elle n'a pas même laissé l'écho avoir le dernier mot!

NOM PROPRE

Le Baume Rhumal est justement appelé le grand remède français. Il guérit toutes les affections de la gorge et des poumons. 63

Au restaurant:
—Garçon... eh bien... vous n'avez pas vu mon andouille?
—Monsieur attend quelqu'un?
—Mais non... l'andouille que je vous ai demandée il y a trois quarts d'heure.

Par le seul fait de l'envie, la liberté subsiste, et, tant qu'elle subsiste, rien n'est irrévocablement perdu.



Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE. Le remède qui guérit le rhume en un jour.

UNE MERE SAGE



devrait apprendre tout ce qui regarde les maladies particulières à son sexe afin de les prévenir et de les guérir avec succès. Elle devrait connaître la construction et le fonctionnement de ces organes délicates pour pouvoir instruire ses filles d'une manière convenable sur ce sujet important. Ces connaissances se trouvent dans le dernier livre de Mad. Richard "Le Guide de la Femme." Il traite de toutes les maladies particulières à la femme et enseigne comment les éviter et les guérir. Le livre contient au-delà de 100 pages de lecture instructive et est illustré avec profusion. C'est le vrai guide de la femme. En suivant les conseils sages qu'il contient, les femmes s'éviteront beaucoup de désagréments et de souffrances. Toutes les femmes sont cordialement invitées à en faire la demande. Il sera envoyé gratuitement sur réception de 10 cts pour les frais de poste.

Mad. J. C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT

Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

LA LONGÉVITÉ DES FEMMES

Les statisticiens berlinois viennent de démontrer, une fois de plus, qu'en Europe la femme vit plus longtemps que l'homme.

De 1000 nouveaux-nés masculins, on n'en trouvera plus en vie, à Berlin, après 50 ans, que 443, tandis que plus de 500 femmes atteignent cet âge. 426 femmes sur 1000 vivent jusqu'à 60 ans, 296 jusqu'à 70 ans, 227 jusqu'à 80 ans et 13 jusqu'à 90 ans.

Pour les hommes, les chiffres sont très inférieurs. Il n'en est que 63 qui arrivent à 80 ans et 7 seulement atteignent 90 ans.

Justement ce qu'il vous Faut

100 FOIS la Force Lumineuse d'une chandelle pour 1 cent par soir. Demandez les détails. SUNLIGHT GAS LAMP CO., LACHINE, P. Q.

Pilules de Fer pour le Sang DE COVERNTON. Un infailible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang. PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50. C. J. COVERNTON & CO., Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

Jeunes Epouses Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste. The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

JEUNES ET ÂGÉS RECONSTITUÉS

Soulagement Immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie. PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par la malle, cacheté, franco. Adressez: Cje Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187 Montréal, Qué. — Et toutes pharmacies. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

Certain magistrat qui somnole volontiers à l'audience avait coutume de dire, pour s'excuser:

—On croit que je dors, c'est une erreur: je me recueille!

Dernièrement, un avocat plaidant devant lui s'arrêta net et, changeant de ton:

—J'attendrai pour continuer que M. le président ait fini de se recueillir à poings fermés!

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ SIROP DU AUX ENFANTS DR CODERRE

PILULES DE Noix Longues (Composées) De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Employez-vous une Vieilleuse?

.. La petite vieilleuse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandelles pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier 6 RUE ST-LAURENT.

On demande à Coupoir:
—Comment te chauffes-tu? Au bois ou au coke?
—Au bois, le coq réveille de trop bon matin.

J. A. DUMAS TEL. BELL M. 1426
Photographe
112 Rue Vitre Coin St Laurent MONTREAL.

AGENTS BICYCLISTES DEMANDÉS

Un dans chaque localité pour monter et exhiber un spécimen du modèle de bicyclette de notre manufacture pour 1901. VOUS POUVEZ GAGNER \$10. A \$50. PAR SEMAINE, sans compter un bicyclette pour votre usage

MODELES DE 1901 Haute qualité garantie \$10. A \$18.
MODELES de '00 & '99 Meilleure fabrication \$7. A \$12.

500 BICYCLES DE SECONDE MAIN acceptés en transaction à nos magasins de détail à Chicago. Plusieurs aussi bons que neufs... \$3. A \$8.

Nous expédions n'importe quel bicyclette SUR APPROBATION à quiconque sans un sou de dépôt en avance et donnons... 10 Jours d'Essai Gratuit. Vous ne prenez absolument aucun risque en nous donnant un ordre et vous n'avez pas un sou à déboursier si le bicyclette ne vous plaît pas.

N'ACHETEZ PAS un bicyclette avant de nous avoir demandé nos prix de fabrication et notre offre d'essai gratuit. Cette offre libérale n'a jamais eu son égale et constitue une garantie de la qualité de nos bicyclettes.

NOUS AVONS BESOIN d'une personne de confiance dans chaque localité pour distribuer des catalogues pour nous en échange pour un bicyclette. Ecrivez nous pour avoir notre catalogue gratuit et notre offre spéciale.

MEAD CYCLE CO, Dept. 32-a, Chicago, Ill.

ETES-VOUS BELLE? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.

Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et le beauté que les taches de rousseur, boutons à taches, taches noires et autres, peau jaune ou boueuse, taches, rides, nez ou figure rouge, teint basané, éruptions, écolorations, ou taches de n'importe quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller pour le Teint**. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur.

POUR DAMES ET MESSIEURS.—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, décoloration et taches chez les dames et messieurs. Ils rajouissent les vieilles gens, embellissent la figure, cou, les épaules et la bras. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT**.—Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un **Paquet d'essai Grátis de CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Echantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées, inclus un timbre pour de poste. **THE MILLER CO., Boite 1000, Toronto, Canada.**

St. Lawrence Steamship Co'y (Limited)

LIGNE DE MONTREAL, QUEBEC, GASPE ET DE LA BAIE DES CHALEURS

Le magnifique vapeur à double hélice pour passagers...

L' "ATLANTIC"

Partira, les circonstances le permettant,

De MONTREAL

Le Vendredi à 2 hrs p.m.

Les 3, 17 et 31 de Mai.

14 et 28 de Juin.

12 et 26 de Juillet.

9 et 23 d' Août.

6 et 20 de Septembre.

4 et 18 d' Octobre.

1er et 15 de Novembre.

De QUEBEC

à 2 hrs p. m. les jours suivant les dates ci-dessus.

Fret reçu au Bassin de l'Hotel des Douanes jusqu'à midi les jours de départ.

Pour fret et passagers s'adresser à

HENDERSON & TAYLOR,

203 Rue des Commissaires.

Tel. Main 2471.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

L'épreuve est un heurtor dont Dieu se sert pour pénétrer dans nos âmes.



VOITURE SANS CHEVAL GRATIS

La plus nouvelle voiture avec roues pourvues de bandages pneumatiques; elle fonctionne au moyen d'un mécanisme qui est placé en-dessous de la voiture; il y a de la place pour deux personnes; pour le monsieur qui conduit et le valet de pied-éger qui tient une ombrelle, le tout bien fini de brillantes couleurs. Nous donnerons cette voiture à la personne qui vendra à 15c. seulement 10 élégantes épingles à chapeaux, avec têtes très bien travaillées, ornées de rubis, améthistes, émeraudes, etc. Ecrivez pour avoir les épingles à chapeaux. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre voiture tous frais payés.

THE JEWELRY CO., Boite 684 Toronto.

Coupon

PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.

Age _____

Mesure du Buste _____

Mesure de la Taille _____

Nom _____

Rue _____ No _____

Place _____

Prière d'écrire très lisiblement.

CI-INCLUS 10 CENTIMS. (Pour détails voir page 9.)

LA PLACE EST PRISE !...

Un homme politique éminent que les historiens, parfois discrets, ne nomment pas, était assez négligé dans sa mise, ce qui lui valut un jour une petite aventure assez mortifiante.

Se trouvant dans une ville étrangère et ayant à voir un personnage important, il demanda à un passant de lui indiquer le meilleur chemin pour gagner l'avenue N.

—A quel numéro allez-vous ?

—Au numéro 20...

—Alors c'est chez M. B... que vous vous rendez ?...

—Parfaitement.

—Eh bien ! n'y allez pas...

—Indiquez-moi toujours le chemin.

—Puisque je vous dis qu'il est inutile d'y aller...

Notre gentleman allait se fâcher...

—Alors vous ne voulez pas me dire.

—Oh ! faut-il vous répéter cent fois que ce n'est pas la peine de vous déranger ! Je viens moi-même de chez M. B... et il a engagé un valet de pied depuis ce matin.

L'histoire ajoute qu'après cet entretien, l'homme politique éminent courut s'acheter un chapeau neuf.

On nous a annoncé déjà que l'hypnotisme venait d'être interdit à Budapest. Cette interdiction est encore plus motivée qu'on ne saurait le croire.

Il existe des gens, paraît-il, qui n'hésitent pas à hypnotiser leurs semblables par... téléphone !

Oui, en leur commandant tout simplement de dormir. Le *New-York World* raconte qu'un professeur connu pour ses études sur l'hypnotisme a endormi deux hommes par téléphone, à 120 kilomètres de distance. A peine eurent-ils reçu, par téléphone, du professeur, l'ordre de dormir, qu'ils s'endormirent, sans que les médecins présents pussent, malgré leurs efforts, parvenir à les réveiller. Ce n'est que deux heures et demie plus tard, sur l'ordre du professeur, arrivé dans l'intervalle, par chemin de fer, qu'ils reprisent leur sens.

Comme c'est amusant ! Et imaginez un peu ce qui serait arrivé si le médecin hypnotiseur n'avait pas voulu ou pas pu se déranger.

L'UN COMME L'AUTRE

Une bronchite est la conséquence d'un rhume négligé. Si le *Baume Rhumal* guérit le rhume et prévient la bronchite, il guérit aussi la bronchite déclarée.

Madame Taupin (achevant de se préparer pour sortir).—Je ne puis comprendre comment Monsieur Plumedoie peut trouver le temps de s'occuper de ses travaux littéraires. Lui et sa femme sont toujours sortis.

Mr. Taupin.—Bien, je pense qu'il doit écrire ses romans tandis que sa femme met son chapeau.

Un sous officier du génie arrive en retard au rapport et reçoit de son chef une admonestation bien sentie.

—Mais, major, fait le retardataire pour s'excuser, j'étais occupé à relever un plan.

Et le major, impitoyable, de répliquer sévèrement :

—Relever un plan ? Il eût mieux valu ne pas le laisser tomber.

En démagogie, chacun traite de Mont-Blanc toute taupinière un peu plus élevée que la sienne.

Ce qu'une Mère doit à son Enfant

L'Enfant dépend de sa Mère pour sa Force et sa Santé

Une mère ne peut pas donner à son enfant ce qu'elle ne possède pas elle-même. Si elle est faible, elle ne peut pas lui donner la force ; si elle est malade, elle ne peut pas lui donner la santé.

Ces énoncés sont évidents ; ils n'ont pas besoin d'explications ni de défense : ils sont clairs comme le jour. Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est qu'il y a des milliers de femmes qui attendent l'heure de la naissance de leur enfant dans l'angoisse et dans la douleur, et qui pourraient être heureuses et en bonne santé, si elle le voulaient.

Quelle est la femme qui ne voudrait pas être bien portante et avoir un enfant plein de santé ?

Le vouloir n'est pas suffisant, il faut employer les moyens nécessaires.

Les **PILULES ROUGES** sont offertes aux femmes faibles et souffrantes comme moyen d'acquérir des forces et de revenir à la santé. Des milliers de femmes s'en sont servies et affirment qu'elles ont rempli le but pour lequel elles sont destinées.

Si la femme veut revenir à la santé, si la mère de famille faible veut acquérir des forces, les **PILULES ROUGES** sont là pour l'aider. Elles ont aidé tant de femmes qu'il n'est plus permis de douter de leur efficacité. Elles donnent la santé aux femmes de tout âge et les guérissent sûrement de tous les maux dont elles peuvent souffrir : elles adoucissent les angoisses de la maternité et donnent à la mère la force et la santé qu'elle transmettra à son enfant.

“ Depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis la naissance de mon premier enfant, dit Mme Jos. Deleau, je souffrais d'une douleur dans le côté et du beau mal, pour lesquels les médecins ne pouvaient me faire aucun bien ; je souffrais aussi de mon estomac, et ma digestion se faisait bien mal ; je me levais le matin fatiguée et ahurie et à peine capable de me trainer. J'écrivis alors aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, qui me conseillèrent de prendre les **PILULES ROUGES**, et sept (7) boîtes de ces merveilleuses Pilules me guérèrent complètement pour tous ces troubles qui m'étaient restés après la naissance de mon premier enfant. Elles me mirent forte et courageuse ; j'aurais bien voulu connaître ce bon remède avant, car j'avais dépensé beaucoup d'argent et aussi j'avais beaucoup souffert ; il m'aurait épargné beaucoup de troubles.

“ Mme JOSEPH DELEAU,
“ Creighton, Pa.”

“ Lorsque je commençai à prendre les **PILULES ROUGES**, dit Mme Louis Lanthier, j'étais pâle comme une morte. J'étais nerveuse, je souffrais de douleurs dans le côté et de rhumatisme dans le cou. A tous les mois, j'étais bien malade et dans l'espace de onze mois, j'avais dû m'aliter deux fois. J'étais rendu à un point où tout le monde désespérait de ma santé.

“ Aujourd'hui, après avoir pris les **PILULES ROUGES** pendant deux mois, je suis parfaitement guérie, j'ai augmenté de dix-sept livres et je ne puis cesser de recommander les **PILULES ROUGES**, car elles me donnèrent beaucoup de forces et beaucoup de bonheur.

“ Un grand nombre de mes amies auxquelles je les avais recommandées, ici de Masson, les ont prises et s'en sont bien trouvées. Il y a déjà longtemps que je ne prends plus les **PILULES ROUGES**, car je suis en bonne santé. Si jamais je venais à tomber malade, c'est le seul remède que je prendrai, car je sais que c'est le seul qui puisse soulager les femmes.

“ Mme LOUIS LANTHIER,
“ Masson, Co. Labelle, P.Q.”

Les **PILULES ROUGES** sont essentiellement une médecine pour les femmes ; elles guérissent toujours les Irrégularités, l'Inflammation, les Ulcérations et le Beau Mal. Elles sont par excellence le remède à prendre pour préparer à la maternité et elles sont un tonique sans égal pour aider aux mères qui nourrissent leurs enfants.

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine peuvent être consultés gratuitement soit par lettre ou à leur bureau, No 274 rue Saint-Denis. Il est vrai qu'ils n'est pas nécessaire pour les femmes qui veulent prendre les **PILULES ROUGES**, d'aller consulter ces médecins, cependant nous ne saurions trop conseiller aux femmes qui souffrent depuis longtemps et qui seraient découragées, d'aller voir ces médecins ou de leur écrire et d'apprendre d'eux ce qu'il leur faut faire pour aider à l'effet des **PILULES ROUGES** et les ramener à la santé.

Les consultations au bureau sont données tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 Rue Saint-Denis, Montréal, Canada.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notices, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

La charité du pauvre, c'est de vouloir du bien au riche.

SECRETS



Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.
MONTREAL.

Le public, à l'Académie, prête souvent à la parole une finesse ou une portée qu'elle n'a pas : les auditeurs ont eux-mêmes leur acoustique.



Lorsque vous vous sentez lourd, fatigué, triste, sans énergie

et que vous éprouvez un certain dégoût pour le travail, une répugnance à vous mouvoir,

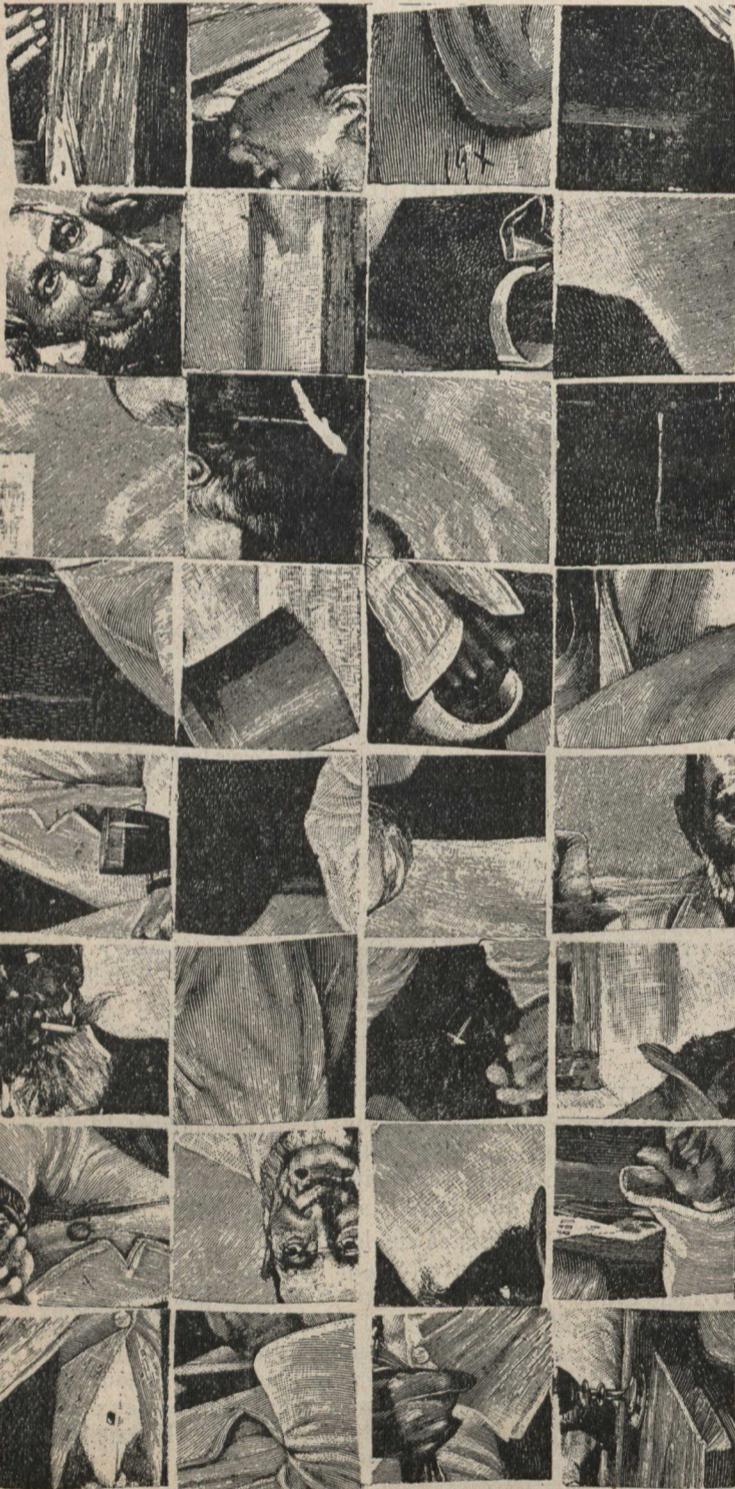
PRENEZ UN VERRE DE



et vous sentirez bientôt un bien-être parcourir tous vos membres. Ce fameux tonique vous stimule, vous ragaillardit. Il ranime et ravive l'esprit, réveille l'imagination, éclaircit le cerveau, met le sourire aux lèvres et la bonne humeur au cœur. C'est le "Chasse-Spleen" par excellence.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 288



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UN GROUPE ECOUTANT UN LECTEUR.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom ; adressez à SPHINX, Journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 12 juin à 10 heures a.m. Tirage le jeudi à 2 h. ; les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine suivante. Primes : Abonnement de 3 mois ou 50 cts en argent, au choix.

Un monsieur qui n'a pas le temps de s'ennuyer, c'est notre ami Latulippe. Il courtise, à la fois, la veuve Z... sa fille et sa nièce.

On en parlait, l'autre jour, et Gatien de s'écrier en riant :

—Et bien ! mes bons, impossible de dire que ce gaillard-là n'a pas l'amour de la famille !

IMPERTINENCE ENFANTINE

Toto.—Grand'maman, est-ce que les dents poussent aussi vite que les champignons ?

La maman —Quelle bêtise ! Qui t'a mis cela dans la tête ?

Toto —C'est que, depuis que vous m'avez embrassé hier soir, vous avez deux rangées de dents neuves !



Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après



Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE.
Entree Privée, 1817 RUE STE-CATHERINE, Montreal



50 } Demandez le nouveau Cigare... "Grand Mother" fait en tabac de la Havane. { 50



Supplément Musical

DU JOURNAL _____

Le Samedi



1901 - 1902



Musique Vocale et Instrumentale la plus
nouvelle ou des meilleurs
compositeurs

ROSES MORTES

GRANDE VALSE POUR PIANO

Par HENRI BRESLES

Lent (♩=60) Lent et doux

Introd. *mf* *pp* *mf*

p

VALSE
N° 1

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature. It begins with a half note G4, followed by quarter notes A4, B4, and C5. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, featuring a series of chords and eighth notes.

The second system of musical notation continues the piece. The upper staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes. The lower staff provides harmonic support with chords and rhythmic patterns.

The third system of musical notation includes a dynamic marking *p Subito* in the lower staff. The upper staff shows a melodic line with a crescendo hairpin leading to a series of sixteenth notes. The lower staff continues with chords and rhythmic accompaniment.

The fourth system of musical notation shows the continuation of the melodic and harmonic themes. The upper staff has a more active melodic line, while the lower staff maintains a steady accompaniment.

The fifth system of musical notation concludes the piece on this page. The upper staff features a melodic line that ends with a descending scale. The lower staff provides the final accompaniment.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef and a bass clef. The key signature has one sharp (F#). The music features a series of chords and melodic lines in both hands.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes a treble and bass staff with various chordal textures and melodic fragments.

Third system of musical notation, showing further development of the musical themes. The notation includes complex chordal structures and melodic lines.

Fourth system of musical notation, featuring a variety of rhythmic and harmonic patterns across the grand staff.

Fifth system of musical notation, marked with a dynamic of *f* (forte) at the beginning and *p* (piano) towards the end. The system includes a treble staff with a 3/4 time signature and a bass staff.

Sixth system of musical notation, concluding the piece with a final melodic and harmonic statement in the grand staff.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 8 JUIN 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XIII. — AVANT LE CRIME

(Suite)

Ses camarades, auxquels M. Lebrun venait de serrer la main, au moment de monter dans la chaise de poste, étaient tout aussi chagrins et s'apprêtaient à se mettre silencieusement au travail.

— Te voilà triste comme un réverbère, toi aussi, mon pauvre

Gadichet, lui dit Jean Budan, le plus ancien ouvrier de la forge, lequel le traitait toujours en gamin, l'ayant vu commencer son apprentissage.

— Oh ! oui !... Tu peux le dire, Jean Budan, que j'en ai du chagrin, et un fameux chagrin...

Puis éclatant de rire, sans transition :

— Oui, continua-t-il, j'ai du chagrin de vous voir tous aussi godiches que vous êtes et prendre ces figures d'enterrement comme si vous conduisiez M. de Marlborough en terre !

— Est-ce que tu deviens fou, par hasard !... Tu sais ce qu'a dit le médecin, ta fêlure à la tête pourra te jouer un vilain tour ; faut soigner ça, mon garçon !...

Gadichet se mit à pouffer, en ajoutant :

— Ah ! laissez-moi rire, je suis si content, si heureux, si transporté, oui, transporté !...

— Sans cœur ! grommela un des forgerons, tu oses te régaler de rire quand le "père" est parti !

— Mais c'est précisément pour ça que je suis si content, et qu'il faudrait pas beaucoup me prier pour me faire polker sur l'enclume en prenant mon marteau comme danseuse...

— Et vous allez être tout aussi contents que moi, vous autres, quand je vous aurai dit...

— Quoi ? exclamèrent d'une même voix tous les forgerons...

— Pourquoi le patron est parti et pourquoi il avait l'air si joyeux de s'en aller, cette fois...

Les forgerons s'étant rapprochés, Gadichet continua :

— D'abord et d'une, c'est pas à cette époque de l'année que le patron a l'habitude de voyager.

— C'est vrai !... répliqua Jean Budan ; et ça nous étonne !

— Moi, dit Gadichet, la seule chose qui me chiffonne un peu, c'est que le patron n'ait pas donné un congé à ce M. Maurice pendant la durée de son absence ; ça nous aurait débarrassés de cet oiseau-là, pour un bon bout de temps !...

— Assez causé !... dit un des forgerons. V'là le Maurice en question !

— Tu pourrais dire : v'là le mouchard ! s'écria Gadichet en se retournant pour toiser l'employé qui passait, à ce moment, devant la porte de l'usine.

— Il a bien fait de ne pas entrer ! ajouta le forgeron, car plus je le vois et plus il me fait bouillir le sang !

— Je ne peux pas le digérer, cet animal-là !...

— Parce que t'en es jaloux ! ricana un des ouvriers.

— Jaloux de lui !... Ah ! ça ne serait pas à faire, par exemple !...

On n'est jaloux que de ceux qui en valent la peine... ou à peu près...

— Il ne nous revient pas plus qu'à toi, dit Jean Budan ; mais suffit qu'il fasse bon ménage avec le patron pour que nous n'en disions pas du mal, tout haut, au moins !

— Eh bien ! moi, je dis ce que je pense... Si je ne peux pas sentir ce merle-là, c'est que... je crois que... c'est pas un honnête homme !

— Comment ça ?

— Explique-toi !

Pressé de tous les côtés à la fois par les forgerons, qui se figuraient que leur camarade avait fait quelque découverte au sujet de Maurice, ce dont pour la plupart ils eussent été ravis, Gadichet répondit :

— D'abord il n'boit pas, ni ne fume ; la pipe est sans charme à ses yeux...

— Ça, c'est pas une raison !...

— Ensuite il fait sa barbe tous les matins... Il porte des faux cols

et il change de linge au moins deux fois par semaine !

— Or, un homme qui fait sa barbe tous les jours, qui porte des faux-cols et qu'a le moyen de changer de linge deux fois par semaine, ça ne peut pas être un honnête homme !

— Et pourquoi ça ? clama-t-on de tous les points de la forge.

— Parce que... parce que... on ne fait pas tout ça sans intention préméditée, comme on dit !

Gadichet répliqua :

— D'abord et d'une, je voudrais pas qui se trouve jamais dans le voisinage de la patronne... jamais... jamais !...

— Quelle est donc ton idée à ce sujet ? Explique-la ton idée ! insista Jean Budan.

— Mon idée ! mon idée ! hésita Gadichet, c'est que...

Puis, s'animant tout d'un coup :

— Mon idée, je vas vous la dire, c'est que notre patronne doit être comme qui dirait une sainte que l'on vénère, que l'on adore, mais dont on ne doit pas s'approcher de trop près parce que c'est pas respectueux, qu'on ne doit pas surtout regarder... trop fixe et trop longtemps, parce qu'alors...

— Quoi ?

— Parce qu'alors... c'est encore moins respectueux !

— V'là mon idée !...

— Alors, t'as remarqué tout ça, toi ?... demanda Jean Budan, que les réticences de son camarade Gadichet avaient fini par mettre de mauvaise humeur contre l'employé.

Puis, brusquement :

— En v'là assez sur ce chapitre-là !... T'as dit ton idée, toi ; eh bien ! j'vas te dire la mienne, Gadichet !... Mon idée est que la patronne n'est pas une femme à se laisser manquer de respect par n'importe qui... entends-tu bien ?... et que si un malandrin quelconque n'était pas convenable, elle saurait bien le remettre à sa place, t'as bien compris, n'est-ce pas, Gadichet ?

— Ainsi, continua le forgeron, qu'on ne parle plus de la patronne ici !... Je ne le veux pas !... C'est compris, n'est-ce pas, Gadichet ? répéta-t-il avec force.

Se radoucissant tout à coup :

— Je sais bien que c'est la crainte qu'on ne soit pas convenable avec m'ame Lebrun qui te fait parler comme ça !... Mais faut pas



— Parlez, madame, répondit Appyani, en dissimulant son trouble...

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

non plus que ta rancune contre M. Maurice te fasse voir des choses qui ne sont pas !... Au contraire, moi, je trouve qu'il est trop poli, trop mielleux, trop prêt à se mettre à genoux... Et je n'aime pas ces gens-là, tout ce miel-là, ça m'écoeure, quoi !...

« Cependant, c'est pas une raison pour que M. Maurice soit un malhonnête homme !... »

Gadichet ne répliquant pas, la conversation en resta là.

Le jeune forgeron n'en garda pas moins son opinion sur le compte de l'employé.

Bien mieux, au lieu de désarmer, il se promit de ne plus le combattre ouvertement, comme il avait fait jusque-là, mais bien de le surveiller sans cesse.

Mais il avait affaire à forte partie.

M. Maurice savait qu'on ne l'avait pas en odeur de sainteté à l'usine.

Aussi se proposait-il de se tenir sur ses gardes et de se prémunir contre toute surprise pendant les manœuvres qu'il allait exécuter avant de livrer la bataille décisive.

Il avait connu de vue et aimé Jeanny quand celle-ci était encore jeune fille.

Malheureusement pour celui que nous continuerons momentanément d'appeler M. Maurice tout court, l'obligation de laquelle il se trouva de quitter Paris l'empêcha de mettre à exécution le projet de la connaître qu'il avait cru pouvoir mener à bonne fin. Il avait donc remis à plus tard l'intention de se faire présenter à la famille Lormières.

A son retour à Paris, il apprit que Mlle Jenny Lormières était devenue Mme Lebrun.

Lancé dans la vie à outrance, M. Maurice trouva, dans le monde où l'on s'amuse, l'oubli momentané de la charmante Mlle Lormières.

Le maître de forges avait annoncé que son voyage durerait un mois, peut-être plus.

Maurice voulut s'assurer la neutralité du personnel de l'usine, en faisant spontanément aux forgerons des concessions qu'il savait devoir flatter l'amour-propre de ces braves gens, prompts à s'irriter mais également sensibles aux bons procédés et aux bonnes paroles.

Afin que les forgerons ne s'occupassent pas de lui, il décida qu'il ne s'occuperait plus d'eux.

Il n'avait plus de motif, du reste, pour faire du zèle en s'improvisant surveillant de l'usine.

Il avait voulu simplement gagner la confiance du maître de forges. Du moment qu'elle lui était acquise au delà même de ses espérances, il pouvait sans inconvénient abandonner le rôle ingrat qu'il s'était donné et faire, par cela même, tomber la sourde colère que ses procédés avaient allumée contre lui.

Donc, comme les ouvriers s'étonnaient qu'il ne se fût pas encore présenté dans la forge, depuis trois jours que leur « père » était parti, Gadichet qui avait toujours l'œil en éveil dès que quelqu'un passait devant l'usine, s'écria tout à coup :

— Attention, vous autres ! Le v'là !

M. Maurice entra, à ce moment, le sourire aux lèvres, au milieu du tapage infernal avec lequel les forgerons avaient l'habitude de l'accueillir.

Les marteaux s'abattaient avec une violence extrême sur le fer rouge, faisant résonner l'enclume.

Les pièces de métal tombaient avec fracas, lancés à dessein sur les dalles de la laminerie.

Les courroies de transmission grinçaient dans les poulies sans gorges avec ce bruit incessant qui donne l'illusion du vent soufflant en tempête.

Et pour compléter ce *crescendo* de bruits assourdissants, Gadichet tirait avec rage, du soufflet surmené, d'effroyables gémisséments.

Toujours souriant, le nouveau venu fit des deux mains signe qu'il voulait parler.

Aussitôt Jean Budan ayant le premier cessé de marteler le fer qu'il avait jusque-là écrasé avec fureur, tous les compagnons l'imitèrent, et au tonnerre de bruits succéda le silence.

— Est-ce que vous allez prononcer un discours, par hasard ! l'apostropha Gadichet.

— Tais-toi et laisse parler « mossieu » ! lui cria-t-on.

M. Maurice prit alors son air le plus aimable.

— Compagnons, prononça-t-il en adressant un regard circulaire aux forgerons qui l'entouraient, je sais que vous n'avez pas pour moi une sympathie exagérée ; je puis même ajouter que quelques-uns d'entre vous me détectent cordialement et que si l'on se contente de me regarder de travers, sans m'apostropher brutalement, c'est uniquement pour M. Lebrun.

— Oui !... oui !... c'est ça même !... interrompit Gadichet.

— Vas-tu pas te taire, moucheron ! lui cria Jean Budan... Puisque « mossieu » veut s'expliquer, faut pas lui couper le sifflet !...

— D'autant plus, compagnons, que ce que j'ai à vous dire ne vous sera peut-être pas désagréable à entendre...

— Moi, j'aime pas les discours !... glapit Gadichet ; c'est pas moi qui ferai la fortune des marchands de paroles...

— Si tu ne te tais pas, clampin, nous allons te museler !

La menace produisit son effet. Gadichet s'appuya sur son soufflet, se contenta de regarder l'employé d'un air goguenard et soupçonneux à la fois.

— Je voulais donc vous dire, reprit « M. Maurice », que je comprends très bien qu'il ne vous soit pas agréable de voir toujours un homme étranger au métier venir rôder autour de vous, comme s'il voulait se rendre compte de la part de besogne que chacun fait dans sa journée.

Un murmure de surprise accueillit ces paroles.

L'employé continua :

— Vous avez pu croire que je venais ici pour vous surveiller, pour vous « espionner », comme je l'ai entendu dire par *monsieur* Gadichet.

— *Môssieu* Gadichet vaut bien *môssieu* Maurice !... Qu'est-ce qu'y vous doit, *môssieu* Gadichet ?... Vous avez l'air de le mécaniser, *môssieu* Gadichet ; mais s'il se rasait tous les matins, s'il portait des faux cols, si surtout il se lavait les mains avec du savon au patchouli...

— Silence ! cria-t-on de toutes parts.

— Continuez, *monsieur* Maurice, dit Jean Budan favorablement impressionné par le ton aimable et l'air bon enfant de l'employé, tenu jusque-là, par lui, en suspicion d'espionnage.

— Oui, compagnons, je dois m'innocenter à vos yeux de ce mauvais soupçon que vous avez eu...

« Si je suis au milieu de vous, pour assister à vos rudes travaux, c'était dans une toute autre intention. Il me semblait que, du moment que M. Lebrun m'avait engagé, je devais m'empresseur de prendre ma place dans la « grande famille » dont il est le chef vénéré.

« Je voulais que tous vous me considériez à l'avenir comme un camarade !

La bonne impression que Jean Budan avait été le premier à ressentir, se communiquait à présent aux autres compagnons.

Seul Gadichet s'abstint de faire sa partie dans le murmure d'approbation qui s'éleva pour saluer la déclaration si nettement formulée et en apparence dictée par la franchise et la sincérité.

M. Maurice avait atteint son but, à partir de ce moment. Il voulut néanmoins forcer la note.

— Je n'ai pas eu le bonheur, ajouta-t-il, que mes bonnes intentions aient été comprises. Mon ardent désir d'être des vôtres est venu s'é-mousser contre les mauvaises dispositions que ma présence parmi vous avait soulevées... Vous m'avez traité, — je le dis sans rancune, — comme ennemi, un espion ; et si vous ne m'avez pas chassé c'est uniquement parce que, à vos yeux, j'étais le chien du maître ;

« Compagnons, il y a eu un malentendu entre nous et il est temps qu'il cesse !

« Jamais, je vous le déclare, jamais, je vous le jure, je n'ai entendu exercer contre vous une surveillance soupçonneuse, et si mes disites, trop répétées peut-être, vous ont paru blessantes, je vous en exprime, ici, le sincère regret.

« Et maintenant, mes amis, la paix est-elle faite entre nous ?

— Oui !... oui !... cria-t-on de toutes parts.

— Merci ! prononça l'employé. Je n'en attendais pas moins de braves cœurs comme les vôtres.

« A présent que je me suis expliqué et que vous savez que je ne méritais pas votre antipathie et votre inimitié, je vous promets que vous n'aurez plus à vous formaliser de ces visites à l'usine.

« Je me suis promis de ne plus y venir autrement que pour vous serrer la main, et cela toutefois si vous m'y autorisiez.

Il savait trop bien à quelles bonnes et franches natures il s'adressait pour ne pas attendre la manifestation sympathique qui se produisit effectivement.

Les forgerons, satisfaits de l'explication d'une conduite qu'ils avaient stigmatisée de prime abord, étaient presque honteux de s'être montrés si durs pour le nouveau venu parmi eux.

— Nous vous avons mal jugé, c'est vrai ; et nous avons eu tort ! déclara Jean Budan.

Les autres compagnons firent chorus, et c'est à qui s'approcherait maintenant pour serrer la main à ce « M. Maurice » qui venait de se réhabiliter à leurs yeux.

Un coup de cloche mit fin à cette scène.

— Allons, il est deux heures ! exclama Jean Budan en jetant son marteau contre le mur.

— Et c'est l'heure du potage, glapit Gadichet, la plus belle heure du jour !

— Il était temps que le moment du repas nous arrive, je suis rompu. Chien de métier ! grommela un des forgerons dont le visage tout noir de poussière était également inondé de sueur.

Gadichet l'interrompant :

— V'là comme tu parles de ton art, toi !

— Ah ! un art !... Forgeron !... Il appelle ça un art, dites donc, monsieur Maurice...

Vexé qu'on se fut adressé à l'employé, Gadichet riposta :

— Certainement que c'en est un !... Un art inventé par le grand saint Eloi, encore.

— N'es-tu pas payé pour défendre ce que tu appelles ton art, ricana Jean Budan ; toi qui a reçu un grand coup de marteau sur la tête !

— C'est vrai que ça m'a un peu refroidi ; je voulais même d'abord y renoncer ; mais après je me suis raisonné : je me suis dit que dans tous les métiers il y a des dangers. J'ai eu la tête fêlée pour apprendre à être forgeron, mais j'aurais peut-être eu d'autre chose de cassé pour apprendre à être gouvernement, pas vrai, Jean Budan ?

— V'là que tu dis des bêtises !... Allons ! En route !... Le temps passe...

— Oui !... oui !... approuvèrent les forgerons ; à la soupe !... à la soupe !...

Jean Budan s'était approché de M. Maurice :

— Si le cœur vous en dit !... fit-il.

— Merci, mon ami !... Ça ne sera pas de refus, une autre fois !... Aujourd'hui j'ai besoin de dépouiller la correspondance.

— Alors, à bientôt !...

— A bientôt ! répétèrent les compagnons en faisant escorte à M. Maurice jusqu'à la porte de l'usine.

Seul, Gadichet s'était tenu à l'écart.

Il pensait : « Faut se méfier de l'éloquence, c'est l'art d'entortiller les jobards et de leur faire prendre des vessies pour des lanternes ! »

Et plus que jamais le brave garçon se proposait d'espionner l'employé pour lequel il avait une instinctive antipathie.

— T'as parlé tout à l'heure comme un livre, se disait-il, reste à savoir si t'agiras toujours comme un honnête homme. Et je le saurai, je t'en réponds !

De son côté M. Maurice exultait.

— Allons !... allons ! pensait-il, voilà un bon pas de fait. A présent, ils me portent tous dans leurs cœurs, les imbéciles !... Et je parierais qu'ils ne permettraient pas que l'on touche à un cheveu de ma tête !

Il ne s'était pas inquiété de la présence continuelle de Mme Destanges chez le maître de forges, jusqu'au moment où cette assiduité de l'amie menaçait d'être un obstacle sérieux.

En effet, Mme Destanges, ne se contentait plus de faire, comme par le passé, de longues visites ; depuis le départ de M. Lebrun, et sous prétexte de tenir compagnie à son amie, elle venait passer la journée, déjeunait souvent chez les Lebrun et y dînait tous les jours.

Lorsque Mme Lebrun descendait au bureau pour s'occuper, comme d'habitude, de la correspondance, Mme Destanges restait avec Madeleine ; mais tout à coup, on la voyait arriver au bureau au moment où l'on s'y attendait le moins.

— Je ne vous gêne pas ? minaudait-elle en entrant, sur la pointe des pieds, comme si elle eût espéré surprendre Jenny et l'employé en conversation.

Naturellement Mme Lebrun répondait par une invitation à rester auprès d'elle, tant que cela ne l'ennuierait pas trop de voir écrire et copier des lettres.

Un jour Mme Lebrun, ayant des lettres très importantes à écrire, lui avait dit : « — Nous allons nous dépêcher, monsieur Maurice, si vous le voulez bien, afin d'avoir complété le courrier, avant l'arrivée de Mme Destanges. »

— Elle est charmante, Mme Destanges, avait insinué l'employé, mais... elle ne doit pas beaucoup s'amuser ici, à nous voir noircir du papier !...

— Une façon respectueuse, n'est-ce pas, monsieur Maurice ? de dire que le bavardage très spirituel, très humoristique de Mme Destanges, vous distrait de votre travail...

— Oh ! madame...

— Ne vous en défendez pas, ne suis-je pas moi-même interrompue, quelquefois au beau milieu de la phrase que j'écris, par quelque saillie de ma spirituelle amie !... Mais c'est une habitude à prendre, monsieur Maurice, et... avec un peu de bonne volonté, — j'allais dire de galanterie, — vous patienterez, j'en suis sûre, jusqu'au retour de mon mari.

« Par exemple, je vous annonce d'avance que vous aurez double tâche à remplir, double besogne à faire, — la vôtre et la mienne ! »

« En effet, continua Mme Lebrun du ton dont on annonce une bonne nouvelle, vous vous êtes mis si vite au courant, que dans ma dernière lettre, j'ai prévenu M. Lebrun, que je lui donnerai, dès son retour, ma démission de « chef de la correspondance ».

M. Maurice était littéralement atterré.

Avant qu'il ne fût revenu de la surprise que lui causait la « bonne » nouvelle que la femme du maître de forges croyait lui annoncer, Mme Lebrun ajoutait, en fouillant dans la poche de sa robe :

— Voici du reste la réponse de notre « patron » !

Après avoir cherché le passage de la lettre concernant l'employé, elle lut les lignes suivantes :

« Je suis enchanté de ce que tu m'écris au sujet de M. Maurice.

« Plus que jamais j'ai lieu de me féliciter d'avoir accueilli favorablement sa demande, puisque de simple obligé, il a su devenir, en si peu de temps, un employé modèle.

« Oui, certes, j'accepterai de grand cœur la « démission » dont tu me menaces, pour plusieurs motifs, dont un qui prime les autres : tu vas voir bientôt, — j'en ai aujourd'hui la presque certitude, — à te consacrer entièrement à ton rôle de maîtresse de maison.

« Puis, te l'avouerai-je, il est temps que tu te reposes dans une existence plus en rapport avec ton éducation que la vie de travail dans laquelle tu t'étais emprisonnée uniquement pour m'être agréable.

« Tu vois donc qu'en me parlant de ton intention d'abandonner l'emploi que tu avais voulu occuper dans la maison Lebrun, tu allais au-devant de mes désirs.

« Au surplus, la place sera à l'avenir bien occupée, comme tu me l'écris... »

Mme Lebrun baissa la voix pour continuer sa lecture, en rougissant :

« ... bien occupée par l'excellent élève que tu as formé !... »

— Vous voyez, monsieur, dit-elle en repliant la lettre, que vous pouvez prendre, encore pendant quelques jours, votre mal en patience, avec la certitude que ma trop séillante amie ne vous procurera plus des distractions dans votre travail.

Les paroles de Mme Lebrun produisirent sur l'esprit du séducteur, l'effet d'une douche glacée sur un cerveau en ébullition.

Il lui fallut toute sa force de volonté pour ne pas laisser voir le dépit et la déception qu'il éprouvait.

Il sut se montrer poli à l'excès et se déclara confus de ce que la lettre de M. Lebrun contenait de flatteur pour son amour-propre.

Dans son plan de campagne, le maître comploteur n'avait pas prévu l'entrée en ligne de l'« amie ».

Cette alliée que le hasard envoyait à l'adversaire qu'on croyait pouvoir isoler par des manœuvres habiles, déroutait le stratège.

Il lui fallait maintenant improviser une tactique nouvelle et frapper des coups prompts, vigoureux et sûrs.

Eloigner l'amie et concentrer tous ses efforts de ce côté, fut la constante préoccupation de M. Maurice, pendant les huit jours qui suivirent.

En vain, par une politesse froide dont l'exagération même devait éveiller les susceptibilités de Mme Destanges, laissa-t-il voir que la présence prolongée de cette dame, dans le bureau, si elle était un agrément pour l'homme, était, pour l'employé, l'occasion de distractions involontaires qui mettaient la correspondance en retard, la perfide s'entêta dans son rôle d'espionne.

Bien mieux, Mme Destanges, usant d'un procédé classique, se mit tout à coup à faire la coquette avec M. Maurice.

Elle espérait de cette façon exciter la jalousie de son amie et l'amener à laisser transparent l'état de son cœur.

Par conséquent, M. Maurice se trouva, à partir de ce moment, absolument circonvenu et harcelé.

Il n'y avait plus à espérer se débarrasser de Mme Destanges.

Pour comble de malheur, M. Maurice apprit ce matin, en se présentant pour déjeuner, que Mme Lebrun ne lui tiendrait pas compagnie ce jour-là.

Elle se faisait excuser, par sa femme de chambre, d'être obligée de rester auprès de sa fille qui gardait le lit par suite d'une indisposition survenue pendant la nuit...

— Il vous faudra déjeuner seul, monsieur Maurice ! dit la femme de chambre.

— Que non pas ! exclama une voix féminine arrivant par l'entrebâillement de la porte...

« Eh bien ! et moi ! »

C'était l'éternelle, l'inévitable Mme Destanges.

— Jenny est très inquiète, dit-elle, et la voilà clouée au chevet de sa fille, pendant tout le temps que durera l'indisposition de cette chère Madeleine...

« Ainsi donc, mon pauvre monsieur, il vous faudra subir ma compagnie, et... vous en contenter momentanément !... »

M. Maurice dut faire contre fortune bon cœur.

Il s'informa, avec empressement, de l'état de Mlle Lebrun, demandant si le médecin avait été appelé.

— Pas encore ! répondit la rouée regardant à la dérobée son interlocuteur, afin de deviner sa pensée.

Avec la faculté de pénétration dont elle était douée, elle ne douta pas, un seul instant, que l'indisposition si malencontreuse de Madeleine contrariait singulièrement l'employé de M. Lebrun.

Elle insinua :

— Jenny est d'autant plus inquiète que son mari n'est pas auprès d'elle...

— Redouterait-elle que l'indisposition dont est atteinte Mlle Madeleine ne soit que le prodrome d'une maladie grave ?

—Je ne sais que vous répondre, mon cher monsieur. A l'âge de Madeleine on peut tout redouter en fait de maladie.

« Aussi, ajouta-t-elle perfidement, ai-je conseillé à Jenny d'écrire tout de suite à M. Lebrun... »

—Mais alors il reviendra immédiatement ! exclama M. Maurice d'un ton qui fit tressaillir d'aise Mme Destanges.

—Maintenant, je suis sûre de ne m'être pas trompée, se dit-elle.

M. Maurice s'était aussitôt ressaisi, et s'apercevant qu'il venait de commettre une imprudence, il chercha à corriger ce qu'il avait dit.

—Il vaut assurément mieux, reprit-il presque aussitôt, que M. Lebrun abrège son voyage. Pour ma part, je préférerais le voir ici !

Mais le correctif demeura sans effet sur l'esprit prévenu de l'« amie ».

Celle-ci fit aussitôt dévier la conversation, en disant :

—En tout cher monsieur, je tâcherai de vous rendre moins sensible l'absence, très momentanée, j'espère, de Mme Lebrun.

« Et, ajouta-t-elle avec un sourire, si vous voulez bien le permettre, nous causerons de Paris. »

« Vous l'avez habité, à ce que j'ai cru comprendre ?... »

—Oui, madame !

—Et vous avez pu vous décider à le quitter, pour venir vous retirer au fond de notre province !... Ah ! en vérité, pour vivre dans cette atmosphère de fumée noire, il faut y être contraint par une nécessité absolue !...

M. Maurice souriait, mais ne répondait pas !...

Mme Destanges égrena un petit éclat de rire ; et regardant l'employé :

—Promettez-moi de ne pas me traiter de folle, fit-elle, si je vous dis la pensée qui m'est venue... »

—Parlez, madame, répondit le séducteur, en dissimulant son trouble... Quelle est cette pensée ?

—Elle vous concerne, monsieur Maurice, ma foi, tant pis, je me risque... »

« Eh bien, j'ai pensé qu'il y avait un roman dans votre existence, un roman... d'amour !... Et que vous étiez venu ici, pour... »

—Vous vous trompez, madame, interrompit M. Maurice, à présent tout à fait maître de lui, j'ai toujours eu l'existence la plus bourgeoise, la plus prosaïque.

—Au fait, monsieur Maurice, fit la coquette en affectant un sourire pincé, je reconnais n'avoir pas de droit à vos confidences... »

« Curieuse par nature, la femme le devient davantage encore lorsqu'elle s'intéresse aux gens... »

« Par le ton de votre réponse, vous me rappelez à la discrétion... Soit !... J'admets que je me sois trompée et je veux bien croire, continua-t-elle en persiflant, que, réfractaire à l'amour, vous n'aspirez qu'à vous retirer le plus tôt possible dans un monastère, afin d'y finir vos jours dans la retraite et le recueillement... »

« En cas, votre séjour ici ne serait qu'une station... »

« Station agréable, n'est-ce pas, monsieur Maurice, où vous apprenez la vie calme pour vous préparer aux profondes solitudes, aux placidités éternelles de l'existence monastique... »

Ce babillage dont Mme Destanges soulignait les mots commençait à inquiéter celui auquel il s'adressait.

Il cherchait mentalement le moyen de dissiper les soupçons de cette amie acharnée qui pourrait bien, en mettant Mme Lebrun en garde, faire avorter le plan de campagne.

De son côté, Mme Destanges sentait qu'elle avait gagné du terrain dans la marche savante vers le but qu'elle voulait atteindre.

Elle reprit, après un silence voulu, le jugeant embarrassant pour l'interlocuteur qu'elle harcelait :

—Prenez garde, dit-elle, il suffit quelquefois d'un grain de sable pour arrêter une machine fonctionnant à toute vapeur ; vous voyez que je parle, moi aussi, le langage de l'usine... »

« J'ajouterai qu'il suffit d'une fleur captivant à l'improviste le regard pour distraire des méditations les plus soutenues !... »

Puis souriant sous cape :

—Que de pieux personnages, aujourd'hui séparés volontairement du monde par les murs d'une cellule, ne seraient pas arrivés jusqu'au monastère, s'ils avaient rencontré en route... la fleur qui distrait.

M. Maurice éprouva la sensation que ressent le duelliste que son adversaire vient de « toucher » par une « feinte ».

A son tour il essaya de parer le coup, par le même procédé.

—J'aimerais à vous donner la réplique, ne fût-ce que pour alimenter les paradoxes exquis et les fantaisies charmantes de votre conversation, mais je dois déclarer, madame, que je suis « distrait » de ces choses délicieuses par... la tristesse que j'éprouve de savoir Mlle Lebrun alitée et menacée peut-être d'une maladie grave, et... »

—Et de longue durée, n'est-ce pas, monsieur Maurice, ce qui retiendrait forcément la mère inquiète au chevet de sa fille et vous obligerait, — pour quelque temps, — à vous contenter de ma société... »

Puis, s'interrompant en véritable tacticienne en matière de coquetterie, elle battit aussitôt en retraite, afin de se faire poursuivre.

Mais cette manœuvre ne réussit qu'à moitié, Mme Destanges dut

se contenter d'une banale réédition de ce que M. Maurice venait de dire.

Cette indisposition de Mlle Madeleine l'inquiétait d'autant plus qu'il avait, disait-il, quelques connaissances en médecine, et que, d'après les symptômes, la jeune fille pourrait bien avoir couvé une maladie arrivée à la période active... »

—Mais, exclama Mme Destanges, vous êtes donc un homme universel ? Employé de premier ordre à ce qu'on assure, voilà que, s'il le fallait, vous pourriez vous improviser médecin !

« Ceci, ajouta-t-elle perfidement, va rassurer la pauvre chère Jenny !... Oh !... je lui annoncerai tout à l'heure cette bonne nouvelle. »

A partir de ce moment et jusqu'à la fin du repas, les deux interlocuteurs ne s'entretenaient plus que de la maladie de Mlle Lebrun.

Maurice se retira, persuadé qu'il avait trouvé le moyen de se faire appeler par Mme Lebrun.

Quant à Mme Destanges, elle demeurait, plus que jamais, convaincue qu'il existait entre Jenny et l'employé une entente.

Tous deux allaient, à présent, poursuivre le but différent que chacun d'eux voulait atteindre.

CHAPITRE XIV. — FATALITÉ !

Le lendemain, ce fut Mme Destanges qui se chargea d'aller prévenir l'employé que le couvert était mis.

En la voyant pénétrer à l'improviste dans le bureau, il ne dissimula pas la satisfaction qu'il éprouvait de cette visite.

Cette fois, en effet, il était pressé de savoir s'il avait été question de lui entre les deux amies.

—Je vous attendais avec impatience, madame, dit-il à Mme Destanges ; qui feignit d'être étonnée de cette réception si chaude, alors qu'elle s'y était attendue.

« Oui, s'empressa-t-il d'ajouter, il me tardait d'avoir, par vous, des nouvelles de Mlle Madeleine. »

—Et de Mme Lebrun ! pensa Mme Destanges.

Puis, avec un empressement simulé.

—Jenny a été heureuse d'apprendre que vous pourriez au besoin faire le nécessaire en attendant l'arrivée du médecin.

« Mais, outre qu'il ne semble pas, jusqu'à présent, que notre chère petite malade soit en danger, Jenny a reçu ce matin une lettre qui l'a un peu tranquilisée... »

—Une lettre de M. Lebrun... Je la lui ai fait remettre aussitôt.

—Elle est effectivement de son mari... Il lui annonce...

—Son prochain retour, sans doute ?

—Oui, d'abord !

Elle observait. Il s'en aperçut et parvint à renfermer son impression.

—En outre, continua Mme Destanges, on lui annonce également une nouvelle qui, — il y a quelques jours, — n'eût eu pour Jenny qu'un intérêt tout à fait secondaire, mais qui emprunte aux circonstances actuelles une véritable importance.

—Et quelle est donc cette nouvelle ? s'informa l'employé.

—M. Lebrun ne reviendra pas seul.

« Il a, dit-il dans sa lettre, rencontré en voyage un des amis de son père, une célébrité médicale... »

Maurice eut un tressaillement.

—Le nom du docteur m'était connu depuis mon enfance, car le professeur Marcus honorait ma famille de son amitié... »

—Vous avez dit... »

—Le professeur Marcus, répéta Mme Destanges... Le connaissez-vous ?

Il dut faire appel à toute la force de volonté qu'il possédait pour ne rien laisser paraître de son saisissement et du trouble que le nom du professeur Marcus avait jeté en son âme.

Il répondit simplement :

—J'ai effectivement entendu parler du docteur, comme d'un savant très en renom dans le monde médical... »

Il ajouta d'un ton qu'il parvint à rendre absolument calme :

—C'est, je crois, un aliéniste... »

—Très en renom, ainsi que vous venez de le dire !... Mais c'est là une de ses spécialités, car le professeur Marcus est un de nos plus distingués praticiens en fait de pathologie... »

« Vraiment, monsieur Maurice, à présent que je sais que vous vous êtes occupé de médecine, je déclare que la venue ici du professeur Marcus sera une bonne fortune pour vous ! »

La foudre tombant aux pieds de M. Maurice ne l'eût pas plus épouvanté que l'annonce de la prochaine arrivée de ce docteur.

Mais, si grande était sa puissance sur lui-même, qu'il ne tarda pas à se ressaisir.

Et cette réponse lui arriva tout improvisée sur les lèvres :

—J'espère, madame, que vous avez gardé le secret de ce que je vous ai dit de mes faibles connaissances en médecine...

—Mais pas du tout, mon cher monsieur, pas du tout ! Je me suis, au contraire, empressée d'aller raconter la chose à ma chère Jenny... Ne savais-je pas apporter un soulagement à son inquiétude en lui donnant l'assurance qu'en cas de besoin elle aurait en vous un homme capable de prescrire une potion, un remède même et de suppléer ainsi le médecin qu'on aurait envoyé chercher...

Saisi de terreur à l'annonce de l'arrivée prochaine du professeur Marcus, jugeant la partie définitivement perdue pour lui, il avait songé à la retraite et à la fuite, imitant ainsi le malfaiteur qui reconnaît l'impossibilité de perpétrer, sans danger pour lui-même, le mal qu'il préméditait.

Il avait suffi d'une parole prononcée par Mme Destanges pour ébranler la ténacité du misérable ; il suffit d'un mot malencontreusement échappé à l'amie de la femme du maître de forges pour lui rendre toute son audace.

—Fort heureusement que sur mon conseil Jenny a retardé de faire connaître à M. Lebrun l'état de Madeleine...

—Il ignore donc ?

—Oni !... C'eût été, vous le reconnaîtrez avec moi, inquiéter ce père si prompt à s'alarmer, avant d'être fixé sur la gravité de l'indisposition dont est atteinte sa fille bien-aimée.

—J'ai conseillé à Jenny d'attendre encore un jour ou deux ; ai-je bien fait ?...

—Assurément ; et je vous approuve, madame ! s'empressa de répondre l'employé... Il était inutile, non seulement, comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, d'alarmer le père, mais aussi d'obliger par ce fait l'industriel à abrégé son voyage, car, si je ne me trompe, M. Lebrun ne s'est pas déplacé uniquement pour un voyage d'agrément ; ses affaires l'appellent en Auvergne où il devait s'assurer par lui-même de l'importance de certains agissements qui lui ont été signalés...

—Je suis enchantée d'avoir votre approbation, cher monsieur ; d'autant plus que, si Jenny avait, par une lettre pressante, précipité le retour de son mari, M. Lebrun ne se fût pas trouvé avec le professeur Marcus qui arrivait juste au moment où M. Lebrun le rencontra, à peine descendu de la chaise de poste.

—Un heureux hasard, n'est-ce pas, monsieur Maurice ?

—Donc tout est pour le mieux, et, bien que le médecin n'ait pu encore se prononcer, je trouve Madeleine sensiblement mieux.

—Après avoir passé une nuit encore très agitée, la pauvre petite a dormi dans la matinée.

—Si cette agitation se produisait de nouveau, il faudrait la combattre par un calmant énergique.

—Soyez persuadé que Jenny aura, le cas échéant, recours... comment dirais-je bien ?... à votre expérience.

—Je ne peux mettre à son service que ma bonne volonté et... mon dévouement.

—Espérons que cela sera suffisant et que l'on n'aura pas besoin de recourir à la science du professeur Marcus.

Cette fois le nom prononcé ne produisit plus la même impression sur M. Maurice.

Il allait même jusqu'à souhaiter dans l'état de la jeune malade une aggravation subite qui l'autoriserait à venir offrir services à Mme Lebrun.

Mme Destanges passant toute la journée chez son amie ne se retirait que fort tard dans la soirée, et seulement lorsque Mme Lebrun la suppliait de ménager ses forces en prévision du cas où il faudrait se relever pour veiller, chacune à son tour, la chère malade.

Depuis que Mme Destanges avait parlé à Jenny des études médicales de son "employé", la pauvre mère se sentait moins inquiète, sachant qu'en cas d'une crise violente et subite sa fille serait immédiatement soignée, en attendant l'arrivée du médecin qu'il faudrait aller chercher à la ville.

—Sais-tu bien que c'est un homme précieux que ton "employé modèle" !... Et je puis t'assurer qu'au premier appel il s'empresserait d'accourir !...

—Je ne doute pas de son dévouement.

—Il ne demande, j'en ai la conviction, qu'à trouver l'occasion de témoigner sa reconnaissance à M. Lebrun, qui l'a si généreusement accueilli.

—Alors te voilà rassurée ! Il ne te reste plus qu'à remercier M. Maurice de son empressement à t'offrir ses services et je vais, si tu m'y autorises, être ton interprète auprès de lui.

—Soit, répondit Mme Lebrun.

—Ou mieux encore, je te l'amènerai, pour que tu lui adresses, de qui vois, l'expression de ta gratitude.

Quelques minutes plus tard, l'employé s'inclinait respectueusement devant Mme Lebrun, qui avait quitté le chevet de sa fille, pour se porter au-devant de lui.

Elle le reçut sur le seuil de sa chambre à coucher.

—Je vous suis reconnaissante, monsieur, lui dit-elle, d'avoir, à vous seul, fait toute la besogne que nous étions deux à partager.

Elle tendit la main, que M. Maurice pressa très respectueusement.

Il joua si hypocritement son rôle que Mme Destanges se demanda si réellement elle ne s'était pas trompée sur le compte de cet homme.

M. Maurice n'était pas venu pour recevoir un simple remerciement. En apprenant que la femme du maître de forges l'attendait, il avait tout d'abord songé à tirer parti de cette visite.

—Je n'ai pas manqué, madame, dit-il, de prendre des nouvelles de Mlle Lebrun chaque fois que l'occasion s'en est présentée. Je suis heureux d'apprendre que le mieux se maintient et que "nous" en serons quittes pour une sérieuse alerte !

—Je l'espère, et puisque nous voilà sur ce chapitre, je dois vous dire combien j'ai été surprise d'apprendre que... vous étiez docteur.

—Presque... j'ai dit "presque", Jenny ! interrompit Mme Destanges avec vivacité.

—"Presque" est déjà trop dire, mesdames, fit M. Maurice en jouant la modestie...

—Au surplus, ajouta-t-il, je pense bien n'avoir pas besoin de "pratiquer" dans cette circonstance... La maladie qui retient encore Mlle Lebrun au lit ne sera plus qu'une affaire de patience et de soins maternels !

—Madeleine ne garde, plus le lit, fit Mme Lebrun, il y a une heure que, se sentant mieux, elle a demandé à se lever...

—Elle est maintenant étendue sur la chaise longue...

—Je vais lui demander si elle veut vous recevoir...

Lorsque Mme Lebrun apparut à l'entrée de la chambre, elle dit :

—J'ai gagné mon procès, les hésitations de notre chère malade se sont dissipées dès que je lui ai appris à quel point vous vous intéressez à sa santé...

—Combien je suis chagrin, auriez-vous pu dire, madame, de la savoir souffrante, interrompit hypocritement M. Maurice.

—Elle le sait !... Stéphanie a eu soin de lui faire part de vos sentiments affectueux et des alarmes que vous avez éprouvées à son sujet.

—Venez donc, monsieur Maurice, ajouta Mme Lebrun... J'accepte votre bras pour nous rendre ensemble auprès de Madeleine.

Mme Destanges n'avait pas perdu un mot de ce qui venait de se dire dans la chambre de Mme Lebrun.

En voyant entrer son amie appuyée sur le bras de l'employé, elle tressaillit d'aise.

—Voilà encore une visite de docteur, ma toute belle, prononça-t-elle ; et je gagerais que ce médecin-là va te prescrire un jour ou deux de repos... N'est-ce pas, monsieur Maurice ? ajouta-t-elle en faisant signe à l'employé d'abonder dans son sens.

—Je ne doute pas, répondit M. Maurice, que Mlle Madeleine ne soit assez raisonnable pour s'imposer quelques jours de patience, mais elle doit, avant tout, éviter de devenir garde-malade à son tour...

—Mme Lebrun s'est surmenée...

—Je suis restée à mon poste de mère, monsieur Maurice ! interrompit celle-ci, et j'y demeurerai tant que ma chère fille aura besoin de mes soins.

—Et continuant de passer toutes les nuits ainsi que tu le fais, tu t'exposes à tomber malade avant que notre chère Madeleine soit complètement rétablie...

—Et je veux éviter ce malheur ! exclama Madeleine.

—Oui, chère maman, je veux que tu ailles te coucher cette nuit dans ta chambre... Tu ne voudras pas me faire de la peine en refusant...

Mme Lebrun eut l'air de consentir, mais avec une arrière-pensée. Madeleine s'en aperçut et ajouta :

—Il ne s'agit pas de promettre pour ne pas tenir... Du reste, comme tu laisseras toutes les portes ouvertes, j'entendrai bien si tu quittes ta chambre pour venir auprès de moi !... Je veux que tu me promettes... sérieusement...

—Eh bien ! je promets...

—Sérieusement ?...

—Oui ! répondit Mme Lebrun en se penchant pour appuyer ses lèvres sur le front de sa fille...

—Tu vois que je n'ai plus de fièvre, dit Madeleine, plus du tout, n'est-ce pas ? car tes lèvres m'ont semblé brûlantes tout à l'heure ; c'est donc toi qui aurais déjà un peu d'agitation.

—Mais non !... non !...

—Plus que jamais, déclara calmement la jeune fille, j'exige que tu tiennes rigoureusement la promesse que tu viens de me faire !...

—Soit ! fit la mère attendrie, je veux bien te laisser seule cette nuit ; mais puisque tu m'assures que tu te sens mieux...

—Tout à fait bien ! interrompit Madeleine, et je devine ce que tu vas dire : tu ne veux céder ta place auprès de moi à personne...

—Pas même à moi ? demanda Mme Destanges en feignant d'être vexée.

—Pas même à toi, ma bonne Stéphanie ! répondit Mme Lebrun.

—Alors je me résigne !

Et dans sa pensée l'amie de Mme Lebrun ajoutait : " Je ne serai pas au chevet de Madeleine, mais je veillerai tout de même ! "

M. Maurice se disposant à se retirer, Mme Lebrun l'engagea à prolonger sa visite.

Il dut consentir à se rasseoir après que Madeleine eut appuyé la demande de sa mère, en disant avec un sourire :

—Puisque vous êtes un peu médecin, monsieur Maurice, vous allez me donner une petite consultation...

—Mais, je vous l'ai dit, mademoiselle, vous n'avez plus besoin que de repos...

—Oui, deux grammes de repos dans une infusion de racine de patience, n'est-ce pas, docteur ? exclama plaisamment Mme Destanges.

—J'aime encore mieux cela que la potion que le médecin a prescrite ; je vois arriver avec appréhension l'heure de la prendre, cette potion...

—Voyons l'ordonnance ! fit M. Maurice.

—L'ordonnance et le flacon sont sur la table là-bas, derrière le lit ; nous les avons cachés parce que la vue seule de ce flacon produisait un effet désagréable sur Madeleine.

Mais, avant que Mme Lebrun se fût levée pour aller à l'endroit qu'elle venait de désigner, M. Maurice avait pris les devants et se dissimulait derrière les rideaux du lit, sous prétexte de prendre connaissance de la formule de la potion.

Mais, au lieu de lire l'ordonnance, il avait débouché prestement le flacon et y laissait tomber une parcelle d'une poudre contenue dans le chaton de la bague chevalière qu'il portait au doigt.

Puis il avait secoué le flacon, en disant :

—Un simple calmant ; le goût doit en être fade et écœurant, j'en conviens, mademoiselle...

" Toutefois, ajouta-t-il en revenant prendre sa place entre Mmes Lebrun et Destanges, il est indispensable que vous continuiez de prendre d'heure en heure, ainsi que la prescrit le docteur, cette potion qui doit vous procurer un sommeil ininterrompu jusqu'au matin.

" Vous aurez absorbé le contenu du flacon à onze heures, et quelques minutes plus tard vous dormirez d'un sommeil si paisible que vers minuit Mme Lebrun pourra, elle aussi, aller reposer..."

—Et cela par ordonnance de médecin ! dit Mme Destanges.

M. Maurice pouvait maintenant se retirer.

Il prétextait, pour prendre congé de ces dames, d'un surcroît de besogne, ce qui se reproduisait à la fin de chaque semaine.

—Que ne vous devrai-je pas de reconnaissance ! dit Mme Lebrun en accompagnant l'employé.

Mme Destanges les suivit des yeux, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans le cabinet de toilette pour passer dans la chambre à coucher de Mme Lebrun ; elle put entendre la femme du maître de forges dire à l'employé :

—Excusez-moi de vous faire passer par ici, monsieur Maurice, mais j'ai condamné momentanément la porte de la chambre de Madeleine.

Puis, revenant auprès de sa fille :

—Quel excellent cœur que ce M. Maurice ! exclama-t-elle, et combien je suis touchée de l'intérêt qu'il porte à Madeleine !...

—Quelle comédienne ! pensa Mme Destanges.

M. Maurice ne s'absenta pas un seul instant du bureau pendant cette journée.

Il expédia la correspondance de façon que toutes les lettres pussent partir par le courrier, ainsi qu'il l'avait annoncé à Mme Lebrun.

A plusieurs reprises, Mme Destanges s'était présentée au bureau et jamais elle ne s'était montrée plus aimable.

Chaque fois elle apportait des nouvelles de Madeleine.

Elle annonçait que la jeune fille prenait exactement la cuillerée de potion d'heure en heure sans trop de répugnance.

—Et c'est grâce à vous, grâce à vos affectueuses recommandations que la jeune fille va se rétablir complètement, tandis que sa mère goûtera un repos qui lui est indispensable.

" Je ne manquerai pas, cher monsieur, d'informer M. Lebrun de la sollicitude, de l'entier dévouement que vous avez déployés pendant son absence.

CHAPITRE XV. — LE DÉNOUEMENT

La journée de travail avait pris fin. La cloche sonnait la sortie de l'usine.

Les forgerons, quittant leurs places, se groupaient pour s'en aller ensemble.

D'habitude, ils se retiraient en chantant, mais, depuis qu'on savait la fille du patron malade, tous ces braves ouvriers ne quittaient la

forge qu'après avoir pris des nouvelles de mam'zelle Madeleine.

C'était naturellement Gadichet qu'on déléguait auprès de M. Maurice, et le brave garçon mettait alors une sourdine à son intimité contre l'" employé musqué ", comme il appelait le secrétaire du maître de forges.

Il se présentait avec une politesse affectée que M. Maurice feignait de prendre pour argent comptant.

Or, ce soir-là Gadichet, en sortant du bureau, était tout triste et, laissant voir un visage encore plus renfrogné que les jours précédents, on crut d'abord à une aggravation dans l'état de Mlle Lebrun.

Et Jean Budan, se faisant l'interprète de l'inquiétude dont tous ses camarades étaient également saisis, interpella Gadichet par ces mots :

—Qu'est-ce qu'y a donc ?... Dis-nous bien vite ce qu'il en est, car, à en juger par ta figure d'enterrement, nous devons croire qu'il y a du plus mal chez mam'zelle Madeleine...

—Mais pas du tout... mam'zelle Madeleine va beaucoup mieux !

On vit aussitôt une même expression de joie paraître sur tous les visages.

—Alors pourquoi cette figure à l'envers ? C'est donc pour nous donner de l'inquiétude ?

—Ça n'est pas malin ! grommela un des anciens de la forge.

—Sans compter, reprit Jean Budan, que c'est... très mal à toi, Gadichet, de faire des plaisanteries, quand il s'agit de la santé de la fille du patron.

—Mais j'ai pas voulu plaisanter !

Et le pauvre Gadichet, que ses camarades apostrophaient à présent tous à la fois, cherchait à se justifier, sans pouvoir parvenir à placer une parole.

A la fin, il put se faire écouter, en s'écriant :

—Je vas m'expliquer, et vous verrez que j'ai peut-être pas tort de faire cette tête de l'autre monde, comme vous dites.

—Eh bien ! degoise ton explication, et vite surtout ! commanda Jean Budan.

—Si j'ai cet air-ia... c'est que j'ai trouvé, moi aussi, un drôle d'air à c't' autre...

—A quel autre ? demandèrent les forgerons.

—Parbleu ! c'est pas difficile à deviner, l'autre... c'est l'employé, c'est le *môssieu* Maurice...

Jean Budan haussa les épaules en disant :

—Encore ?... Tu n'as donc pas fini d'être bête et méchant !... Tu sais que depuis que nous avons touché la main du secrétaire et que nous avons, comme qui dirait, fraternisé avec lui, tout le passé est oublié.

—Oui !... c'est bien ça ! approuvèrent les forgerons.

—Et nous n'entendons pas, continua Jean Budan, que tu nous cornes toujours les mêmes bêtises aux oreilles.

Puis, prenant le jeune ouvrier par le bras, afin de lui parler à part :

—Gadichet, ajouta-t-il, prends garde, tu vas nous faire croire à la fin que ton coup de marteau t'a réellement fêlé.

Et Jean Budan s'éloigna en se disant en lui-même : " Ce pauvre Gadichet a un grain qui grossit tous les jours et qui pourrait bien faire éclater son cerveau ! "

Gadichet était le seul des ouvriers de la forge qui logeât dans le voisinage de l'usine.

Lorsqu'il eut cessé d'être apprenti, M. Lebrun avait décidé de lui laisser habiter la petite chambre qu'il avait occupée pendant plusieurs années ; puis, l'incendie ayant dévoré cette partie de l'usine, le maître de forges avait dit au jeune ouvrier dont on connaît la belle conduite pendant le sinistre :

—Je te garde tout de même comme locataire !

Gadichet avait alors été autorisé par son patron à transporter ses pénates dans un corps de bâtiment, en dehors de l'usine, et que M. Lebrun avait acheté, afin de ne pas avoir de voisins désagréables.

Ce bâtiment servait, en partie, de magasins pour les provisions de fer en barre ; dans une partie étaient les remises et les écuries pour les chevaux de travail.

Le logement de Gadichet se trouvait au-dessus des remises : une chambre donnant sur l'usine et par la fenêtre de laquelle on pouvait voir tout ce qui se passait à la forge.

—Tu seras là comme une sentinelle dans sa guérite, avait dit M. Lebrun avec sa bonhomie habituelle, et tu veilleras sur nous !

Depuis, Gadichet s'était montré tout fier de cette confiance de son patron.

Il avait même pris son rôle tout à fait au sérieux. De là cette jalousie qu'il avait déchaînée contre l'employé nouvellement venu dans l'usine et dont le maître de forges faisait si grand cas.

Mais ce fut bien autre chose quand Gadichet apprit qu'il ne serait plus seul à habiter le bâtiment et que le patron lui donnait un voisin.

Et quel voisin !

L'homme pour lequel il avait, dès le premier jour, éprouvé une antipathie instinctive.

C'était cet employé modèle, au dire de M. Lebrun, qui partageait avec lui la confiance du patron.

Gadichet dut néanmoins ronger son frein en silence et l'antipathie qu'il avait contre M. Maurice se changea bientôt en l'aversion que l'on sait.

Quelle sourde rage il avait dû dévorer quand le maître de forges l'avait chargé d'aider M. Maurice à emménager dans la chambre qui venait d'être remise tout à neuf pour le secrétaire de M. Lebrun !

Cette chambre donnait sur la route qui passait devant l'usine. Elle était séparée de celle qu'occupait Gadichet par une vaste pièce où l'on mettait la provision de farine, de son et d'avoine.

Pour descendre dans la cour et se rendre à l'usine, M. Maurice était obligé de passer devant le logement de Gadichet, et, comme pour justifier la qualification d'employé modèle, le secrétaire se piquait d'être le premier à la besogne, il arrivait que Gadichet l'entendait presque toujours passer et, tout de suite, le jeune ouvrier sautait à bas du lit, furieux d'avoir été devancé.

Par contre, le soir, c'était toujours M. Maurice qui rentrait le dernier. Et l'infortuné Gadichet, penché à sa fenêtre d'où il pouvait voir les croisées du bureau éclairées, avait de violentes colères et s'écriait :

— Mais qu'est-ce qu'il peut donc faire, à cette heure, dans son bureau ?... Il y a beau temps que le courrier est parti !

Ainsi excité, agité, en proie à toutes les violences de la jalousie, l'ouvrier ne pouvait s'endormir avant d'avoir entendu l'employé excrécer fermer à clef la porte de sa chambre.

Et cela durait depuis que M. Maurice était devenu le voisin de Gadichet.

Le jeune ouvrier s'était donné la tâche, comme on sait, de surveiller son homme et de le prendre en faute, s'il le pouvait.

— Il joue la comédie, bien sûr, ce gaillard-là ! s'était-il dit ; ça doit être un hypocrite première catégorie.

Après l'explication que M. Maurice avait eue avec les forgerons, Gadichet n'avait pas désarmé comme ses camarades.

Il avait pensé : — C'est encore quelque tour de coquin qu'il a joué là, et ils s'y sont laissé prendre... Mais pas moi !...

Et, tout content de lui-même, le brave garçon se disait :

— Si t'es malin... j'ai pas oublié de l'être, moi aussi ! et t'as beau vouloir cacher ton jeu, je saurai bien, tôt ou tard, ce que tu penses et ce que t'es venu faire à la forge.

Or, voici ce que ruminait le jeune forgeron :

Il avait remarqué, en passant devant la chambre du secrétaire, que ce dernier laissait quelquefois la clef sur la porte et il avait été saisi d'une envie furieuse de pénétrer dans cette chambre.

Toutefois, il avait résisté à ces assauts que la curiosité donnait à la droiture de sa conscience.

— Ça ne serait pas honnête se disait-il, car, après tout, je n'aimerais pas qu'on m'en fasse autant !

Néanmoins, la tentation fut si grande un jour, que, ne pouvant y résister, Gadichet avait tourné brusquement la clef dans la serrure ; la porte s'ouvrit en criant sur ses gonds.

Comme un enfant surpris en faute, le jeune ouvrier, tout tremblant, avait refermé la porte et donné un tour de clef à la serrure, puis précipitamment il avait descendu quatre à quatre l'escalier pour se rendre à la forge.

Mais le premier pas était fait dans cette voie.

Gadichet attendait maintenant avec impatience qu'une nouvelle occasion se présentât d'entrer chez son voisin.

Comme un fait exprès, depuis ce jour-là, M. Maurice n'avait plus laissé sa clef.

Gadichet était furieux de n'avoir pas profité de l'occasion.

— Il se méfie, pensait-il ; alors c'est donc qu'il a quelque chose à cacher.

Cette supposition faisant, chaque jour, un peu plus de chemin dans l'esprit du pauvre garçon, Gadichet en était arrivé à chercher comment il pourrait pénétrer dans la chambre de l'employé, pendant l'absence de ce dernier.

Comment ?

Il n'y avait que deux moyens à employer : entrer par la porte ou par la fenêtre.

L'un et l'autre moyen étant également dangereux, le forgeron se résigna à prendre patience.

Mais la fièvre de la curiosité le dévorait, le pressentiment qu'il devait trouver dans cette chambre la preuve que celui qui l'occupait était un homme dangereux, un hypocrite, un malfaiteur, ce pressentiment mettait du feu dans ses veines et le rendait presque fou !

Et plus que jamais, il se promettait de ne pas laisser échapper la première occasion qui se présenterait à lui de s'introduire chez M. Maurice.

Au pressentiment qui l'aiguillonnait sans cesse venait s'ajouter un raisonnement que se faisait l'ouvrier.

— On ne s'appelle pas Maurice tout court, ne cessait de se dire Gadichet ; il faut que cet homme ait un motif sérieux pour cacher

son véritable nom !... C'est généralement lorsque l'on a commis quelque vilénie qu'on n'ose plus porter le nom de son père !

— Ce qui m'étonne, continuait-il mentalement avec son gros bon sens, c'est que le patron se soit contenté de ça...

Il pensait que, pour que cet homme, qu'il considérait comme un comédien, eût oublié de tenir son rôle, il fallait qu'il eût eu des préoccupations sérieuses et que quelque chose d'extraordinaire se fût passé dans son existence.

Il allait jusqu'à se demander si ce M. Maurice n'avait pas reçu quelque lettre lui donnant de mauvaises nouvelles !

— Peut-être bien qu'il n'est venu ici que pour se cacher ! exclama tout à coup l'ouvrier en se frappant le front comme si, tout à coup, une idée lumineuse eût traversé son esprit.

— Parbleu ! ça se peut bien et ça ne serait pas la première fois que ça se serait vu !...

— Ça doit être quelque chose dans ce genre !...

Puis, acceptant avec joie cette supposition :

— Qui sait, dit-il tout haut, bien que se parlant à lui-même, si un de ces quatre matins nous n'allons pas voir arriver ici les gendarmes pour l'arrêter...

C'est sous cette impression qu'il avait voulu faire part à Jean Budan de l'idée qui lui était venue.

Mais tout à coup le jeune ouvrier fut interrompu dans ses réflexions.

— Il se lève ! exclama-t-il ; pourquoi ?...

— Ah !... c'est Mme Destanges qui vient de pousser la porte du bureau... M. Maurice va au-devant d'elle !...

— Il n'a plus l'air assombri de tout à l'heure ; il sourit, au contraire.

Il offre son bras à Mme Destanges, qui l'accepte, et les voilà partis ensemble.

Pendant que Gadichet faisait ainsi les plus mauvaises suppositions au sujet de son ennemi et se creusait la tête à trouver le moyen de découvrir la vérité sur son compte, retournons auprès de M. Maurice, qui vient de s'éloigner en compagnie de Mme Destanges.

Pour ces deux créatures également malfaisantes et qui, chacune pour ce motif différent, s'acharnaient contre Mme Lebrun, cette journée devait être décisive.

On sait que la soi-disant amie de Mme Lebrun avait déclaré qu'elle ne se retirerait qu'après avoir constaté l'effet de la potion sur la jeune malade, et lorsqu'elle aurait acquis la certitude que la mère de Madeleine se déciderait à aller passer la nuit dans sa chambre et dans son lit.

Aussi avait-elle retenu M. Maurice à causer, au salon, dans l'intention de provoquer une nouvelle conversation.

Elle parlait à haute voix, sachant que de la chambre de Madeleine on pouvait entendre ce qui se disait dans le salon.

Et de fait Mme Lebrun avait entendu et elle ouvrit discrètement la porte pour dire :

— Monsieur Maurice... je suis heureuse de vous annoncer que la potion semble produire l'effet le plus salutaire... l'effet que vous en attendiez, monsieur le docteur... J'espère, ajouta-t-elle, que la nuit sera bonne...

— Excellente ! fit Mme Destanges.

M. Maurice gardait un silence que la perfide amie fut seule à trouver embarrassé.

Quant à Mme Lebrun, tout à l'espoir qu'elle caressait, elle reprit :

— Madeleine sommeille déjà et j'ai pu la quitter — sans qu'elle se soit réveillée — pour venir causer avec vous...

— Vous voilà donc sauvées toutes les deux ! dit Mme Destanges, et je pourrai m'en aller ce soir tout à fait rassurée...

Et appuyant sa main sur le bras de Mme Lebrun :

— Allons, Jenny, fit Mme Destanges, voici du reste le temps qui marche... Il sera bientôt dix heures et je crois que la dernière cuillerée de potion devra être donnée à onze heures... N'est-ce pas calculé pour cela, monsieur Maurice ?

— Oui, madame ; cependant, si mademoiselle ne se réveillait pas à cette heure-là...

— Il faudrait respecter son sommeil ?

— Assurément ! répondit M. Maurice ; en principe, il faut toujours se garder d'interrompre le sommeil des malades.

— Tu as entendu, Jenny, tu respecteras le sommeil de ta fille ; du reste, je te tiendrai compagnie jusqu'à onze heures, puisque c'est l'heure convenue.

Et les deux femmes, — la porte ouverte sans bruit, — pénétrèrent dans la chambre, en prenant la précaution de marcher sur la pointe des pieds.

Madeline n'avait pas bougé de la position dans laquelle elle s'était endormie.

— Elle dort comme doivent dormir les anges ! souffla Mme Destanges à l'oreille de son amie.

Mme Lebrun joignit les mains, élevant mentalement son âme vers

Dieu pour lui recommander la douce créature qui dormait d'un sommeil si paisible.

Alors les deux dames allèrent s'asseoir côte à côte sur la chaise longue, les regards dirigés vers le lit où reposait Madeleine.

Et dans le demi-jour de cette chambre mystérieusement éclairée par la lumière d'une veilleuse d'opale, le tableau prenait un caractère de poésie qui entretenait dans l'âme de l'excellente mère les douces émotions de l'espérance.

Ses yeux où perlaient de bonnes larmes enveloppaient de leur regard humide ce corps mollement étendu dans le blanc vapoureux des draps.

Le visage enchâssé dans l'oreiller respirait la sérénité, sous le nimbe de cheveux d'or auréolant le front.

Les deux femmes, — également silencieuses et comme recueillies, — semblaient s'être absorbées dans une même contemplation émue de la dormeuse, et comme délicieusement bercées elles-mêmes par la respiration cadencée qui s'exhalait des lèvres de Madeleine.

Mais tandis que la mère s'attendrissait charmée par ce spectacle, l' " amie " enveloppait du même regard haineux la mère et la fille.

Le complot s'était retiré l'âme pleine de ténébreuses agitations. Dans quelques minutes le marteau du timbre frappera les coups d'onze heures.

Brusquement M. Maurice a éteint la lampe et quitte le bureau, en affectant de faire résonner ses pas sur les dalles de la cour qu'il lui faut traverser.

Au moment de franchir le portail qui reste ouvert toute la nuit, il lève les yeux vers les croisées de la chambre de Madeleine. Les volets sont à demi fermés, et les rideaux laissent transparaître une vague lueur provenant de la chambre où repose la jeune fille gardée encore par la mère et l'amie.

Il a franchi le portail ; il lui faut faire une dizaine de pas pour gagner le corps de bâtiment où il loge et dont il ouvre la porte, en ayant soin de la laisser entre-bâillée, après son passage.

Il monte bruyamment l'escalier de pierre qui conduit au premier étage.

Gadichet ne dort pas. Toujours en observation, il a vu l'employé éteindre la lampe et traverser la cour.

Aussitôt il est allé se mettre aux écoutes derrière la porte et a retenu sa respiration pendant que M. Maurice passait devant sa chambre pour regagner la sienne.

Gadichet s'est vivement redressé.

On dirait qu'une volonté mystérieuse le retient comme rivé à la même place, derrière cette porte, et qu'il va passer là le reste de la nuit, comme une sentinelle sur le qui-vive.

Qu'attend-il ? ... Qu'espère-t-il ? Se rend-il seulement compte de l'état de son esprit ? ... N'est-il pas le jouet de quelque hallucination qui lui fait voir l'employé arpenter sa chambre et entendre le bruit des pas que lui envoie l'écho de la galerie qui sépare les deux chambres ?

Il y a déjà plus d'un quart d'heure que M. Maurice est rentré et Gadichet est encore à la même place, l'oreille tendue.

— Onze heures ! a prononcé Mme Destanges au moment où se produisait le bruit métallique du marteau frappant sur le timbre de la pendule.

— Déjà ? dit Mme Lebrun avec un soupir...

— Et Madeleine dort toujours du sommeil le plus calme, — un véritable sommeil d'enfant ! ... C'est à peine si l'on entend le jeu de sa respiration...

Mme Destanges s'est approchée du lit et se tournant vers son amie, elle l'appelle d'un signe.

— Elle n'a pas bougé, le cher ange ! murmure-t-elle.

Et se courbant elle effleure de ses lèvres le front de sa fille.

Puis se redressant à regret :

— Tu peux te retirer, Stéphanie, dit-elle ; mets ton chapeau pendant que je vais renouveler la veilleuse, puis j'irai te conduire jusqu'à la porte, pour t'éclairer.

Quelques instants plus tard, les deux amies s'embrassaient au moment de se séparer.

— Tu ne manqueras pas à ta parole, Jenny ?

— Non ! ... répondit Mme Lebrun, je te le promets ! ...

— Et moi, j'en suis certaine ! pensa Mme Destanges.

Elle avait pris l'habitude de se retirer seule, car — ainsi qu'on le sait — elle avait quelques centaines de mètres à peine à parcourir pour regagner sa demeure.

Du reste, la localité était connue pour être une des mieux habitées de tout le pays ; on n'y entendait jamais parler de rôdeurs et encore moins de malfaiteurs.

Une seule fois, Mme Destanges avait rencontré quelqu'un sur la route, mais sa frayeur fut de très courte durée, car, dès que le promeneur nocturne l'eut aperçue, il s'était arrêté en se découvrant pour la saluer.

Puis, s'approchant avec force marques de respect, il lui avait dit timidement :

— Excusez-moi, madame, si je vous ai fait peur ; je suis Gadichet !

Mme Destanges connaissait l'ouvrier, dont on lui avait raconté la belle conduite pendant l'incendie.

Elle avait voulu voir ce garçon dont M. Lebrun venait de faire l'éloge devant elle, et le maître de forges avait, ce jour-là, fait visiter l'usine à Mme Destanges.

Aussi, quand l'ouvrier se fut nommé, lui fit-elle signe de s'approcher.

— C'est vous, monsieur Gadichet, lui dit-elle, qui vous promenez à cette heure ?

— Oh ! ce n'est pas mon habitude, madame, et je ne voudrais pas, si c'était un effet de votre bonté, que le patron le sache...

L'ouvrier, en s'excusant ainsi, faisait une mine si piteuse que Mme Destanges s'était mise à rire en promettant qu'elle lui garderait le secret de cette rencontre.

Depuis, chaque fois qu'elle avait eu l'occasion d'assister à la sortie des ouvriers, elle cherchait des yeux Gadichet et lui adressait un sourire, comme pour lui faire comprendre qu'elle tenait l'engagement qu'elle avait pris envers lui.

Après avoir embrassé une dernière fois son amie, Mme Destanges avait traversé la cour et franchi le portail, marchant avec précipitation, jusqu'à ce qu'elle eut dépassé de quelques mètres le corps de bâtiment dans lequel M. Maurice avait, elle le savait sa chambre.

Mais, arrivée à un endroit où la haie bordant le chemin de chaque côté avait été défoncée, elle s'arrêta, trouvant qu'elle pourrait se blottir là comme dans une niche et voir — sans être vue — ce qui pourrait se passer sur le chemin.

La fenêtre de la chambre de M. Maurice étant ouverte, la lumière de la lampe projetait une clarté qui rayait le chemin d'une bande lumineuse qu'une personne sortant par la porte cochère pour se diriger vers l'usine devait forcément franchir et se trouverait, pendant quelques secondes, en pleine lumière.

Enveloppée dans une douillette de couleur sombre, Mme Destanges se mit donc à l'affût dans l'enfoncement de la haie et attendit les yeux braqués sur la fenêtre éclairée.

L'impatience commençait à la gagner, quand tout à coup une ombre se présenta dans la partie éclairée du chemin.

En même temps, Mme Destanges reconnaissait la personne qui venait de se pencher à la fenêtre sur laquelle elle n'avait cessé de diriger ses regards.

— C'est lui ! pensa-t-elle.

C'était, en effet, M. Maurice qui se montrait dans l'encadrement de la croisée.

Instinctivement Mme Destanges s'était rejetée en arrière, s'enfonçant le plus possible dans la haie.

Précaution inutile, car l'employé de M. Lebrun ne songeait guère à ce moment à s'assurer s'il y avait quelqu'un sur le chemin.

Lui aussi était impatient. Il attendait le moment de retourner chez le maître de forges.

Dévoré d'impatience et trouvant que le temps marchait trop lentement, il était venu se placer à la fenêtre, d'où son regard pouvait plonger dans la direction de la maison où il devait se rendre.

Il apercevait, de la place où il se tenait, la partie de cette maison ou se trouvaient, en façade, la chambre de Madeleine et celle de Mme Lebrun. Des deux croisées, une seule était faiblement éclairée.

Il en conclut que la mère n'avait pas encore quitté la chambre de sa fille.

Il eut un mouvement d'impatience et tira sa montre pour regarder l'heure.

Mme Destanges vit le mouvement et un soupir de sculagement s'exhala de sa poitrine étreinte par l'anxiété.

Sa prévision ne devait pas tarder à se réaliser.

M. Maurice quitta brusquement la fenêtre, dont il ne ferma complètement qu'un des volets.

A présent, la bande lumineuse qui rayait le chemin se trouva rétrécie des trois quarts.

Bientôt même elle disparut, tout à fait éteinte par un corps opaque qui s'arrêtait au milieu.

— Le voilà ! prononça Mme Destanges se parlant à elle-même.

M. Maurice, après quelques secondes d'hésitation, avait pris la direction du grand portail qu'on apercevait, à droite du chemin.

Mme Destanges attendait, haletante, le cœur plein d'une joie féroce, qu'il fût arrivé à cet endroit.

Et dès qu'elle l'eut vu disparaître, après avoir franchi le portail, elle s'élança hors de sa cachette et se mit à marcher précipitamment comme si elle eût voulu le rejoindre et le confondre.

— Enfin ! prononçait-elle d'un air de triomphe, enfin !

Désormais elle pourrait donc agir, pensait-elle, et se venger.

Elle avait entendu ce moment avec une inébranlable fermeté.

Elle touchait au dénouement de cette comédie qui, dans sa pensée, pouvait se terminer en une terrible tragédie.

Elle le tenait donc, ce succès qu'elle avait attendu depuis si longtemps et qui allait lui permettre d'écraser celle qu'elle haïssait.

Elle avança de quelques pas et put voir comme une ombre humaine qui rasait la façade de la maison d'habitation du maître de forges.

Soudain l'ombre, après s'être arrêtée pendant quelques secondes devant une porte qui se trouvait à côté de la porte d'entrée principale, avait disparu comme si elle se fût fondue dans les ténèbres.

C'était M. Maurice qui venait de pénétrer dans le bureau.

Il ne vint pas, un seul instant, à la pensée de Mme Destanges qu'elle avait pu se tromper dans ses suppositions et que M. Maurice pouvait bien retourner dans son bureau pour y réparer quelque oubli.

Elle rebroussa chemin aussitôt, activant le pas dans la direction de sa demeure, quand, au moment d'enjamber le rayon qui de l'intérieur de la chambre de M. Maurice se projetait sur le chemin, elle leva instinctivement les yeux vers cette fenêtre dont on avait laissé l'un des volets ouverts.

Aussitôt une exclamation de surprise, s'étranglant dans sa gorge, vint expirer sur les lèvres de Mme Destanges.

Il y avait quelqu'un dans la chambre que l'employé venait de quitter pour se rendre dans la maison du maître de forges.

Mme Destanges crut qu'elle avait pu se tromper.

Elle traversa le chemin pour aller se placer contre la haie, bien en face de la fenêtre.

Cette fois elle vit très distinctement un homme qui, à ce moment, lui tournait le dos.

Tout à coup, à un léger bruit de feuilles froissées qui dut lui arriver pendant que Mme Destanges s'appuyait contre la haie, l'individu se retourna.

Son visage apparut en pleine lumière.

Mme Destanges reconnut Gadichet.

L'ouvrier, ainsi que nous l'avons dit, ne s'était pas couché après avoir éteint la lumière, il s'était tenu derrière la porte de sa chambre pour écouter.

Il était ce soir-là encore plus excité qu'à l'ordinaire, plus furieux contre l'employé de confiance de M. Lebrun, comme s'il eût le pressentiment que cet ennemi prémédiait quelque noirceur.

Au bout de quelques instants, il entendit marcher dans la chambre de M. Maurice.

D'habitude, l'employé se mettait tout de suite au lit, après avoir fermé sa porte à double tour.

Or, ce soir-là, non seulement Gadichet n'avait pas entendu grincer la clef dans la serrure, mais encore il constatait que son voisin faisait les cent pas dans la chambre.

— Pourquoi ne se couche-t-il pas ? dit-il. C'est donc qu'il a l'intention de sortir ou de travailler.

Gadichet s'arrêta à cette dernière supposition, en entendant son voisin ouvrir successivement plusieurs tiroirs d'un grand secrétaire en acajou qui faisait partie de l'ameublement de sa chambre.

Il n'eut plus de doute que le secrétaire de M. Lebrun allait se mettre à travailler.

Le bruit d'une chaise qu'on traînait sur le plancher lui fit supposer qu'on approchait un siège du secrétaire.

— Bien sûr qu'il va faire sa correspondance personnelle, pensa Gadichet.

Ah ! s'il pouvait savoir ce qu'écrivait M. Maurice en ce moment, et à qui il va adresser la lettre ! Il trouverait peut-être tout de suite la preuve qu'il cherche et qu'il attend pour agir.

Gadichet n'a pas quitté la place derrière la porte ; courbé en deux, l'oreille attentive, il est resté immobile, pendant que son esprit s'agite et que son imagination galope.

Tout à coup il se redresse au bruit de la chaise qu'on repousse pour se lever.

On marche ; il entend qu'on se dirige vers la fenêtre.

— Il a fini d'écrire, pense-t-il, il va probablement s'enfermer et se coucher.

Mais à sa grande surprise Gadichet perçoit un léger grincement de gonds, comme si l'on prenait des précautions pour ouvrir la porte sans bruit.

Puis presque aussitôt l'ouvrier entend un frôlement dans le couloir.

On passe devant sa chambre ; il retient sa respiration, comme un chasseur à l'affût qui entend venir le gibier qui passera tout à l'heure à portée de son fusil.

Il se sent violemment ému. Ses jambes tremblent sous lui, son cœur bat avec force et chaque palpitation résonne dans son cerveau.

On descend l'escalier, dont malgré la précaution qu'on prend, le bois craque sous le pied.

Et l'ouvrier compte, mentalement, les marches dont il connaît le nombre.

M. Maurice est à présent devant la porte, — la porte qu'il a laissée ouverte, pense Gadichet.

Alors il se risque à lever doucement le loquet ; il hasarde un pied, puis l'autre, le voilà tout près de la rampe.

Il s'assure ainsi que l'employé s'est éloigné ; vivement il descend quelques marches.

Il regarde. M. Maurice a déjà traversé le chemin ; il l'aperçoit au moment où il se dispose à passer dans la cour.

Gadichet se demande à présent ce que peut vouloir faire cet homme dans la maison du maître de forges.

Pendant une seconde il a l'idée de se précipiter à sa poursuite, puis une autre idée lui traverse l'esprit.

Il n'a pas entendu l'employé fermer la porte de la chambre ! se dit-il.

Tout de suite, sans calculer s'il aura le temps d'accomplir ce qu'il a l'intention de faire, il gravit par bonds les marches et arrive halestant au haut de l'escalier.

Un filet de lumière attire aussitôt son regard et le guide.

Il s'élançe.

La porte de la chambre est entre-bâillée ; il la pousse.

Le voici chez M. Maurice.

Il n'a qu'une seconde d'hésitation ; puis il va droit au secrétaire dont la table est baissée et deux des tiroirs ouverts.

— J'avais donc deviné juste, pense-t-il, c'est bien ça, il a écrit ; voici encore le papier, la plume et l'encre...

Soudain ses regards se sont portés sur l'un des tiroirs.

Des paquets de lettres sont là, devant ses yeux, à portée de sa main.

Osera-t-il y toucher ?

Son sang bouillonne, ses tempes battent avec force ; tout son corps est agité d'un tremblement convulsif.

Ce paquet de lettre les fascine ; il ne peut plus résister à la tentation.

Vivement il plonge sa main dans le tiroir.

Les lettres sont attachées ensemble par une faveur.

Gadichet hésite encore.

Mais deux enveloppes sont restées au fond du tiroir. De celles-là, il peut s'emparer pour voir la suscription.

Il les prend et remet le paquet à la même place.

Il regarde les deux enveloppes, elles sont vides.

Elles portent toutes deux la même adresse :

« MONSIEUR MAURICE APPYANI »

— Maurice Appyani ! Voilà donc son nom, son vrai nom ! exclama Gadichet avec un geste de triomphe.

Et il répète comme pour graver ces noms dans sa mémoire :

— Maurice Appyani... Maurice Appyani.

Encouragé par ce premier succès, il va s'emparer du paquet de lettres, car ce n'est pas assez pour lui de connaître le nom de l'employé, il veut maintenant savoir ce qu'on écrit à cet homme.

Mais, au moment où il approche sa main du tiroir, il s'arrête et se retourne tout d'une pièce croyant avoir entendu marcher.

Il s'apprête à sauter à la gorge de l'employé si celui-ci se présente et à lui jeter son nom d'Appyani à la face, en ajoutant :

— Quand on cache son vrai nom, c'est qu'on a quelque infamie à cacher aussi.

Il s'est trompé ; personne ne se présente à la porte de la chambre ; le bruit qui l'a surpris et effrayé venait du dehors.

Gadichet s'approche alors de la fenêtre.

C'est à ce moment que Mme Destanges, en le reconnaissant, a laissé échapper une exclamation de surprise.

Elle s'est avancée jusqu'au milieu du chemin et appelle :

— Monsieur Gadichet !

L'ouvrier a, de son côté, reconnu l'amie de Mme Lebrun.

Au signe qu'elle lui fait de descendre, il a quitté la fenêtre pour obéir.

— Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma porte ? lui demande Mme Destanges, à qui la pensée est tout de suite venue de savoir ce que l'ouvrier faisait, à cette heure-là, dans la chambre de M. Maurice et en l'absence de ce dernier.

Gadichet n'a garde de ne pas se rendre au désir de l'amie de Mme Lebrun.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, madame, de permettre que je marche à côté de vous. Malgré qu'il n'y a pas de danger.

Mais en parlant il hésite et sa voix chevrote.

Mme Destanges a remarqué l'expression de trouble qui se peint sur le visage de l'ouvrier.

— Venez, dit-elle : éloignons-nous bien vite de cette maison ; je ne voudrais pas être rencontrée par M. Maurice.

En prononçant ces mots, elle a observé l'homme qui se trouve auprès d'elle.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Gadichet ? demande-t-elle à brûle-pourpoint.

Et elle ajoute :

— Vous habitez donc avec M. Maurice ?

—Le logement à côté du sien, oui, madame.

—Cependant, si je ne me trompe, vous étiez, tout à l'heure, dans la chambre de ce monsieur...

Gadichet demeure interloqué.

—Après tout, reprend Mme Destanges, je me serai peut-être trompée...

L'ouvrier répond aussitôt :

—Non, madame, vous avez bien vu : j'étais chez M. Maurice...

Puis, après un court silence :

—Chez M. Maurice Appyani !

—Vous avez dit ?

—M. Maurice Appyani ! répète Gadichet d'un air de triomphe.

Et enchanté de l'effet qu'il vient de produire, ce qui lui donne une idée de celui qu'il produira le lendemain sur ses camarades de la forge, il ajoute :

—Tenez, madame, si vous croyez que je mens, voici la preuve... C'est des enveloppes qu'on avait jetées et que j'ai trouvées dans l'escalier.

Mme Destanges prend une des enveloppes qu'on lui présente et essaye de lire l'adresse à la clarté des rayons de lune.

N'y pouvant parvenir, elle glisse l'enveloppe dans la poche de sa robe. Puis se tournant vers Gadichet :

—Du reste, que ce monsieur se nomme Appyani ou d'un autre nom, cela n'a pas grande importance...

« N'est-ce pas votre avis, monsieur Gadichet ?

Elle s'interrompt aussitôt pour dire :

—Je vous remercie, me voici arrivée...

Elle quitte son compagnon.

Gadichet a salué et s'en retourne en marchant comme un homme qui réfléchirait profondément.

Quant à Mme Destanges, elle a prestement introduit la clef dans la serrure et ouvert sa porte.

Elle a hâte d'être arrivée dans sa chambre où flambe la courte mèche d'une veilleuse,

Elle tire de sa poche l'enveloppe, qu'elle approche de la veilleuse.

—Maurice Appyani ! prononça-t-elle en lisant l'adresse qui se trouvait sur l'enveloppe.

Elle fouillait dans sa mémoire afin d'y retrouver le souvenir de ce nom.

Elle se demandait si elle ne l'avait pas déjà entendu prononcer, à l'époque du mariage de Jenny Lormières.

Puis après avoir vainement cherché :

—Qu'importe, au fait ? se dit-elle. L'important est que je puisse me servir de ce nom !

A la hâte elle se débarrassa de la douillette qui lui couvrait les épaules.

Et sans prendre le temps de quitter son chapeau, elle alla s'asseoir devant le secrétaire en marqueterie de Boule, qui faisait partie de l'ameublement de sa chambre à coucher.

Elle prit une feuille de papier à lettre, sans chiffre, et s'essaya à contrefaire son écriture.

Lorsqu'elle se fut ainsi essayé la main, de façon à pouvoir écrire couramment, elle fit un brouillon dans lequel elle s'ingénia à trouver des phrases banales et qu'elle agrémenta de fautes d'orthographe voulues, afin que celui à qui elle se proposait d'adresser la lettre pût l'attribuer soit à un ouvrier de l'usine, soit à un habitant quelconque de la localité.

Arrivée au bout de cette ouvrage de patience, l'inférieure créature se relut attentivement, pesant chaque mot, raturant, ajoutant, jusqu'à ce qu'absolument satisfaite elle n'eût plus qu'à recopier ce qu'elle venait d'écrire.

C'était une dénonciation en règle qui devait porter un trouble profond dans l'esprit du maître de forges, rendre le malheureux homme fou de colère, de rage et le pousser à se faire justice lui-même. Il était question de M. Appyani.

Après avoir froidement conçu cette infamie, dans l'espoir qu'elle réussirait ainsi à perdre celle qu'elle accusait d'avoir été sa rivale ; après avoir mené cette odieuse combinaison avec une ténacité qui ne s'était pas démentie un seul instant ; après avoir attendu le jour où elle pourrait mettre son horrible projet à exécution, Mme Destanges allait enfin atteindre le but qu'elle visait depuis si longtemps.

Elle plia et cacheta cette lettre de dénonciation, sans se dire que, pour frapper son ennemie, elle allait porter un coup mortel à un honnête homme, à un père tout entier à l'amour de la famille, dont elle détruirait à jamais le bonheur et dont elle briserait l'existence.

Il ne lui vint pas à la pensée qu'en y précipitant l'épouse elle condamnait également à l'abîme le mari et la fille de la malheureuse femme.

Acharnée contre la femme, elle n'eût pitié ni de l'homme qu'elle allait atteindre, ni de la jeune fille dont elle détruirait à jamais les espérances de bonheur.

La lettre cachetée, elle mit l'adresse.

Puis s'enveloppant dans sa douillette, elle quitta la chambre sans bruit, et précipitamment elle se hasarda de nouveau sur le chemin,

prenant, cette fois, la direction de la cantine à la porte de laquelle se trouvait la boîte aux lettres.

Peu à peu elle avait ralenti le pas, pour s'assurer qu'elle ne pouvait être vue.

D'épais nuages voilaient à présent le ciel.

Mme Destanges marcha au milieu du silence lugubre jusqu'à la cantine, enveloppée de ténèbres.

Vivement elle glissa le pli dans la boîte aux lettres.

Puis elle s'enfuit comme le malfaiteur qui vient de commettre un crime.

Et maintenant que ce crime est consommé, la misérable se demande quelle ligne de conduite elle va suivre à l'avenir vis-à-vis de la famille Lebrun.

Attendrait-elle le retour du mari, afin de jouir de son œuvre et assister au châtement ?

Il y avait là quoi faire tressaillir de joie son âme pleine de haine et saturée de fiel.

Prendrait-elle, au contraire, le parti de quitter le pays avant le retour du maître de forges ?

Elle n'aurait, pour expliquer ce départ précipité, qu'à choisir le premier prétexte venu.

On savait M. Destanges retenu à Paris, soi-disant pour le règlement d'affaires importantes, et l'on ne trouverait pas extraordinaire qu'il ait eu besoin de rappeler sa femme auprès de lui.

Elle ne s'était pas encore arrêtée à l'un de ces partis quand elle arriva devant sa demeure.

Nous avons laissé M. Maurice, au moment où il pénétrait dans la maison de Mme Lebrun par la porte qui, du dehors, donne accès dans le bureau du maître de forges.

Prudent comme le sont les malfaiteurs, il s'est contenté de pousser cette porte, sans la fermer, afin qu'aucun obstacle ne pût s'opposer à sa retraite, si quelque circonstance imprévue l'obligeait à fuir précipitamment.

La première étape est franchie. Le voici dans la place.

Il ne s'agit plus, pour lui, que d'avancer, lentement, en s'entourant de toutes les précautions possibles.

Il sait que le tapis de l'escalier amortira ses pas.

Aussi, après être resté dans le bureau le temps de reprendre haleine avant de fournir la seconde étape, il se hasarde dans l'escalier dont il se met à gravir les marches, une à une, s'arrêtant, après chacune d'elles, pour écouter.

Prudence inutile, car les domestiques sont couchés depuis longtemps à cette heure-là, et la femme de chambre qui quitte l'appartement la dernière, est déjà remontée dans sa chambre.

Cependant il prête encore l'oreille avant de tourner le bouton de la porte de l'antichambre, petite pièce dans laquelle s'ouvrent d'une part, la salle à manger, d'autre part le salon.

Ici le hasard le sert encore : soit habitude, soit oubli, la servante n'a pas fermé la porte du salon et il peut pénétrer ainsi d'emblée dans la vaste pièce d'où il s'élançera pour prendre d'assaut le dernier réduit.

Outre qu'il connaît parfaitement la disposition du salon, il peut, grâce au clair-obscur provenant des fenêtres, se diriger au milieu des meubles, sans avoir besoin de tâtonner.

Tout semble marcher selon ses vœux ; depuis qu'il a pénétré dans le salon, il s'est assuré, en allant écouter que la mère est encore au chevet de sa fille.

Elle éloigne, de minute en minute, l'instant où elle devra mettre fin à cette contemplation qui la charme et à laquelle il faudra tout à l'heure s'arracher.

Et comme si elle eût répondu à une pensée qui lui rappelât la promesse faite, on eût pu l'entendre murmurer : Encore quelques instants !

Au moment de se lever, elle s'enfonçait de nouveau dans son fauteuil, s'y pelotonnait comme elle faisait la veille quand elle s'apprêtait à passer la nuit...

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.